Luc Stevens

Les églises troglodytiques d'Ethiopie

Lalibela

Les éditions namuroises

Luc STEVENS

Les églises troglodytiques d'Ethiopie : Lalibela

Les éditions namuroises

PREUSSISCHER
KULTURBESITZ

© Les éditions namuroises
Rempart de la Vierge, 13
B - 5000 Namur (Belgique)

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre,
hors des limites restrictives prévues par la loi,
par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou scanner,
est strictement interdite pour tous pays.

Imprimé en Belgique

ISBN : 2-930378-05-0
Dépôt légal : D / 2003 / 9725 / 5

A Christelle

INTRODUCTION

Avec un Produit National Brut d'environ cent dollars par habitant, l'Ethiopie est économiquement l'un des pays les plus pauvres du monde. La grande famine de 1985 a laissé dans la mémoire de plus d'un Européen l'image d'un pays ravagé, insipide, qui a tout perdu. Cette image négative qui colle toujours à la peau de l'Ethiopie, masque néanmoins l'histoire unique d'un peuple qui depuis plus de deux mille ans s'est forgé une histoire forte et digne de l'histoire européenne.

Les trésors archéologiques jalonnent tout le pays du Nord au Sud. Les plus impressionnants sont entre autres les stèles monolithes d'Axoum, les châteaux de Gondar, la découverte de Lucy, et ce qui retiendra notre attention tout au long de cet ouvrage, les églises monolithes de Lalibela. Ce patrimoine archéologique montre le développement, dès avant le premier siècle de notre ère, d'un style architectural et artistique propre à l'Ethiopie qui perdurera au fil des siècles.

Groupe de fidèles autour de l'église troglodytique de Bet Gioghis à Lalibela (Photo L. Stevens)

Dans la province du Lasta, la petite ville de Lalibela possède onze églises troglodytiques représentant l'un des plus beaux joyaux architectural et culturel de ce pays. Ce site, chargé d'histoire et de traditions, est, depuis 1978, inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO et fait partie d'un important programme d'étude et de sauvegarde.

Les recherches sur les églises souterraines ont commencé dès la seconde guerre mondiale, et plus précisément lors de la conquête mussolinienne de l'Ethiopie, avec les archéologues et historiens italiens. Par la suite, durant les années 1960 et 1970, les programmes d'études et les missions archéologiques vers l'Ethiopie vont connaître un véritable engouement porté par la volonté de découvrir non plus seulement les églises des environs de Lalibela, mais également les églises souterraines du Tigray qui, d'après les dires de moines éthiopiens, seraient bien plus nombreuses que celles des environs de Lalibela (on parlait d'une centaine d'églises). Les découvertes furent à la hauteur des espoirs puisque plus de 120 églises creusées ont été recensées et ont permis de mieux comprendre le phénomène troglodytique en Ethiopie.

Aujourd'hui, les églises font toujours l'objet de recherches et de recensements, notamment en ce qui concerne le patrimoine mobile des églises (livres, rouleaux magiques, croix, ...). A Lalibela, les plans internationaux de sauvegarde conduisent les experts à multiplier les analyses (géologiques, photogrammétriques, etc.) devant permettre les actions ultérieures et une protection du site pour les générations futures.

Croix éthiopienne, de type croix de Lalibela, qui se tient traditionnellement au bout d'une hampe en bois (Photo Archéologia)

1

Sanctuaires religieux à Lalibela

et

dans le monde

Situation géographique et socio-économique de Lalibela

La ville de Lalibela se trouve dans la province du Lasta, à 684 km au Nord d'Addis Abeba via Woldyia. La ville est située à environ 2500 mètres d'altitude dans la région des hauts plateaux montagneux qui caractérisent tout le Nord de l'Ethiopie. Le paysage accidenté (atteignant à certains endroits 3600 mètres d'altitude) et très rocailleux présente des vallées profondes aux teintes rouges - rosâtres. La roche est composée d'une couche de basalte recouverte d'un tuf volcanique de couleur rosâtre dans lequel

sont creusées les églises de Lalibela. La saison des pluies s'étend d'avril à septembre avec une très forte pluviométrie[1] durant juillet et août. Les pluies qui précèdent ces dernières sont faibles, mais vitales pour l'agriculture locale. La température locale oscille entre 19°C et 27°C pour les maxima et 12°C et 14.5°C pour les minima.

L'accès au village se fait soit par une route de très mauvaise qualité, soit par un avion qui relie quotidiennement Addis-Abeba à Lalibela. L'aéroport, récemment doté d'une piste en macadam, se situe à une dizaine de kilomètres de la ville qui n'est quasiment pas accessible durant la saison des pluies. Une route carrossable par temps de pluies sera prochainement mise en service grâce à la collaboration de plusieurs ONG et des autorités régionales et nationales.

La ville et les alentours abritent environ 10 000 habitants qui vivent pour la plupart dans les habitations traditionnelles circulaires[2] ou carrées surmontées d'un toit de paille conique ou, pour les maisons plus riches, de tôles métalliques. Les maisons sont principalement faites de pierres locales (ce qui n'est pas le cas partout en Ethiopie). Certaines de ces maisons remonteraient à plus de 200 ans (FINNIDA :1996a :16).

Maison traditionnelle de Lalibela (Photo L. Stevens)

Les familles vivent essentiellement de l'agriculture traditionnelle et du tourisme, lequel devient une source de revenus de plus en plus importante depuis la fin de la guerre et l'ouverture du pays au tourisme international. Lalibela accueille actuellement environ 6000 touristes par an. Néanmoins les conditions de vie des autochtones restent très précaires. L'électricité, fournie par un vieux générateur, n'est présente que six heures par jour ; seules 420 habitations sur 2434 recensées possèdent un robinet avec de l'eau courante ; les communications téléphoniques se font toujours par radio ; ... (FINNIDA :1996b)

Peu à peu, les projets de développement (tels que le FINNIDA, coopération finlandaise) tentent de contribuer à l'amélioration des conditions de vie des

[1] 446 mm par mètre carré en juillet 1994 à Lalibela
[2] Communément appelées *tukul*

habitants par la construction d'infrastructures, l'élaboration d'un plan cadastral, la mise en valeur des attraits touristiques des églises, ...

Vue de Lalibela depuis la Montagne Asheten. Au premier plan du village, on remarque les toitures métalliques qui recouvrent actuellement les églises (Photo L. Stevens)

Légende(s) de Lalibela

La tradition et l'histoire font remonter la fondation des églises de Lalibela au roi Lalibela (1167-1207), descendant de la dynastie Zagoué. La tradition raconte qu'à sa naissance, celui-ci fut entouré d'un nuage d'abeilles, ce qui fit révéler à sa mère : « Les abeilles savent que cet enfant deviendra roi ! ». Il fut dès lors nommé Lalibela, ce qui signifie : « Les abeilles reconnaissent sa souveraineté ».

Quoi qu'il en soit, Lalibela est le frère du roi. Il grandit à Roha. Harassé des prophéties qui promettent à son frère l'accession au trône, le roi fait empoisonner Lalibela à l'aide de ciguë. Mais le poison ne fait que chasser un ver solitaire et plonger Lalibela dans une léthargie profonde de trois jours. Durant cette période

Dessin du roi Lalibela creusant les églises dans la roche. La tradition veut que, la nuit, les anges continuaient l'œuvre des artisans. (Source G. Gester)

de demi-mort, un ange l'emmène et lui montre les églises qu'il doit élaborer sur ordre de Dieu[3].

De retour sur terre, il se retire tout d'abord dans le désert, prend femme, et se rend à Jérusalem où il assiste à la Passion du Christ. Dans un même temps, le Christ apparaît au roi et lui demande d'abdiquer en faveur de son frère en signe de réparation de son acte criminel.

Après quoi, durant 20 ans, les anges et les tailleurs de pierre creusent la roche pour faire sortir les églises de terre. Le jour, tailleurs de pierre et anges travaillent côte à côte tandis que la nuit, les anges continuent l'œuvre des vivants.

La vie légendaire du roi Lalibela (la *Galda Lalibela*)

Carte de répartition des églises souterraines sur le territoire éthiopien. Un petit rectangle noir correspond à une ou plusieurs églises creusées (Carte Buxton 1970)

[3] Raffray (1882) relate avoir lu dans un manuscrit la légende suivante : « Pour sauver le pécheur de la perdition, le Sauveur du monde fit à Lalibela les promesses suivantes: celui qui viendra en pèlerinage à ton sanctuaire méritera autant que celui qui aura fait un pèlerinage à mon tombeau. Celui qui vénérera l'endroit où ton corps sera enterré méritera autant que celui qui vénérera l'endroit où mon corps a été enterré. Celui qui fera ton Teskar dans les douze mois (de l'année) méritera autant que celui qui fait le Teskar de ma Résurrection et de mon Incarnation. Celui qui fera manger du grain à celui qui a faim et boire de l'eau à celui qui a soif, moi je lui donnerai le pain et l'eau de la vie, et celui qui aura confiance dans tes prières et qui écrira l'histoire de ta vie, moi j'écrirai son nom sur la colonne des lumières. Celui qui en réfléchissant, se dira: J'irai en pèlerinage à ton tombeau s'il vient à mourir dans ce désir, il me sera aussi agréable que s'il était enterré dans mon propre tombeau ».

est encore truffée de multiples anecdotes, miracles qui ont fait de lui un des nombreux saints d'Ethiopie.

Situation et répartition géographique des églises rupestres en Ethiopie

Sur base de la carte (extraite de D. Buxton, The Abyssinians, 1970) présentant les différents sites archéologiques et les églises creusées d'Ethiopie, nous remarquons deux concentrations importantes d'églises souterraines :

- une dans le Nord de l'Ethiopie correspondant principalement à la province du Tigray, à la limite de l'Erythrée.
- une dans la région de Lalibela qui possède en son centre onze églises creusées et dans ses environs immédiats une quinzaine.

Les églises de la province du Tigray ont la particularité d'être plus nombreuses que celles de la région de Lalibela mais moins concentrées sur un faible espace comme c'est le cas à Lalibela où l'on ne trouve pas moins de onze églises dans la seule petite cité. Cité qui est devenue un lieu de pèlerinage et de rassemblement religieux pour tous les chrétiens de la région et du pays.

Les quelques autres églises rupestres que l'on rencontre ailleurs dans le pays sont éparpillées un peu partout sur le territoire au Sud des hauts plateaux septentrionaux. Elles sont situées dans les environs d'Addis Abeba et de Débré Birhan. On les rencontre sporadiquement dans les falaises ou au sommet des montagnes.

Distribution de quelques églises rupestres dans le Tigray (Carte Sauter in Gester)

La grande concentration des églises creusées d'Ethiopie dans les régions septentrionales du pays est à mettre en relation avec l'histoire du pays. Le premier royaume d'Ethiopie est celui d'Axoum, tout au Nord du pays. Quelques siècles plus tard, celui de la dynastie Zagoué s'installe, un peu plus au Sud, à Lalibela. Dès lors, ces deux grandes régions, qui ont très longtemps été les centres politiques et religieux du pays, possèdent logiquement les plus grandes concentrations d'églises.

En 1968, Sauter, en collaboration avec de nombreux indigènes, a pu dresser un inventaire des églises creusées de

la province du Tigray et réaliser une carte de répartition de celles-ci. Ils ont ainsi pu identifier plus de cent églises creusées dans quatre districts montagneux. Sur base de la carte, il semble que les églises s'alignent dans les parois rocheuses des vallées ou le long des routes à intervalles plus ou moins réguliers de quelques kilomètres.

Notons enfin que la plupart des églises sont à plus de 2000 mètres d'altitude et peuvent avoir été creusées dans certains cas à des hauteurs de plus de 3000 mètres au sommet de montagnes.

Le patrimoine troglodytique religieux à travers le monde.

Le patrimoine troglodytique est présent partout à travers le monde. Rares sont les pays qui ne possèdent pas un abri, une habitation ou un sanctuaire taillé dans la roche où un jour ou l'autre un paysan, un ermite ou un seigneur a habité, médité, travaillé ou s'est réfugié. Parmi ces troglodytes, deux grands types sont présents : on trouve d'une part des habitations troglodytiques, creusées à toutes époques et pour des motifs divers (économiques, climatiques, sociologiques, ...) ; d'autre part des sites troglodytiques à destination religieuse et/ou funéraire. Quels que soient la religion, le continent, les mentalités, les hommes ont exploité les particularités géologiques du paysage pour y creuser des ermitages, des églises, des catacombes, des lieux de rites funéraires accueillant prêtres, ermites, moines, fidèles, ...

On va le voir, le phénomène du troglodytisme religieux, parfois en relation directe avec des cavités naturelles ou artificielles, ayant d'autres destinations, est un phénomène quasi universel. Il correspond, au sein de nombreuses cultures et civilisations, au culte de la Terre-Mère, à la volonté pour les hommes de se réfugier au sein de cette terre créatrice pour y puiser l'inspiration, le recueillement, et la réflexion tellement nécessaires à une vie

Eglise troglodytique de la vallée de Gorëme en Cappadoce (Photo L. Stevens)

de spiritualité. Le degré de complexité de ces sites varie fortement selon les cultes, les époques, les lieux, les capacités techniques des civilisations. Mais partout l'adoration des divinités, la volonté de se ressourcer au sein de la terre nourricière semblent présentes. Par endroits, l'architecture et l'art se sont développés sans tenir compte des efforts à fournir, mettant en œuvre peintres, sculpteurs, maîtres d'œuvre et respectant le plus souvent les règles artistiques ayant cours dans la région où est creusé ce temple souterrain. En d'autres lieux, la simplicité extrême semble avoir été l'objectif principal des concepteurs préférant sans doute une vie d'austérité, d'ascèse et de recueil.

Les premiers sanctuaires souterrains, bien que non troglodytiques en ce sens qu'ils n'ont pas été creusés par la main de l'homme, sont sans doute les grottes et cavernes préhistoriques ornées qui sont présentes en Europe et dans de nombreux endroits du monde. L'élaboration de sanctuaires, à l'âge préhistorique, au plus profond des cavités naturelles, montre le besoin précoce (peut-être inné) de l'homme de se réfugier au creux de la terre pour y développer des lieux de spiritualité. En Australie et en Nouvelle-Zélande, certaines grottes ont été utilisées jusqu'il y a peu comme lieu cultuel et funéraire par les populations Maoris.

Décor d'un des monastères rupestres d'Ivanovo en Bulgarie (Photo L. Stevens)

Très tôt dans son histoire, l'Egypte arbore un grand nombre de réalisations souterraines ou troglodytiques au sens propre du terme. Les pyramides possèdent dans certains cas une chambre royale souterraine taillée dans la roche (tel par exemple la pyramide de Khéops à Gizeh). A partir de la quatrième dynastie de l'empire Thébain, les pyramides sont peu à peu remplacées par des hypogées. Dans les vallées, les rois, reines et notables ont fait creuser des tombes magnifiques aux façades monumentales et parfois cachées derrière des remblais (Charneau et Trebbi :1981 : 21). Outre ces constructions funéraires, l'Egypte possède de nombreux temples de tailles diverses excavés dans la masse. Les plus connus sont sans aucun doute les speos[4] d'Abu Simbel qui lors de la construction du barrage d'Assouan furent découpés et remontés plus haut pour être sauvés des eaux du Nil.

[4] Speos : temples souterrains égyptiens.

En Jordanie, le sanctuaire de Petra se découvre caché dans les montagnes après une pérégrination dans les étroites gorges du Siq. A son issue, s'imposent des tombeaux et divers habitats aux façades majestueuses. Les artistes ont mis ici l'accent sur l'aspect extérieur avec une symétrie et une finition impeccable tandis que l'intérieur est sobre et simple dans ses aménagements.

En Inde, de nombreux temples bouddhistes[5] ont été creusés, plus de 1000 selon Fergusson et Burgess (1969, in Charneau et Trebbi :1981). Ces temples abritent des salles de prière, des cellules réservées aux moines et aux pèlerins, de nombreuses sculptures et peintures rupestres, des décorations sur les façades, murs et plafonds, ... Parmi les plus connus, citons les temples d'Ajanta, d'Ellora et d'Elephanta, tous trois classés au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Les cavités bouddhiques ne sont pas présentes uniquement en Inde. Ainsi en Afghanistan, à Bamyan, une falaise de plus de deux kilomètres de long abrite des milliers d'habitations troglodytiques, des temples, des sanctuaires, des salles diverses et d'imposantes sculptures. Parmi ces dernières, on notera les deux grands bouddhas de 53 et 35 mètres de haut taillés dans la falaise. Ceux-ci ont été détruits en avril 2001 par les Talibans[6].

Intérieur de la chapelle troglodytique de Mijas (Andalousie - Espagne) (Photo L. Stevens)

Toujours en Asie, en Chine, à Mogao, le long de la route de la soie, les moines ont creusé un extraordinaire complexe souterrain dans des falaises naturelles. Les nombreuses grottes recèlent également des sculptures, peintures et autres décorations qui ont été dégagées du sable dans le courant de ce siècle.

Nous le voyons, ces exemples non exhaustifs mettent bien en évidence l'importance des cultes orientaux dans le creusement des sanctuaires troglodytes. Dans un même temps,

[5] Les temples creusés sont principalement bouddhistes, mais certains appartiennent aux cultes jaïniste et hindou.

[6] Voir à ce propos Stevens : 1997 et Stevens : 2001

mais avec des mentalités et des cultes assez différents, l'Europe s'attachera à enfouir au sein de la roche ses lieux spirituels.

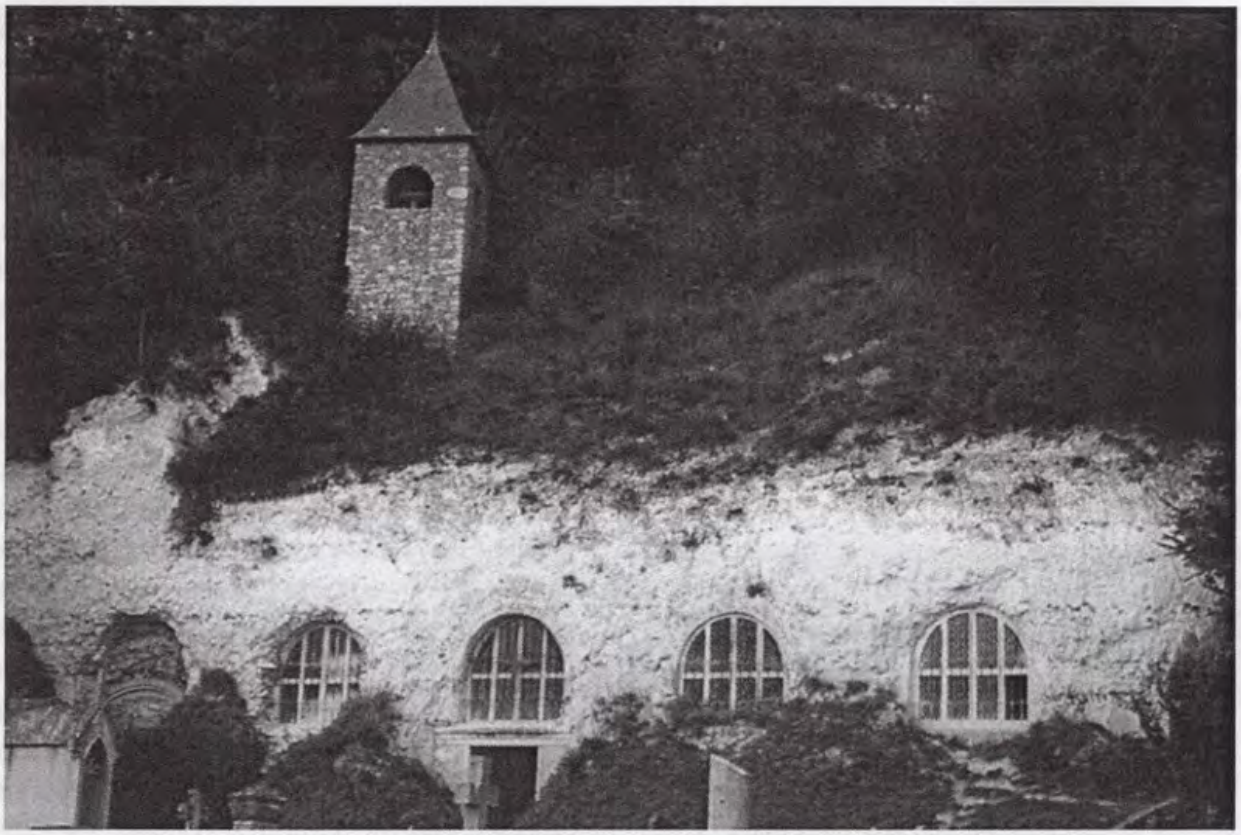
En Cappadoce, les vallées de Gorëme, de Soganli et d'Ilahra, pour ne citer qu'elles, abritent une architecture chrétienne qui s'est développée dès le 5ème siècle. Les nombreux monastères et églises, finement sculptés dans le tuf des cheminées de fée présentent une multitude d'aménagements et de décorations architectoniques et peintes. Dans le cas des villes-refuges souterraines (par exemple Kaymakli, Derinkuyu ou Tatlarin), des dédales de galeries relient ces lieux de culte aux espaces civils et militaires.

Au Nord de la Turquie, la Bulgarie détient également sa part de patrimoine troglodytique religieux avec de nombreux monastères et églises dont les plus connus sont ceux d'Ivanovo. Dès le 13ème siècle, l'ermite Yoachim, grâce à l'or du Tsar Ivan Assen II, creuse avec ses disciples les premières églises et salles souterraines d'Ivanovo. Sur les murs, les peintures d'un style typiquement bulgare (école de Tarnovo) présentent des scènes bibliques aux fidèles.

En ex-URSS, des pays tels que la Géorgie et l'Arménie possèdent plusieurs monastères souterrains situés eux aussi le long de la route de la soie. On notera en particulier le monastère de Ghegard en Arménie et le site de Vardzia en Géorgie. Ce dernier fut creusé sous l'impulsion du roi Giorgi III et de sa fille, la Reine Tamar au cours des 12ème et 13ème siècles.

Plus proche de chez nous, les catacombes romaines furent parmi les premiers monuments chrétiens formant une nécropole souterraine. Longues de plusieurs kilomètres, elles se composent de galeries hautes accueillant sur plusieurs niveaux les dépouilles des chrétiens et des martyrs, mais aussi de chapelles, d'autels funéraires, d'églises, ... Ce genre de catacombes se retrouvent aussi à Syracuse, à Malte, en Syrie, ... Toujours en Italie, la ville troglodytique de Matera possède outre de nombreuses habitations troglodytiques plusieurs églises souterraines. Bien que moins connue, la région des Pouilles recèle une dizaine d'églises rupestres peintes qui, pour certaines d'entre elles, sont dans un état de conservation lamentable.

La France n'est évidemment pas en reste avec plusieurs dizaines de sites souterrains ayant reçu une destinée religieuse. Les plus connus sont certainement ceux qui recèlent les églises troglodytiques de Saint-Émilion et d'Aubeterre-sur-Dronne, dans le Sud-Ouest. On trouve également de riches sites dans le Val de Loire, avec l'ermitage de Marmoutier près de Tours, la chapelle troglodytique de sainte Radegonde à Chinon ou encore l'église sainte Gabrielle de Troo ; en Ile de France avec l'église de Haute-Isle, l'ermitage saint Sauveur à Limay, ...



Eglise troglodytique de Haute-Isle dans la vallée de la Seine (France)
(Photo L. Stevens)

Relevons encore sur le continent américain d'autres exemples de lieux de culte souterrain comme les *kivas* chez les Anasazis. Ces derniers ont creusé le sol pour y créer des structures circulaires où se déroulaient les réunions, cérémonies et rites nécessaires à l'ordre social et spirituel de ces populations. Ces *kivas* se retrouvent notamment dans les habitats troglodytiques du Colorado. En Amérique latine, les populations incas, mayas ou aztèques possèdent de nombreux exemples de sépultures souterraines et de lieux de culte confinés dans des grottes ou abris sous roche.

Enfin, en Afrique, outre les églises d'Ethiopie, au Mali, dans les falaises de Bandiagara, les Dogons ont utilisé les grottes existantes et ont creusé des cavités pour y enterrer leurs morts mais aussi pour y célébrer leurs cultes et rites.

Ces quelques exemples montrent à souhait le caractère universel des sanctuaires souterrains destinés tant à la vie d'ermite qu'au culte des morts ou qu'à l'adoration des dieux. Dans une mouvance spontanée, sans concertation entre cultures et époques, les hommes ont enfoui leurs lieux de cultes comme pour se rapprocher de leur divinité. Cette spontanéité et cette universalité sont évidemment des éléments difficiles à expliquer, mais qui semblent bien réels. Un phénomène subconscient rappelle peut-être à l'homme que la terre est celle qui l'a engendré et celle où il retournera après son séjour

sur terre. Par ailleurs, au delà du spirituel, des motivations pratiques telles que la pérennité des sites creusés ne sont peut-être pas à négliger.

C'est dans ce contexte, à la fois spirituel et pragmatique, que se situent les églises souterraines de Lalibela et d'Ethiopie en général.

Prêtre dans la cour de Bet Maryam
(Photo L. Stevens)

2

L'ETHIOPIE CHRETIENNE

Histoire de l'Ethiopie

L'histoire de l'Ethiopie est une longue épopée, parfois trouble, chargée de rebondissements, de changements, de légendes, de mythologie et de mysticisme. L'objectif ici n'est pas de relater dans les moindres détails les trois mille ans d'histoire de ce peuple et de ce pays, mais, plus modestement, de mettre en évidence les faits saillants qui ont ponctué la vie de cette région afin de mieux comprendre le contexte général dans lequel s'inscrivent les églises monolithes de Lalibela et d'Ethiopie.

La découverte de Lucy[7] en 1974, dans la dépression de Danakil, fait remonter la présence humaine sur le territoire éthiopien à plus de trois millions d'années, mais c'est surtout au cours des deux millénaires précédant notre ère que commence l'histoire proprement dite de l'Ethiopie[8].

Vers 2000 - 1500 avant Jésus-Christ, les textes égyptiens mentionnent le pays de Pount où s'établissent des comptoirs commerciaux égyptiens puis plus tard ceux des colons sabéens venus de l'Arabie du Sud.

Le royaume d'Axoum et la naissance du christianisme en Ethiopie

Le 4ème siècle avant J.-C. voit naître le royaume d'Axoum dont les souverains ne cesseront d'étendre les frontières au fil des siècles. Les liens commerciaux, attestés par les inscriptions en grec, en sabéen et en guèze montrent que ce royaume était en relation non seulement avec le monde gréco-romain mais aussi avec tout le Proche-Orient, l'Inde et la Chine.

Pièce de monnaie représentant le roi Ezana et la croix, signe de sa conversion au christianisme (Source Gester)

Au 4ème siècle de notre ère, le royaume d'Axoum connaît un nouvel élan sous le règne du roi Ezana grâce à la conversion de celui-ci au christianisme. L'histoire de cette conversion nous est relatée par Ruffin (5ème siècle) dans son *Histoire Ecclésiastique*. Durant la première moitié du 4ème siècle, Frumentius et

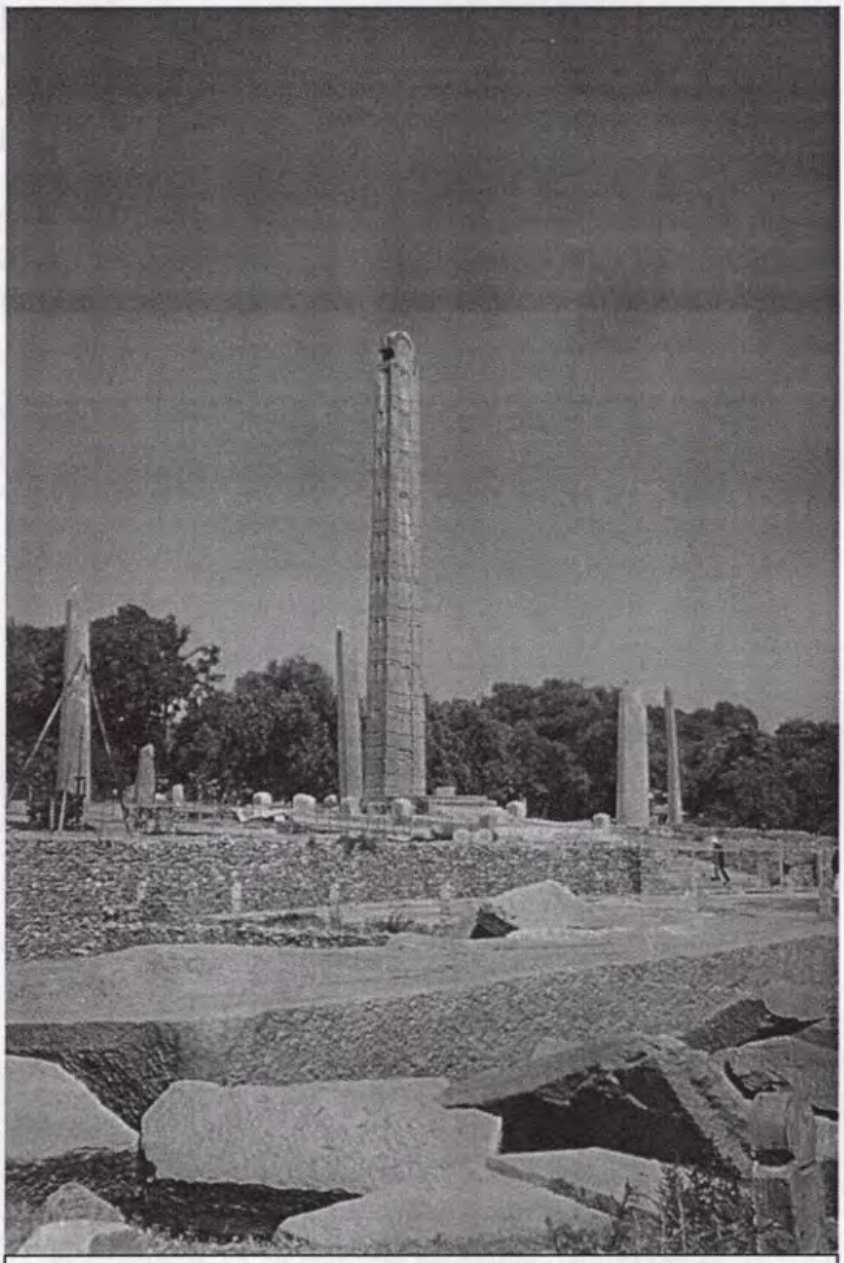
---

[7] Les éthiopiens l'appellent « dinkenesh » ce qui, en amharique, signifie « tu es mignonne ».

[8] Il semble qu'avant le 4ème siècle de notre ère, l'appellation du royaume d'Ethiopie fasse référence à la Nubie dans le Sud de l'Egypte. Par la suite, l'appellation Ethiopie et/ou Abyssinie a été utilisée sans distinction pour faire référence à la région que nous connaissons actuellement sous ce nom (Zewde : 1996 : 76).

Edesius, deux jeunes voyageurs originaires de Tyr reviennent d'Inde. Passant par la mer Rouge et le Golfe d'Aden, leur bateau est attaqué par des pirates (ou fait naufrage selon les versions du texte) et échoue sur les rives du Golfe d'Aden où ils sont revendus comme esclaves à la cour du roi d'Axoum. Leur connaissance du grec et leurs capacités intellectuelles amènent les deux prisonniers à être chargés de l'éducation du fils du roi. A la mort du souverain, le fils Ezana étant trop jeune pour accéder au trône, Frumentius et Edesius sont désignés par la mère d'Ezana pour assurer la régence et pour éviter par ce biais les convoitises des autres membres de la famille royale. A sa majorité, Ezana, reconnaissant envers ses deux précepteurs, libère ceux-ci.

Edesius rentre alors à Tyr, tandis que Frumentius se rend à Alexandrie où il relate son histoire au clergé de l'Eglise copte. L'archevêque saint Anastase nomme alors Frumentius évêque et l'envoie convertir le royaume d'Axoum au christianisme. La conversion du roi Ezana et peu à peu de tout son peuple change la destinée de l'Ethiopie pour près de deux millénaires et accroît les relations avec Alexandrie (dont dépend l'évêque) et tout le bassin méditerranéen.



Stèles d'Axoum (Photo L. Stevens)

Bien que les faits semblent enjolivés, il reste indiscutable qu'entre 326 et 348, l'Ethiopie se soit convertie au christianisme. Les faits archéologiques témoignent en ce sens : les monnaies découvertes montrent durant la première partie du règne d'Ezana les symboles d'une croyance à un dieu lunaire tandis qu'elles sont ornées, pendant la seconde, de la croix. D'autre part, une lettre datant de 356, envoyée par l'empereur Constance II montre qu'il avait connaissance d'un évêque nommé Frumentius à Axoum. On note aussi l'existence de diverses inscriptions relatant les victoires guerrières d'Ezana et sa conversion au christianisme.

La conversion d'Ezana établie, restait encore l'évangélisation des campagnes. La tradition éthiopienne fait référence à neufs saints[9] syriens qui, adeptes de la vie érémitique, se sont établis dans différents lieux à l'écart des communautés villageoises pour y mener une vie d'ascèse et de prière. Leur rayonnement et leur sainteté attirèrent peu à peu des disciples qui se convertirent à leur tour. Ainsi durant plusieurs siècles, la vie érémitique des moines étrangers et éthiopiens aimanta les fidèles et les campagnes se convertirent au christianisme.

Comme le souligne Zanetti (1996 : 168), l'évangélisation des campagnes éthiopiennes se distingue fortement de celle des campagnes européennes. En effet, alors qu'en Europe le christianisme se répand surtout grâce aux monastères où les moines vivent en communautés, exploitant les terres défrichées et instruisant les communautés villageoises, l'évangélisation éthiopienne va dans un sens inverse. Les moines vivent seuls, en ermites, dans des lieux désertiques et attirent peu à peu les fidèles. Néanmoins, au fil des siècles, on verra apparaître de nombreux monastères regroupant les moines. Monastères qui sont cependant toujours retirés des communautés villageoises dans des endroits souvent difficiles d'accès. Seul point commun de cette évangélisation : la conversion de temples païens en lieux de culte chrétien (comme par exemple à Yeha).

Au 6ème siècle, Axoum, capitale d'un royaume étendu, règne en maître des deux côtés de la mer Rouge, mais l'empire Perse se fait de plus en plus menaçant. En 572, les Perses envahissent l'Arabie et refoulent les Ethiopiens sur le continent africain. Dans un même temps, les bords de la mer Rouge s'islamisent, plongeant Axoum dans un isolement dont elle ne se remettra pas. Seuls restent de cette époque les stèles monolithiques, les fondations de la cathédrale de Notre-Dame de Zion, et de nombreux vestiges et soubassements pour rappeler qu'Axoum fut la capitale d'un royaume exceptionnel.

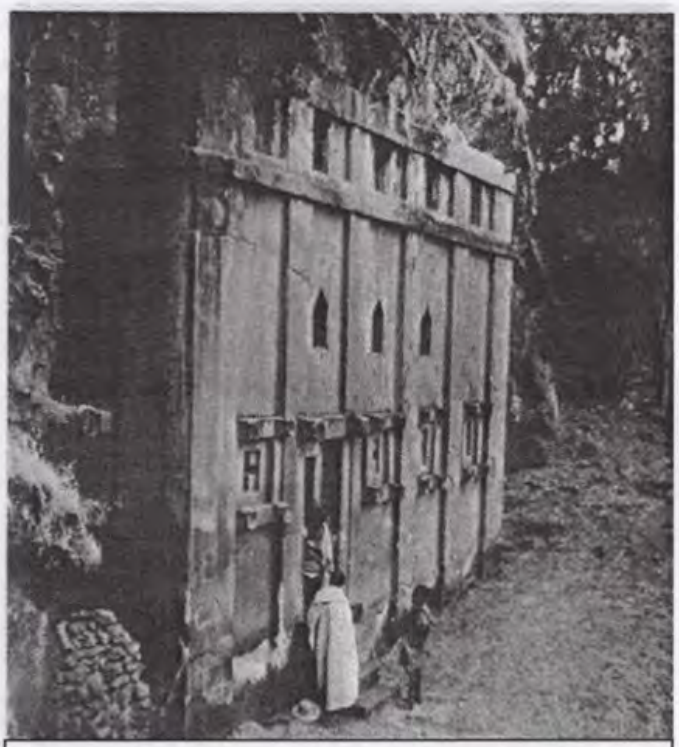
Les siècles qui suivent sont troubles et ne laissent transparaître que peu d'éléments qui nous permettent de comprendre ce qu'il s'y passe. La tradition orale rapporte qu'une

---

[9] Abba Za-Mikael (dit Aragaoui, c'est-à-dire l'Ancien), Abba Pantalewon, Abba Garima (dit aussi Garima), Abba Afse, Abba Libanos (aussi appelé Abba Matta), Abba Liquanos, Abba Gouba, Abba Alef et Abba Sehma (Leroy J. : 1973 : 89).

reine nommée Judith ou Esato, originaire du Sud, anéantit avec son armée le royaume axoumite.

La dynastie Zagoué et Lalibela



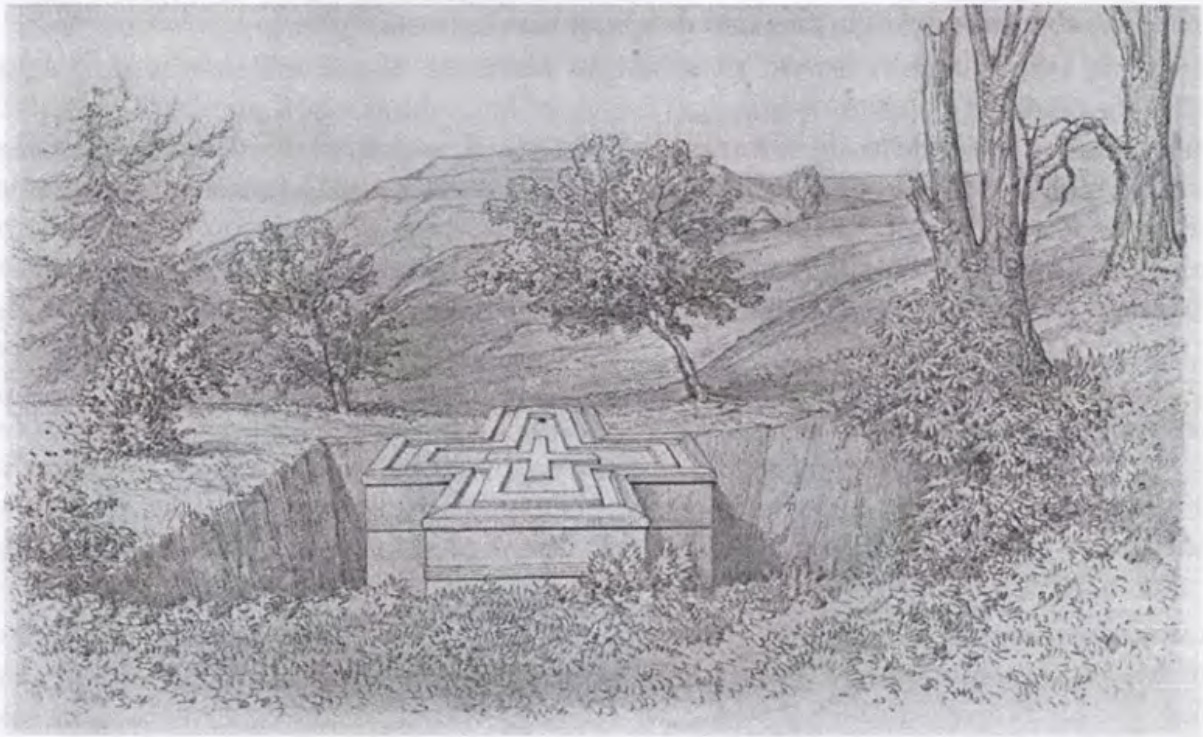
Eglise d'Abba Libanos (Photo Leroy)

A partir du 11ème siècle, la dynastie Zagoué, venue du Lasta, fait son apparition. Le centre de gravité du royaume se déplace vers le Sud pour établir sa capitale à Roha où les rois Zagoué[10] (de race agaw) édifient l'un des plus grands centres religieux d'Ethiopie. Loins de la Terre-Sainte, coupés de l'Ethiopie par l'empire musulman, les chrétiens d'Ethiopie se voient dans l'impossibilité de se rendre en pèlerinage à Jérusalem. Ceux-ci décident alors de créer à Roha (qui prendra le nom du roi Lalibela) une *Jérusalem de substitution* selon les termes d'Ugo Zanetti (1996 : 171). La volonté fut certainement aussi de donner au royaume une nouvelle capitale ayant pour but de détrôner la puissance séculaire d'Axoum où s'était localisé le pouvoir durant de nombreux siècles et où se situait encore une part non négligeable des pouvoirs religieux.

La création à Lalibela, au cœur de l'Ethiopie, d'une Nouvelle Jérusalem apparaît aussi comme une victoire sur l'Islam qui s'est répandu au Nord du royaume au moment même où Saladin, en 1187, prit Jérusalem aux croisés. Mais si la volonté était de « rapprocher » Jérusalem des fidèles éthiopiens, les motivations politiques et religieuses d'ordre interne ne sont pas à négliger. Après plusieurs siècles de domination de la dynastie salomonide sous l'empire axoumite, celle-ci se voit renversée par une reine venue du Sud et remplacée par la dynastie Zagoué associée à la chute d'Axoum. Les rois Zagoué, qui ne descendent pas de la dynastie salomonide, ressentent alors un manque de légitimité face au peuple de ce royaume. Afin de compenser ce déficit de légitimité, ceux-ci décident de conquérir le cœur des Ethiopiens en créant un pôle spirituel au centre de leur royaume : Lalibela. Ils décident dans un même temps d'enlever à Axoum son titre de capitale religieuse possédant l'Arche d'Alliance. C'est peut-être également

[10] Eux aussi, originaires du Sud

dans cet esprit qu'a été creusée l'église de Medhane Alem qui est souvent présentée comme la réplique de Notre-Dame de Zion à Axoum.



Bet Ghiorgis vue par A. Raffray à la fin du 19ème siècle (Source A. Raffray)

« La légende raconte (également) qu'en 1270 le saint moine Takla Haymanot intervint pour aboutir à une transaction entre les Zagoué et la dynastie salomonide axoumite, dont le dernier rejeton avait trouvé refuge en Choa : la royauté Zagoué était reconnue, en contrepartie les Zagoué renonçaient à leur suzeraineté sur le Lasta. Le médiateur se faisait payer cher : un tiers du pays pour l'église. En réalité, ce fut avec beaucoup de sang versé (...) qu'on aboutit à une dérive du pouvoir vers le Sud ». Afin d'acter cette légitimité, les chroniqueurs ont mis au point un stratagème créant une branche secondaire de la dynastie Salomonide dont descendraient les Zagoué. (Gester : 1968 :90)

Au total onze églises seront creusées dans la roche volcanique de Lalibela et plusieurs autres dans les environs immédiats de la ville. Mais rapidement, après 150 ans de règne et sept rois, la dynastie Zagoué est détrônée par Yekuno Amlak (qui prétend descendre de la dynastie Salomonide) soutenu notamment par l'influent clergé dont le cœur est resté à Axoum.

Généalogie de la dynastie Zagoué[11]

- **Mara(ra)** : fondateur de la dynastie Zagoué. Il place la capitale de son royaume à Adefa non loin de ce qui sera Lalibela.
- **Yemrehana Krestos** : petit-fils de Mara(ra). Il est édificateur de l'église-caverne du même nom.
- **Harbe** : cousin de Yemrehana Krestos. Il voulut rendre l'Eglise d'Ethiopie indépendante de l'Eglise copte d'Egypte, mais une importante famine lui fit abandonner cet ambitieux projet.
- **Lalibela** : frère de Harbe, initiateur et réalisateur des églises de Lalibela.
- **Nachutella** : neveu de Lalibela, il est l'édificateur de l'église - caverne qui porte son nom.
- **Yetbaraq** : fils de Lalibela, il vécu un règne difficile et fut renversé par Yekuno Amlak qui rétablit la prédominance de la dynastie Salomonide.

Le retour de la dynastie salomonide

La nouvelle dynastie en place pour plusieurs siècles étend le royaume éthiopien vers le Sud tout en résistant aux pressions musulmanes des pays voisins. Le roi Amda Tsiyon (1314 - 1344) prend les rênes du pouvoir et établit un pouvoir fort, favorable à l'essor politique, littéraire et théologique. Dans un même temps, la stabilité politique favorise la christianisation des provinces du Sud (l'Amahra, le Choa, le Godjam, ...) toujours grâce à la ferveur des moines ascètes et ermites qui attirent et convertissent les populations de ces contrées.

Cette époque donnera également lieu à de nombreux contacts avec l'Europe : le roi Zara Yacob (1434 - 1468) entretient une correspondance avec les papes Eugène IV et Alphonse V d'Aragon ; entre 1439 et 1443, des moines éthiopiens participent au concile de Florence ; une ambassade portugaise s'établit en Ethiopie et apparaît la publication « *La Description de l'Ethiopie* » par F. Alvarez (entre 1521 et 1525), le chapelain de l'Ambassade. C'est d'ailleurs à travers ce texte que sont connues, en Europe, pour la première fois les églises creusées dans le roc de Lalibela. Ces quelques phrases d'Alvarez décrivent alors son émerveillement : « Je suis dégoûté d'écrire sur ces édifices, car il me semble au surplus qu'on ne me croira pas... »

Mais vers 1525, les troupes musulmanes de l'Imam Ahmed ibn Ibrahim dit Gragn (ce qui signifie le gaucher) dévastent le pays et pillent les églises et les monastères. Après dix-huit années de guerre, les combats cessent grâce à l'aide d'un contingent de 400 portugais venus en renfort pour protéger le christianisme en Afrique.

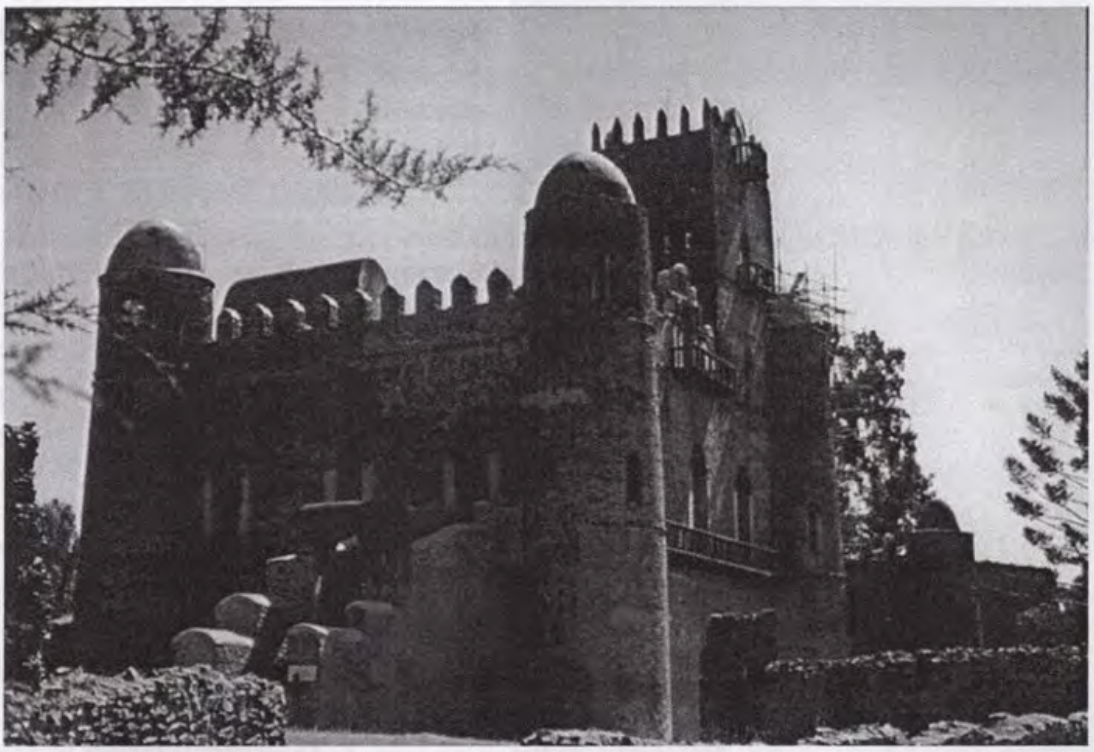
---

[11] Source : Pankhurst R. : 1996

Gondar

Après ce conflit, les Portugais n'en restent pas là. Ils désirent relier l'église chrétienne d'Ethiopie à celle de Rome tandis que les rois d'Espagne et du Portugal espèrent établir en Ethiopie une tête de pont pour leur commerce avec l'Inde et l'Asie. Les missionnaires portugais, infatués et rejetant systématiquement les caractéristiques intrinsèques du christianisme éthiopien qui depuis plus de dix siècles s'est développé loin de l'influence européenne, espèrent imposer un christianisme occidental. Mais leur attitude de mépris provoque un important soulèvement populaire qui sous la conduite du roi Fassiladas chasse les missionnaires et autres Portugais.

Pendant deux siècles, Fassiladas et ses successeurs établissent la capitale de leur royaume à Gondar et y construisent divers palais[12] rappelant nos forteresses médiévales mais empreintes d'une influence indienne introduite par les Portugais. C'est aussi à cette époque que se développent les monastères chrétiens sur les rives et les îles du lac Tana.



Un des châteaux de Gondar (Photo L. Stevens)

[12] classés au patrimoine mondial de l'UNESCO

L'Ethiopie moderne

A la fin du 18ème siècle, le pouvoir politique de Gondar s'estompe, passant peu à peu aux mains des seigneurs régionaux, tandis qu'à la fin du 19ème siècle, le roi Menelik II accède au pouvoir et donne à l'Ethiopie les frontières qu'elle connaît aujourd'hui, jetant dans le même temps les bases d'un état moderne qui, durant la première moitié du 20ème siècle, subira les volontés de colonisation de l'Italie. La capitale du royaume se déplace encore une fois un peu plus vers le Sud et s'établit à Addis Abeba (ce qui signifie la Nouvelle Fleur) selon les desiderata du roi Menelik II.

Jusqu'en 1974, le pouvoir reste aux mains de l'empereur Hailé Sélassié (également connu sous le nom de Négus[13]) qui sera renversé par les communistes sous la conduite de Mengistu dit « le Négus Rouge ». Depuis 1991, le communisme n'est plus de mise en Ethiopie et des élections ont depuis lors été organisées.

[13] Négus signifie en amharique roi

L'Eglise chrétienne d'Ethiopie

Sa définition

Bien que chrétienne, l'Eglise d'Ethiopie se distingue en de nombreux points des Eglises catholiques, orthodoxes et coptes du bassin méditerranéen. Près de 2000 ans d'histoire loin de l'Europe ont façonné une Eglise ayant son identité, ses caractéristiques qui se sont développées au fil des siècles, des conflits, des réflexions théologiques et malgré tout des influences extérieures.

Au 4ème siècle, la conversion de l'Ethiopie au christianisme sous la direction de Frumentius met l'Eglise d'Ethiopie sous la tutelle de l'Eglise copte d'Alexandrie qui nommera jusqu'en 1951, l'évêque d'Ethiopie. Cette mainmise a souvent fait parler de *l'Eglise copte d'Ethiopie* mais cette appellation semble plutôt inappropriée puisqu'elle renvoie au caractère égyptien de l'Eglise d'Ethiopie dont celle-ci s'est très tôt distinguée. La seule présence égyptienne ne s'est marquée que par la nomination d'un évêque copte.

Prêtre présentant deux croix préservées dans le trésor de son église troglodytique (Photo L. Stevens)

Néanmoins, de par sa dépendance à l'Eglise copte d'Egypte, l'Eglise d'Ethiopie adopte la position monophysite. En effet, en 451, au concile de Chalcédoine, les chrétiens d'Egypte et de Syrie rejettent les débats qui concluent à la double nature (homme et Dieu) de Jésus-Christ sans nier qu'il fut à la fois homme et Dieu. Ils se rallient par ce fait à la parole de saint Cyrille d'Alexandrie (412 - 444) : « une est la nature du Fils de Dieu incarné » (Zanetti :1996 :177).

L'Eglise d'Ethiopie s'appelle parfois aussi Eglise orthodoxe d'Ethiopie, mais cette appellation crée une confusion avec les Eglises orthodoxes d'Europe

qui, pour leur part, ont accepté le concile de Chalcédoine.

Il semble finalement plus simple et plus fidèle de parler de l'Eglise d'Ethiopie ou de celle de *tewahedo*[14] comme la définissent les Ethiopiens eux-mêmes.

Son organisation

A la tête de l'Eglise éthiopienne se trouve *l'abuna* (ou patriarche) qui jusqu'en 1951 est désigné par le patriarche égyptien. Mais le faible intérêt de l'Eglise égyptienne pour l'Ethiopie, sa méconnaissance de la langue locale et des institutions l'éloigne quelque peu du pouvoir réel et donne à l'Etchégé (le prieur supérieur des monastères) et au chef[15] de la cathédrale d'Axoum un important pouvoir d'influence auprès du roi, ces derniers orientant plus ou moins à leur convenance la destinée du pays et de l'Eglise.

Viennent ensuite les prêtres qui jouent un rôle important dans la liturgie. Il leur revient de « baptiser, célébrer l'eucharistie et la distribuer, bénir le peuple, prêcher l'évangile, enseigner, blâmer, conseiller et accomplir les autres oeuvres d'église » (Assemani, *Reple eum Spiritu Sancto*, in G. Gester : 1968 :44). Les diacres qui désirent accéder à la prêtrise sont formés soit par un prêtre, soit dans un monastère. Restent enfin les *dabtaras* qui ont une action tout à fait particulière au sein des célébrations. Ils assurent les lectures, chants, danses et quelques devoirs d'écriture nécessitant une éducation traditionnelle mais d'un niveau moins élevé que celui des prêtres.

Quelques statistiques (1969)

Monastères : 890
Eglises citadines : 1058
Eglises rurales : 11.186

Effectifs religieux
- Moines et nonnes : 12.078
- Prêtres : 60.972
- Dabtaras : 39.010
- Diacres : 56.687

Extrait de « Die Kierchen der Welt ». Statistiques réalisées en collaboration avec le patriarcat éthiopien.

Outre les membres du clergé attachés aux églises, les monastères d'hommes et de femmes accueillent une large population de moines et nonnes qui ont développé au cours de siècles une activité religieuse, théologique et artistique rayonnante.

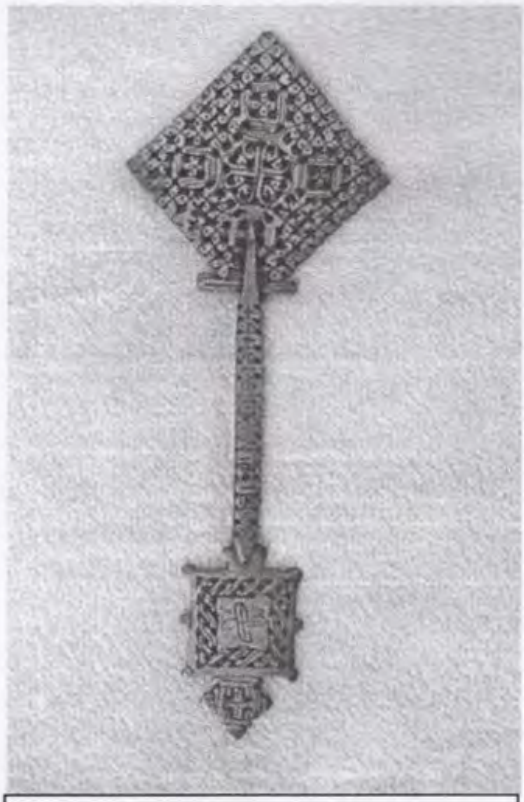
---

[14] *tewahedo* est un nom éthiopien signifiant *unifié* rappelant que Jésus-Christ a uni l'humanité à sa divinité

[15] appelé le Nebura'ed d'Axoum

Sa liturgie et sa célébration

Les fondements des offices liturgiques éthiopiens sont indubitablement basés sur ceux de l'Eglise copte d'Egypte mais de nombreux ajouts et personnalisations leur ont donné une identité propre de telle sorte qu'un copte ne s'y sentira pas « chez soi » et inversement (Zanetti :1996 :179). Parmi les principales différences, on note de nombreuses prières, des encensements, des chants et danses liturgiques rythmés au son des tambours et sistres, de nombreuses antiennes[16] poétiques, les *qeniés* (poèmes à caractère théologique qui doivent être obligatoirement improvisés sur place), ...



Croix manuelle réalisée par la méthode de la cire perdue (Photo L. Stevens)

Tel le latin en Europe, le *guèze* est la langue liturgique de l'Eglise d'Ethiopie basée sur un répertoire de plus de 200 signes syllabiques. Le *guèze* est encore utilisé de nos jours pour les offices et dans les livres sacrés.

Le calendrier éthiopien tout comme celui des Coptes, est basé sur le calendrier julien et non sur le calendrier grégorien comme c'est le cas en Europe. Composé de douze mois de trente jours et d'un petit mois de cinq jours, on y retrouve de nombreuses fêtes chrétiennes telles que l'Ascension, Pâques, la Pentecôte, ... mais aussi d'autres fêtes propres à l'Ethiopie dont les plus célèbres sont assurément *Masqual*, la fête de la croix qui est aussi la fête nationale et *Timkat*, la fête du Baptême. D'autres fêtes ne sont pas annuelles mais mensuelles. En outre, deux jours de jeûne par semaine sont obligatoires ainsi que de nombreux autres jours au moment des fêtes religieuses. Ces règles de jeûne, encore très respectées aujourd'hui, sont plus strictes pour les membres du clergé. Au fil de la vie, de la naissance à la mort, les rites et cérémonies religieux (circoncision, baptême, formation religieuse, mariage, cérémonie funèbre, ...) ponctuent le quotidien des fidèles.

[16] Refrains, versets répétés et chantés (p.ex. avant et après un psaume)

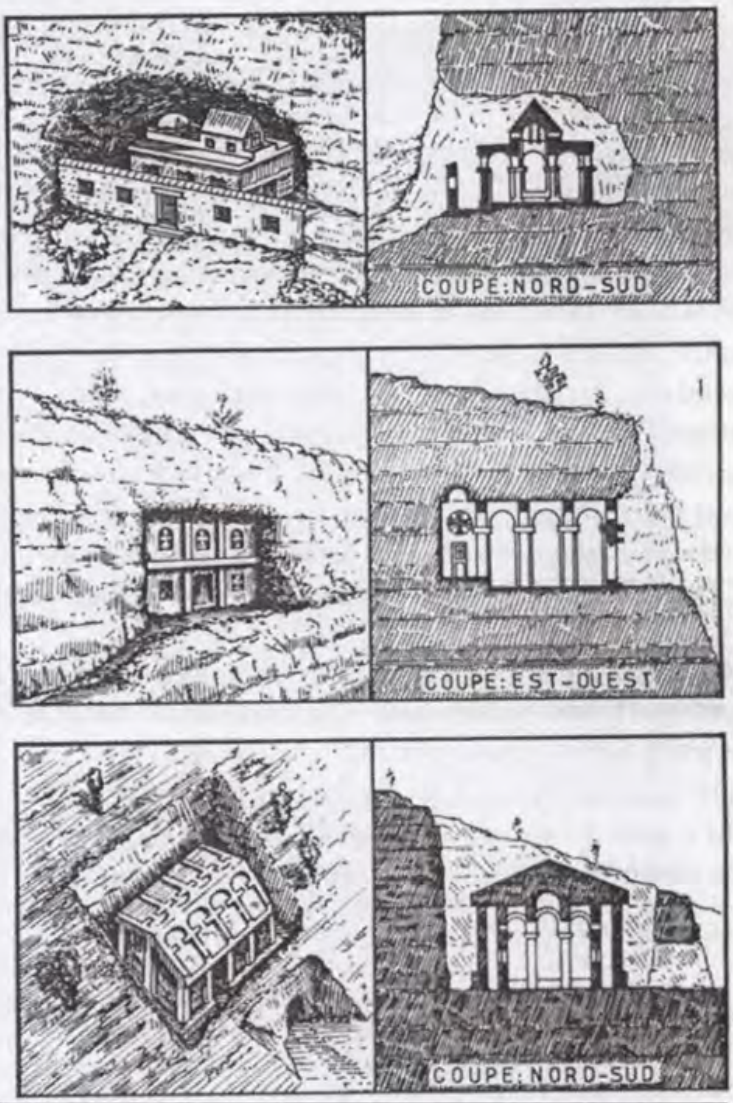
3

LA VILLE ET SES EGLISES

Creusé au cœur de la roche volcanique, dans une pierre rouge - rose, le site de Lalibela constitue vraisemblablement une des plus grandes concentrations d'églises troglodytiques au monde. Façonnées à l'écart des grands courants d'influences européens, elles présentent les traces d'une architecture propre à l'Ethiopie. Cet isolement s'est également marqué par des rites et traditions originaux qui se sont perpétués au fil des siècles. L'univers architectural et cultuel unique que découvre aujourd'hui le visiteur plonge celui-ci dans un cadre magique, tout droit sorti du Moyen Age.

Les églises sont de trois types :

- Les églises totalement monolithes qui sont isolées de la masse rocheuse par leurs quatre façades. Il s'agit donc d'un bloc monolithique isolé au milieu d'une cour au sein duquel a été creusée l'église proprement dite, dotée de tous ses attributs traditionnels (portes, fenêtres, autels, travées, ...). On en compte plus d'une vingtaine sur tout le territoire éthiopien. A Lalibela, Bet Maryam, Bet Medhane Alem et Bet Emmanuel en sont les principaux exemples.
- Les églises construites à l'intérieur de cavités artificielles ou naturelles. Construites en pierre et en bois comme les églises traditionnelles, elles utilisent parfois une des parois de la grotte comme mur ou toit. Les églises construites dans des grottes n'existent pas à Lalibela même mais sont présentes dans la campagne environnante (Yemrehana



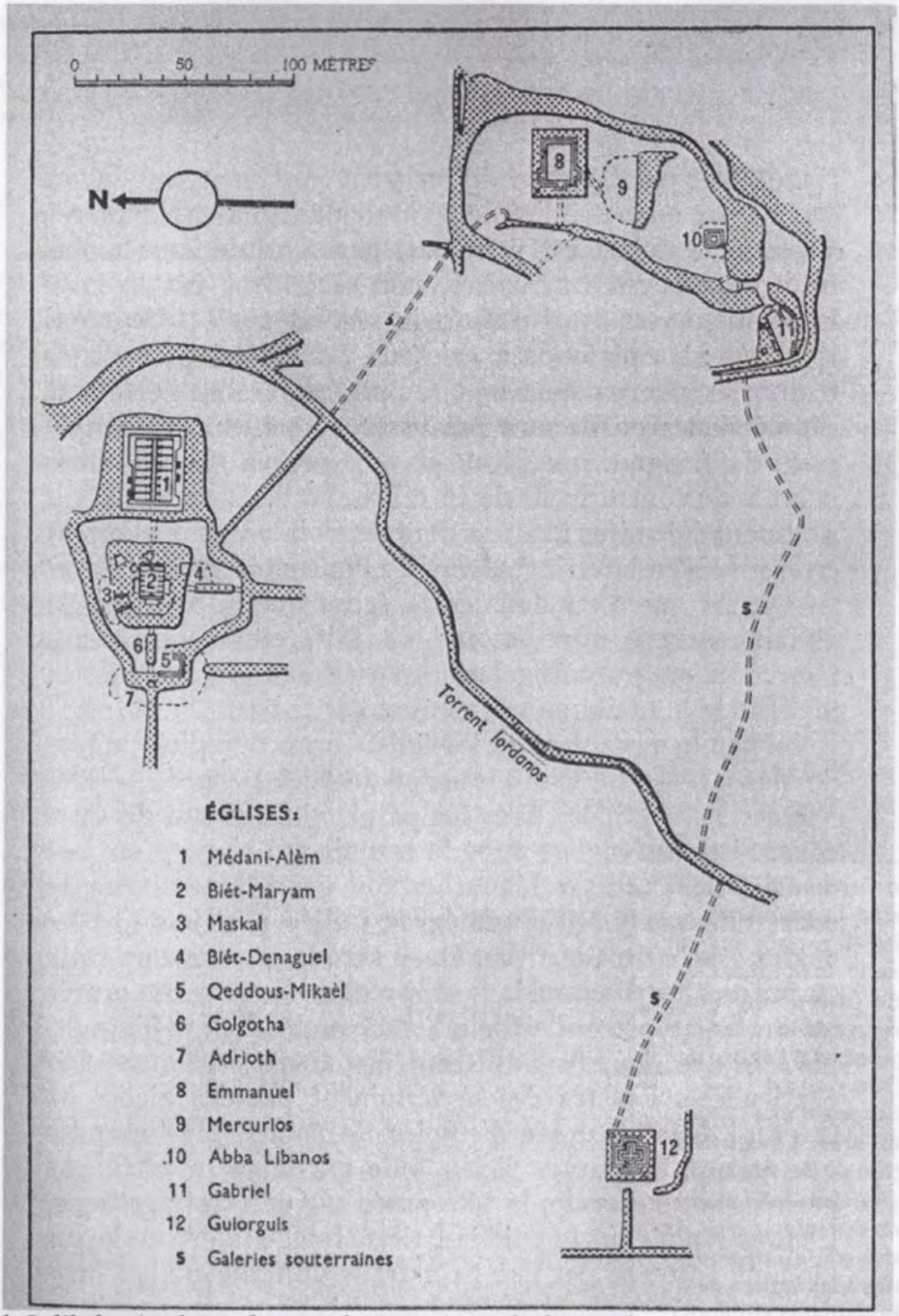
Trois grands types d'églises troglodytiques :
- **Au-dessus église construite dans une caverne,**
- **Au milieu église hypogée,**
- **En-dessous église monolithe (Dessin Leroy)**

Krestos ; Nachutella,...). A Lalibela, l'église d'Abba Libanos fait penser à une de ces églises sous grotte car trois de ses côtés ne sont pas exposés à la lumière du jour et regardent les parois de la cavité qui en fait le tour, mais elle est tout à fait taillée dans la roche et non construite. Au total, on découvre une bonne dizaine d'églises de ce type en Ethiopie.

- Les églises semi-monolithiques ou hypogées, c'est-à-dire celles qui sont creusées dans la masse, mais dont seule(s) une, deux ou trois façades apparaissent à la lumière du jour, les autres n'ayant pas été dégagées de la masse rocheuse. Très peu d'éléments architecturaux apparaissent à l'extérieur mais, à l'intérieur, elles sont aussi décorées et aussi bien dotées que les autres églises. C'est ce genre d'église que l'on rencontre le plus souvent à travers le monde, en Ethiopie (plus d'une trentaine) ainsi qu'à Lalibela avec Bet Danaghel, Bet Mikael, ou Golgotha.

Les églises de Lalibela sont réparties en deux groupes distincts de part et d'autre d'un ruisseau, la plupart du temps à sec, appelé le Yordanos (Jourdain). De chaque côté, les différentes églises sont reliées entre elles par diverses galeries souterraines ou par des tranchées à ciel ouvert. Lalibela étant accolée au flanc d'une montagne, on accède au réseau de tranchées et de souterrains de plain-pied via des passages se dirigeant vers le cœur de la colline. Ces tranchées, qui mènent jusqu'aux cours des églises, ont certainement dû jouer un rôle important dans l'évacuation des eaux de pluie et de ruissellement. Nous reviendrons sur ce sujet plus tard. L'ensemble de ces églises, cavités, chemins, recoins taillés dans la roche forment un labyrinthe indescriptible où tout se recoupe, s'enchevêtre formant un véritable gruyère aux couleurs rougeâtres. Ce dédale de galeries rappelle les labyrinthes dessinés sur le sol des cathédrales médiévales d'Europe et qui représentent les routes du pèlerinage en Terre-Sainte (Hesse :1996 :26).

Les noms des églises, des montagnes et des différents lieux notables rappellent systématiquement les lieux saints d'Israël. Ainsi le cours d'eau rappelle le Jourdain ; on trouve des églises portant des noms tels que Golgotha, Marie, des montagnes surnommées Mont des Oliviers, Mont Tabor, ... Tout est fait pour rappeler Jérusalem, ce qui a valu à Lalibela des appellations telles que « La Jérusalem Noire » ou la « Nouvelle Jérusalem ».



Plan de Lalibela : Au dessus le second groupe, à gauche le premier groupe et tout en-dessous à l'écart, Bet Giorghis (plan Doresse)

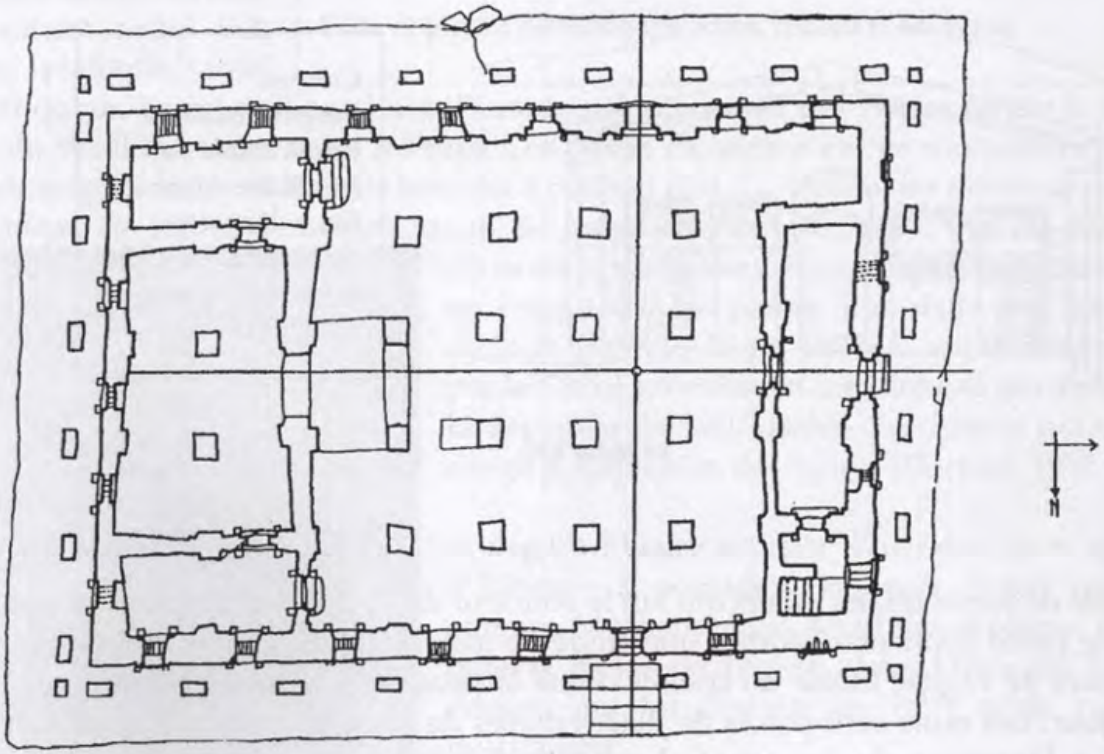
Vue aérienne du premier groupe. La première église en partant du haut est celle de Medhane Alem. Juste en-dessous, au centre de la cour trapézoïdale, l'église de Bet Maryam est recouverte d'une toiture métallique. A sa gauche, l'église de Bet Masqual est protégée de la même façon des intempéries. Le bloc encore en-dessous contient les églises de Débré Sinaï et Golgotha. (Photo Project document)

Le premier groupe

Le premier groupe est composé de six églises dont deux sont monolithiques au sens propre du terme. Les autres sont plus ou moins en contact avec la masse rocheuse.

Medhane Alem

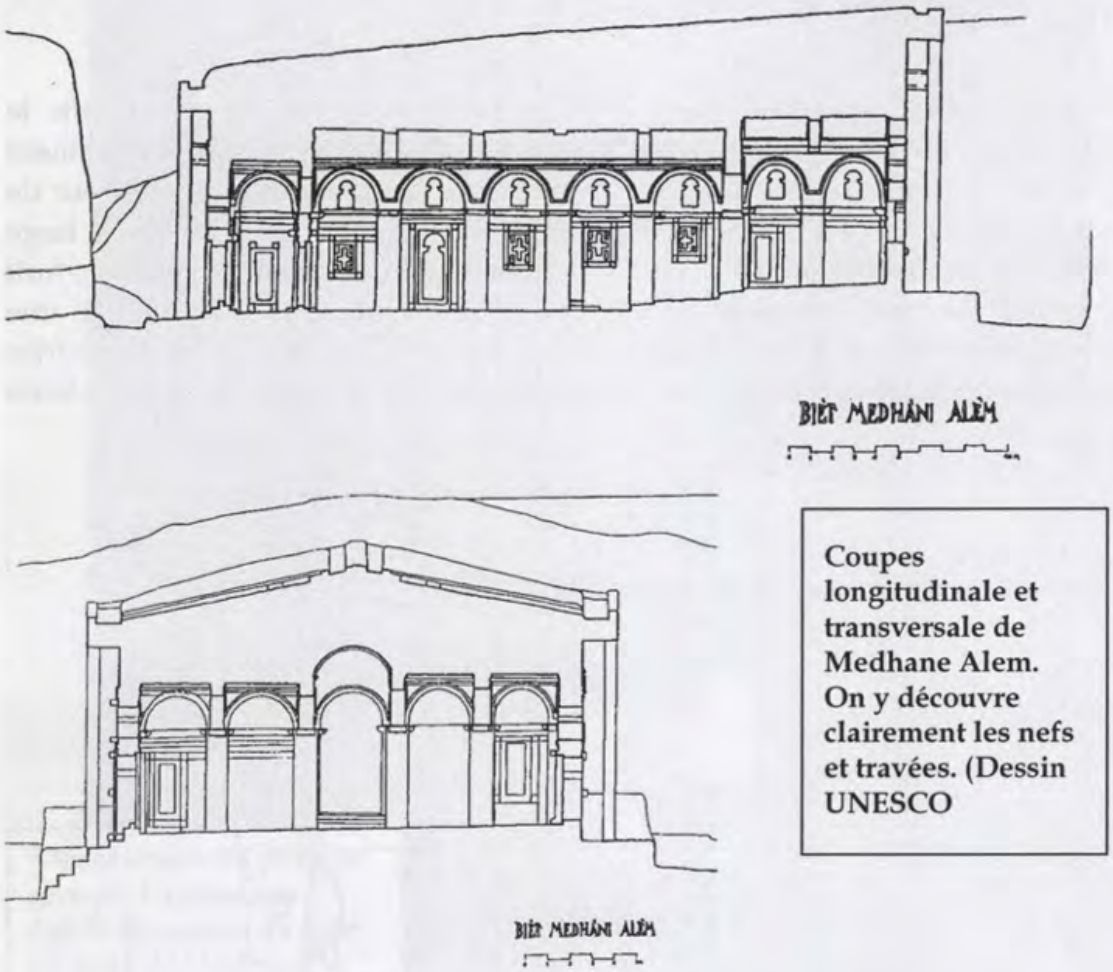
La première église qui vient à l'esprit est celle de Medhane Alem, ce qui signifie le sauveur du monde. C'est la plus grande et la plus impressionnante du site. Entièrement monolithe, elle sied sur un socle rocheux de 1,3 mètres de haut au milieu d'une cour de 43 mètres sur 38. De plan rectangulaire, elle mesure 34 mètres de long sur 24 de large pour une hauteur d'environ 11 mètres. Le toit, à double pente, est orné de deux fois huit arcades[17] aveugles sculptées en relief tandis que le bord du toit, soutenu par une colonnade de 30 piliers à section rectangulaire et 4 à section carrée, est décoré d'une frise d'arcades arrondies et aveugles également. A chaque coin, les piliers sont reliés à leurs



Plan de Medhane Alem. C'est la seule église d'Ethiopie possédant cinq nefs. (Document UNESCO)

[17] Ces huit arcades correspondent aux huit travées de l'église.

voisins par un petit bloc de roche préservé lors du creusement sur lequel est gravé une croix en relief. Ces petits blocs se situent aux deux tiers de la hauteur des piliers et ont pu avoir un rôle technique lors du creusement des églises. Actuellement, aucune signification précise n'éclaire la finalité même de ces blocs excepté le souci d'esthétisme qui fut permanent lors de la réalisation de ces églises.



Coupes longitudinale et transversale de Medhane Alem. On y découvre clairement les nefs et travées. (Dessin UNESCO

La série de trente-quatre piliers qui fait le pourtour de l'église, ses proportions et le toit à double pente donnent à l'édifice une allure de temple grec. L'espace entre les piliers et les murs de l'église forme un couloir d'une largeur de 0,70 mètre courant sur tout le pourtour. Les murs sont percés de deux rangées de fenêtres et de trois portes donnant accès à l'intérieur du lieu sacré. Les fenêtres inférieures sont de section carrée ou cruciforme et encadrées de quatre saillants caractéristiques du style axoumite, tandis que les quatre fenêtres supérieures prennent la forme d'arcs de quille. Les fenêtres se situent systématiquement entre deux colonnes afin de laisser pénétrer la lumière au cœur de l'édifice. Sur les pourtours des fenêtres, les traces de verre de couleur montrent que ces

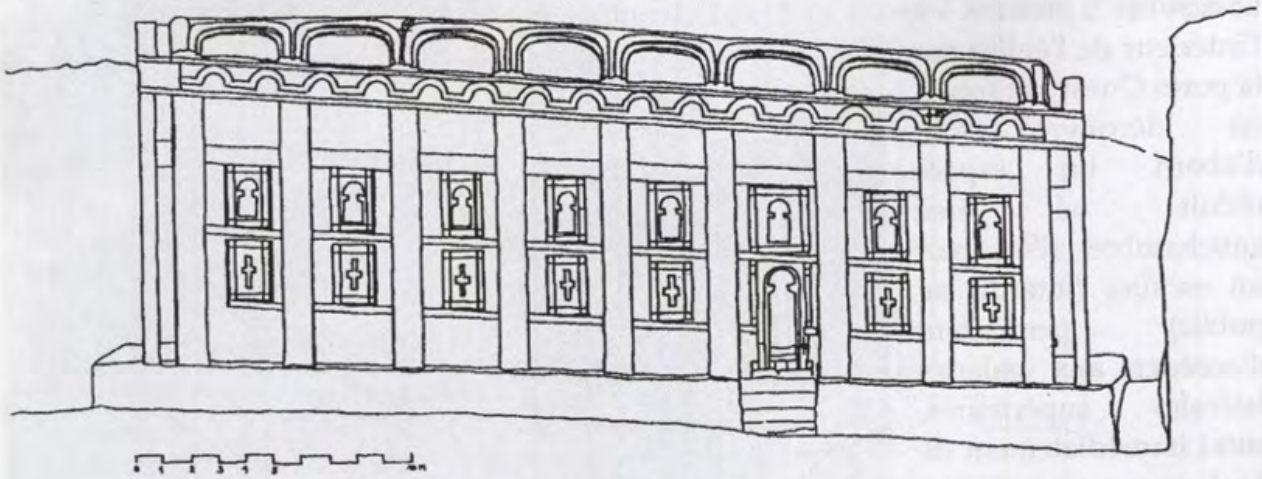
ouvertures ont pu être vitrées à une certaine époque (Raffray :1882). Il est aujourd'hui difficile d'en savoir plus sur ces vitres mais il pourrait s'agir d'une influence arabe.

Frise et piliers de Medhane Alem (Photo L. Stevens)

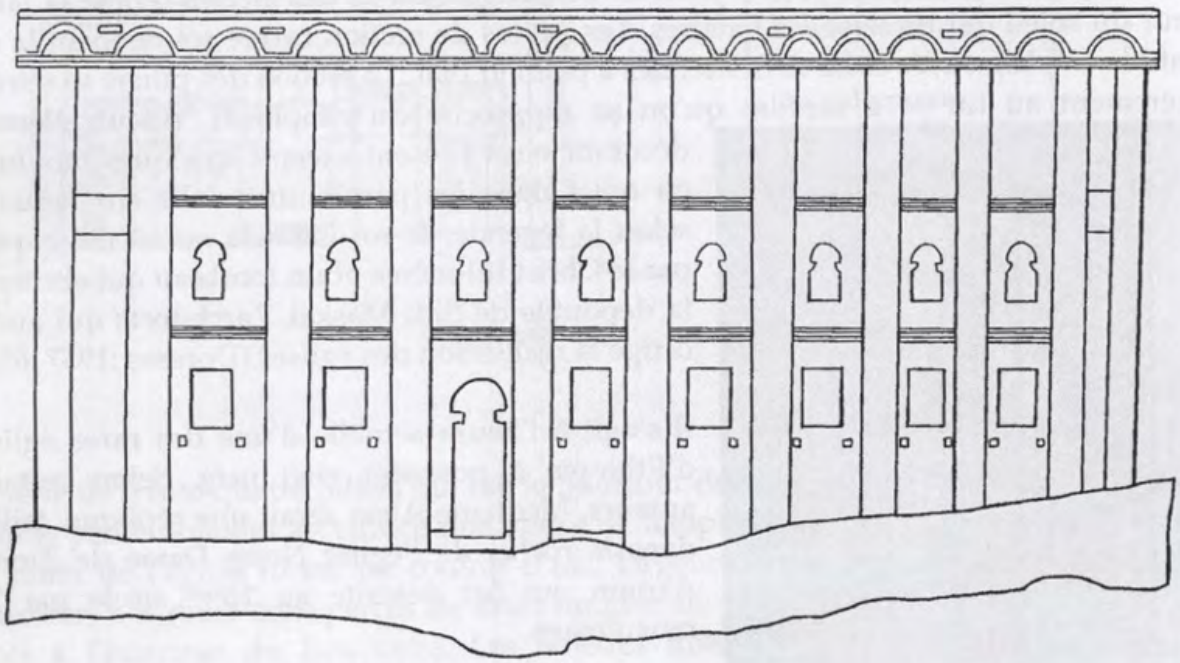
Lorsqu'on pénètre à l'intérieur de l'église par la porte Ouest (au fond), on découvre tout d'abord un espace réduit tel une antichambre, d'où part un escalier (interdit au public) permettant d'accéder aux galeries latérales supérieures, suivi immédiatement de l'église proprement dite. Elle est composée de cinq nefs et huit travées. Ici tout est roche. Sol, piliers, plafonds, autel ne font qu'un. Le sol poli par les milliers de pèlerins au fil des siècles reflète la faible lueur du soleil qui traverse les fenêtres. Les piliers de section carrée soutiennent la nef centrale en plein cintre et les nefs latérales à plafond plat. La section des piliers se rétrécit légèrement au fur et à mesure qu'on se rapproche du chapiteau. Aucun élément décoratif n'est présent excepté quelques moulures en relief dans les parois, une dalle sur laquelle, selon la légende, le roi Lalibela aurait été baptisé par le Christ lui-même et un tombeau qui abriterait la dépouille de Sidi Maskal, l'architecte qui aurait dirigé la réalisation des églises (Doresse :1957 :62).

Il s'agit à l'heure actuelle d'une des rares églises d'Ethiopie à posséder cinq nefs. Selon certains auteurs, Medhane Alem serait une réplique, taillée dans la roche, de l'église Notre Dame de Zion à Axoum qui fut détruite au 16ème siècle par les musulmans.

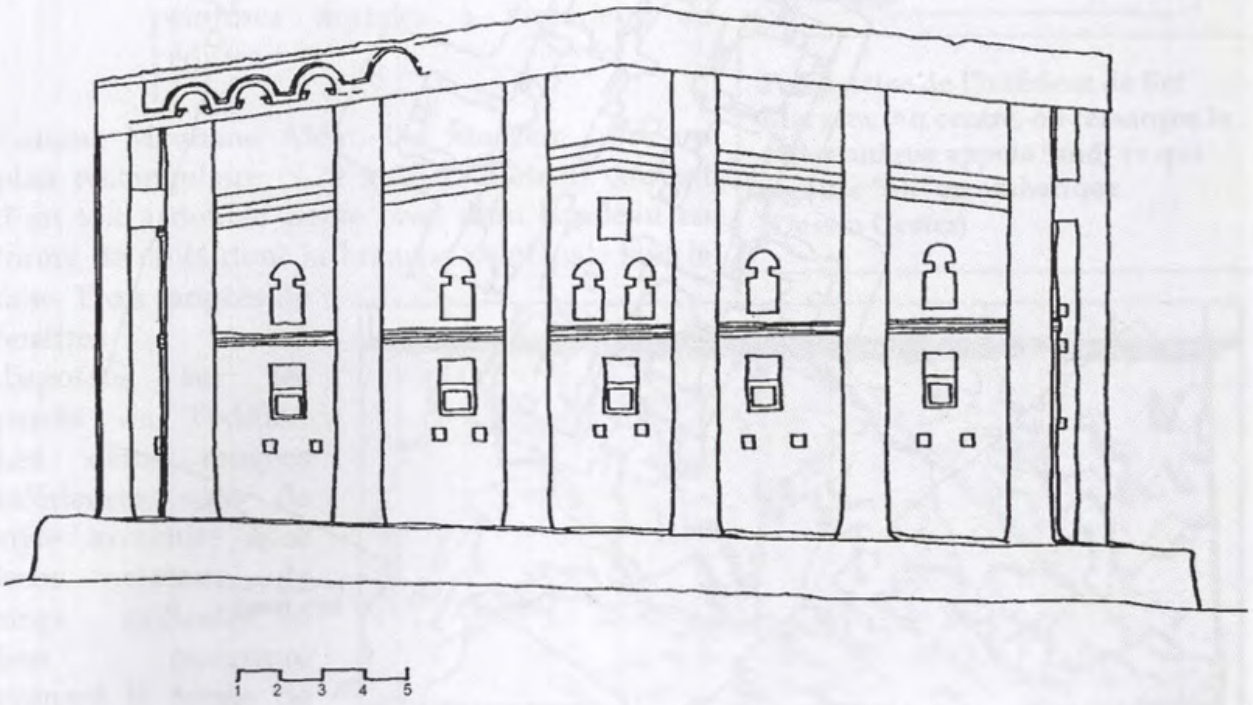
Medhane Alem : Les fenêtres du bas sont plus décorées que celles du dessus. Placées entre les colonnes elles laissent pénétrer la lumière dans l'édifice. (Photo L. Stevens)



Façades de Medhane Alem (Dessins UNESCO)

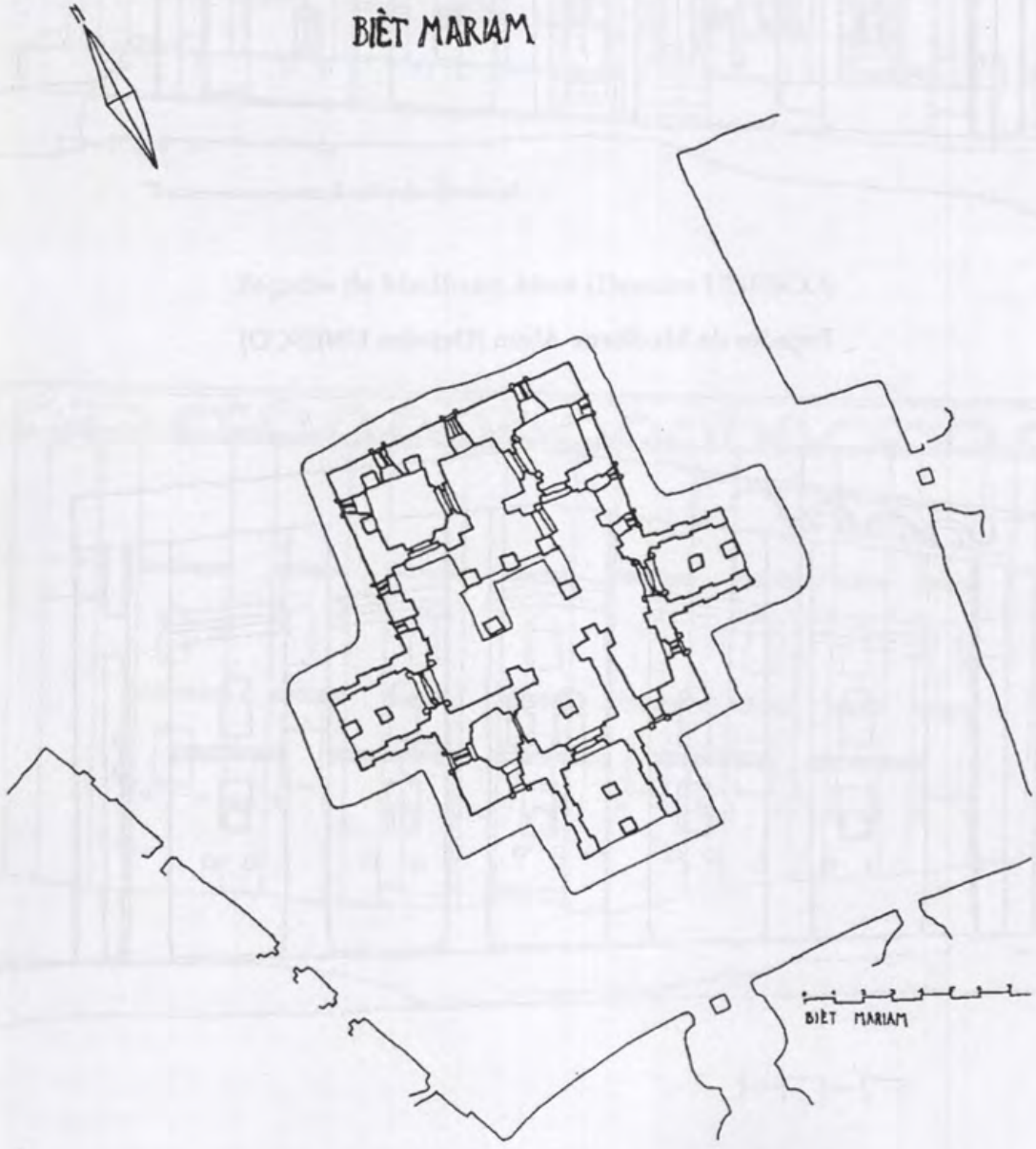


Façades de Medhane Alem (Dessins UNESCO)



Bet Maryam

Passant de la cour de Medhane Alem à celle de Bet Maryam, littéralement la Maison de Marie, ce n'est plus une mais trois églises que nous découvrons. La petite église de Bet Maryam gît au cœur du bloc rocheux qui se dresse au centre de la cour trapézoïdale tandis que dans les deux parois latérales de la cour s'ouvrent deux églises : d'un côté, celle de Bet Masqual, l'église de la Croix, et de l'autre, Bet Danaghel, l'église de la Vierge ou des martyrs. Dans cette même cour, trois bassins recueillent les eaux de pluie, mais ceux-ci ont aussi pu servir de baptistère. Dans une des parois, deux cloches sonnent et rythment les rassemblements religieux.



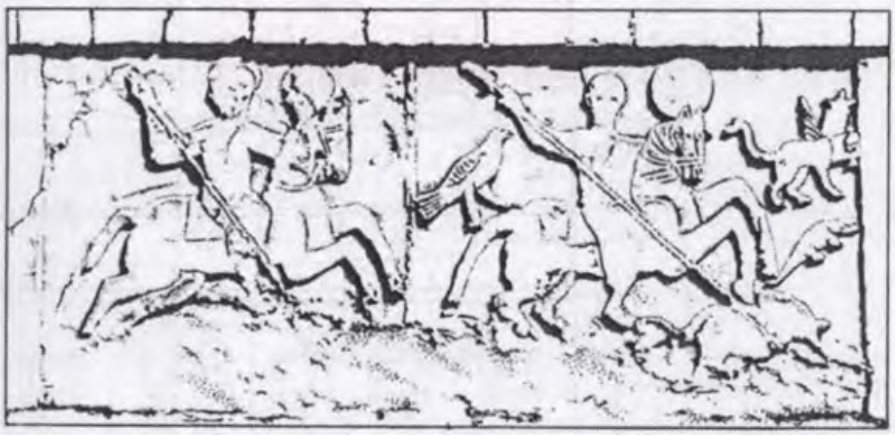
Plan de Bet Maryam (Dessin UNESCO)

Bet Maryam possède quelques particularités la distinguant des autres églises monolithiques d'Ethiopie :

1. C'est la seule église présentant trois portiques au niveau de ses entrées. Chaque porche est caractérisé par un toit à double pente et un accès double créé par une colonne soutenant des arcs en plein cintre. A l'intérieur du porche, le plafond plat est soutenu par un pilier unique. Il est éclairé par quatre baies en arc de quille s'ouvrant dans les deux parois latérales. Le porche de la façade principale (façade Ouest) est plus imposant que les deux porches latéraux, montrant un souci d'embellissement de cette façade d'accès (Miquel : 1959 : 137).
2. Elle possède, au-dessus du porche de la façade Ouest, un remarquable panneau sculpté en relief présentant deux cavaliers en mouvement dont un tuant à coups de lance un animal (rappelant vraisemblablement saint Georges tuant le dragon), ainsi que divers animaux (oiseaux, lézards, ...).
3. Elle est une des rares églises d'Ethiopie qui recèle un très grand nombre de peintures murales à l'intérieur de l'édifice.

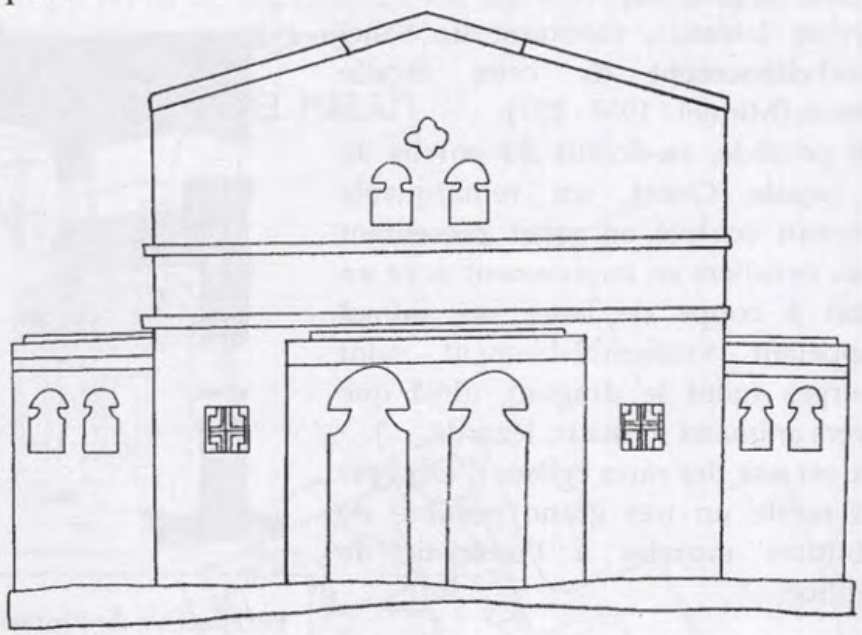
Perspective de l'intérieur de Bet Maryam. Au centre, on remarque le pilier unique appelé "and" ce qui signifie "un" en amharique (Dessin Gester)

Comme Medhane Alem, Bet Maryam offre un plan rectangulaire (9,20 x 15,65 mètres) couvert d'un toit à double pente orné d'un bandeau en forme de croix dont la branche principale suit le faîte. Trois rangées de fenêtres sont disposées sur les parois de l'édifice. Les deux rangées inférieures sont de style axoumite avec leurs « têtes de singe » saillantes et leur ouverture prenant la forme de croix de différents types. A l'intérieur de

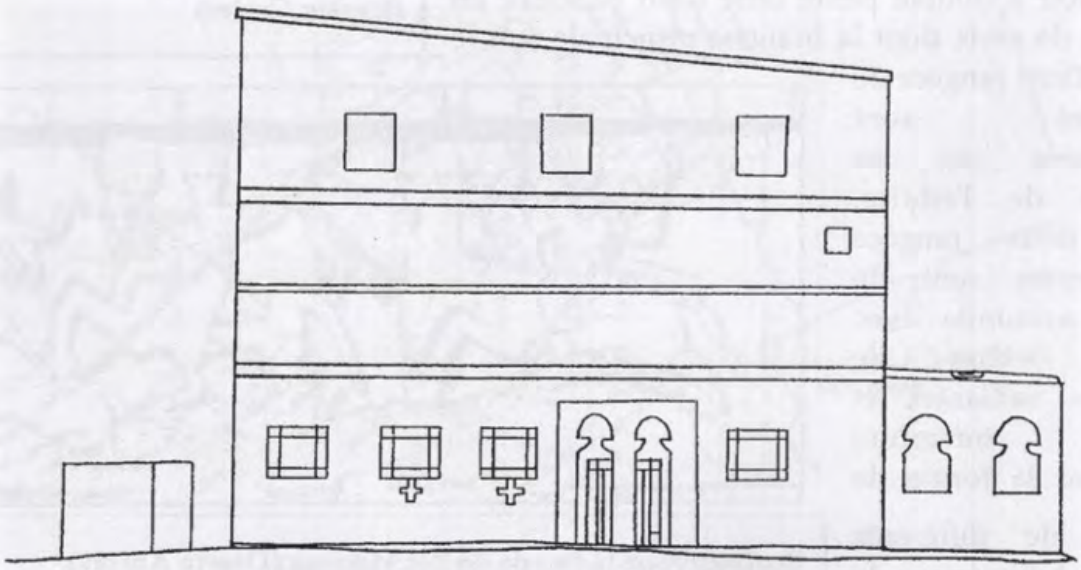


Sculpture sur la façade de Bet Maryam (Dessin Anfray)

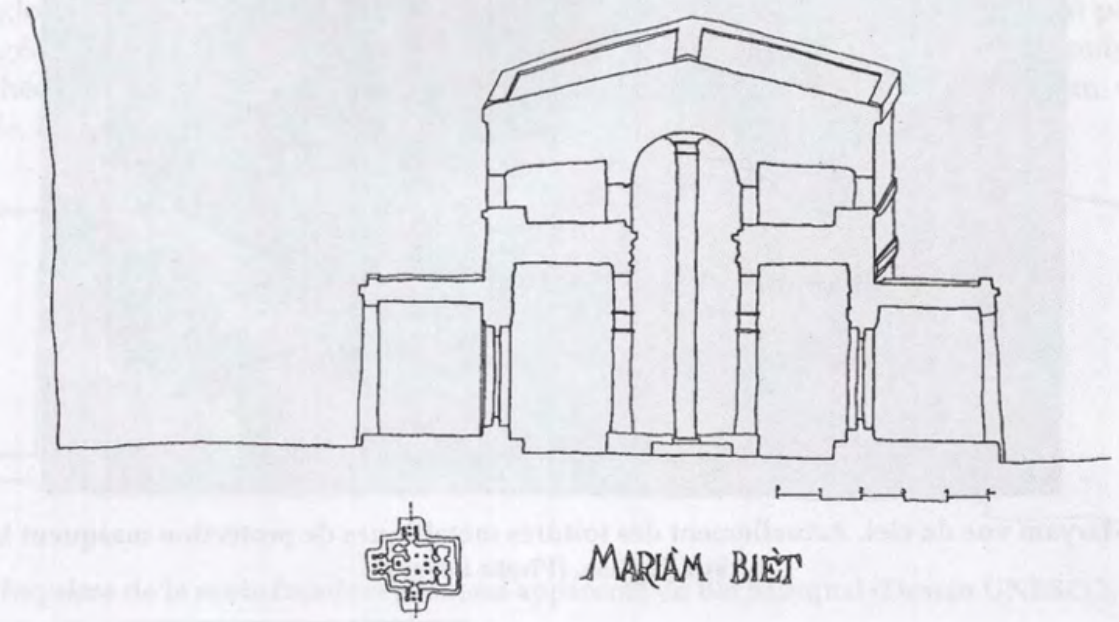
l'église à trois nefs, les parois et plafonds sont couverts de peintures présentant des formes géométriques (étoiles, croix, ...), des figures animales (colombes, zèbres, éléphants, coqs, bisons, ...), ou encore quelques scènes bibliques et civiles (chevalier avec son bouclier, ...). Outre ces nombreuses peintures, on remarquera beaucoup de motifs sculptés sur les murs. On notera en particulier de très jolies croix sur les piliers. La nef centrale est en berceau, tandis que les deux nefs latérales ont un plafond plat de plus faible hauteur permettant à une galerie supérieure de circuler au-dessus des voûtes latérales. La nef centrale est éclairée par une série de fenêtres séparées par différents panneaux sculptés.



Bet Maryam façade Ouest et façade Nord (Dessin UNESCO)



Au milieu de l'église, se dresse un pilier couvert d'un voile, appelé « *and* », ce qui signifie *un* en amharique (langue nationale éthiopienne). Ce pilier, qui d'après la légende aurait été touché de la main du Christ, représenterait l'unicité de la foi.



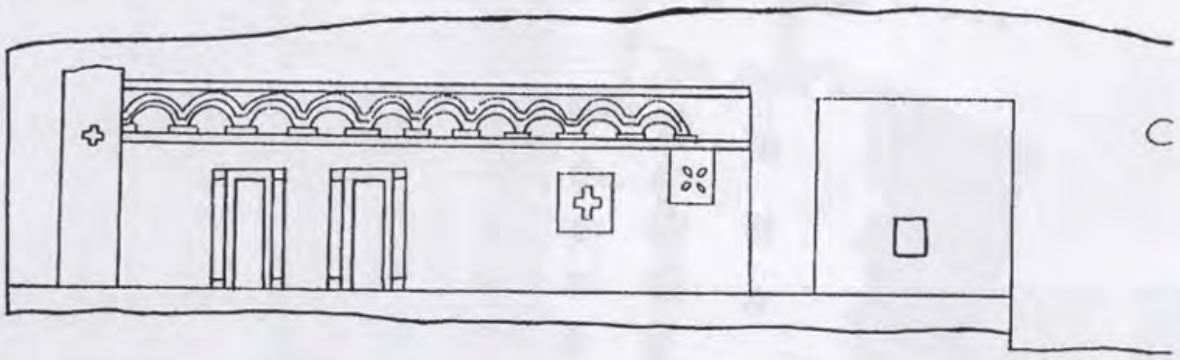
Coupes transversale et longitudinale de Bet Maryam.
(Dessins UNESCO)

Bet Maryam vue du ciel. Actuellement des toitures métalliques de protection masquent la vue sur l'église. (Photo Leroy)

Porche précédant l'une des portes de Bet Maryam. Dans sa partie supérieure on note une bande métallique qui fait le tour de l'édifice et contribue à sa préservation (Photo L. Stevens)

Bet Masqual (église de la Croix)

Des deux églises creusées dans les parois latérales de la cour, celle de Bet Masqual est certainement la plus intéressante. Elle présente une façade unique de 16,35 mètres de long, dans laquelle est creusée la porte d'accès. A son sommet, court une frise d'arcades aveugles délimitant vers le haut la devanture de l'église. Les autres façades n'ont pas été dégagées de la masse rocheuse, excepté la façade Nord qui est apparente depuis une tranchée circulant entre ce que l'on appelle le tombeau d'Adam et Medhane Alem. Cette façade, bien qu'à l'air libre, ne présente aucune décoration et est à peine visible.



Esquisse de la seule façade réellement apparente de Bet Masqual (Dessin UNESCO)

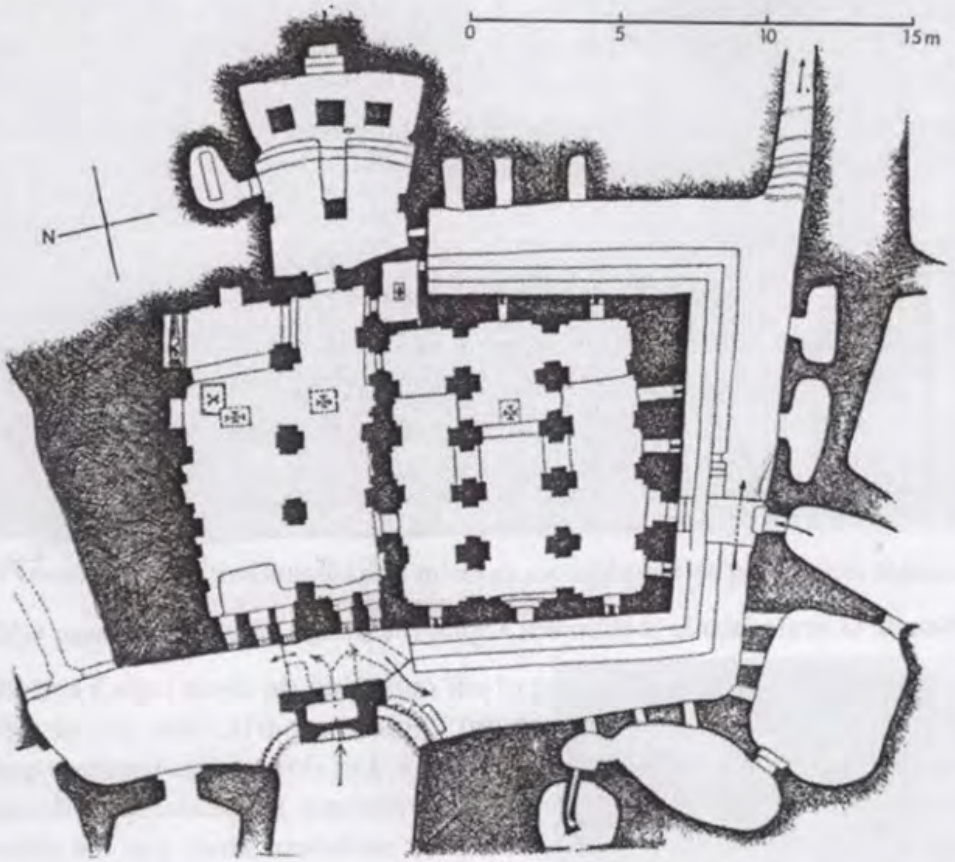
L'intérieur mesure 23,20 mètres de long et est constitué de deux nefs à toit plat séparées par quatre piliers, ce qui donne au lieu un caractère particulier qui se démarque du schéma habituel des autres églises monolithiques. Les différentes fenêtres qui illuminent l'intérieur, sont décorées de croix diverses. A l'intérieur, les principales décorations sont les traditionnelles croix sculptées dans la masse rocheuse ainsi que les objets de cultes (croix, coffres, ...). Le grand nombre de croix sculptées explique ou justifie vraisemblablement le nom de l'église.

Bet Golgotha (église de Golgotha) et Bet Débré Sinaï (église du Mont Sinaï)

A quelques mètres de la cour où se trouve Bet Maryam, un méandre de galeries et de tranchées conduit aux deux églises mitoyennes que sont Bet Golgotha, rappelant le mont où le Christ fut crucifié et Bet Débré Sinaï, rappelant cette fois la montagne de Dieu où Moïse reçut de Yahvé le Décalogue. De cet ensemble on accède également à la très mystérieuse Chapelle Sélassié.

Débré Sinaï mesure 9,5 mètres sur 8,5 mètres et repose sur un socle rocheux de trois mètres de haut par rapport à la tranchée donnant accès à l'église. Trois côtés de l'église sont excavés et sont décorés de fenêtres aux formes variées (arc de quille, décoration sur le pourtour des orifices, ...). La quatrième façade est mitoyenne à Bet Golgotha qui est

pour sa part plus enfoncée dans le rocher. L'intérieur est composé de trois nefs et cinq travées. Les piliers cruciformes et les murs sont une fois de plus décorés de croix et arcs aveugles. Les plafonds à caissons sont eux aussi ornés de croix tandis que quelques objets de culte meublent le sanctuaire.



Plan des églises de Débré Sinaï (trois nefs - la plus à droite), Golgotha (deux nefs à gauche) et la Chapelle Sélassié (en haut avec trois autels) (Plan Gester)

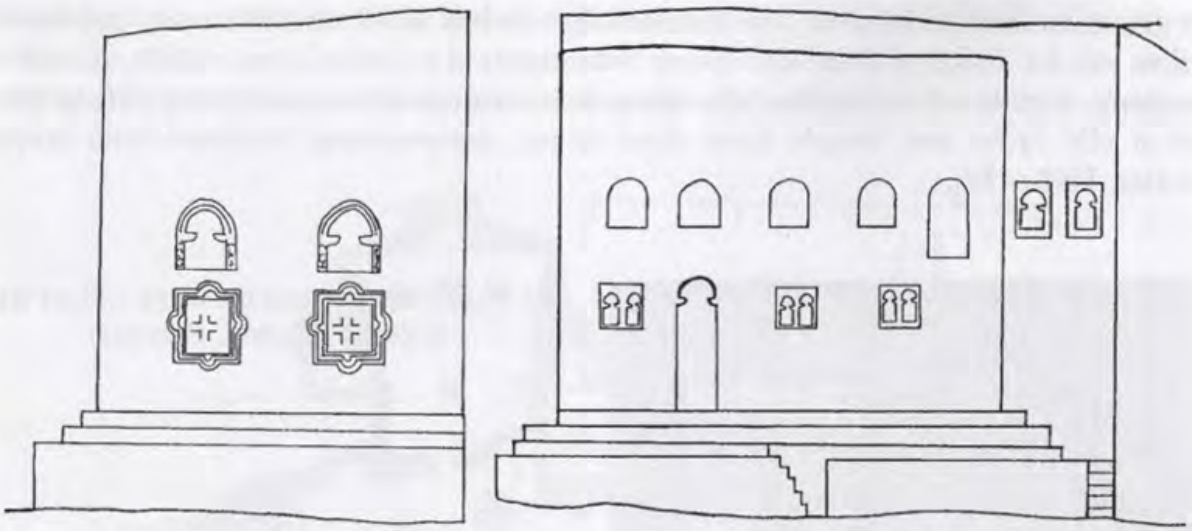
Mitoyenne de Débré Sinaï, Bet Golgotha ne présente à l'extérieur qu'une seule façade, décorée de trois grandes ouvertures semi-circulaires dans la partie supérieure et en forme de croix dans la partie inférieure. Le seul accès à cette église est celui de Débré Sinaï. L'église est divisée en deux nefs par trois piliers cruciformes ne possédant aucune décoration. Les seuls ornements, très remarquables par ailleurs, sont les bas-reliefs des sept saints taillés grandeur nature. Ces figures représentent très certainement de célèbres saints chrétiens d'Ethiopie ou encore des membres de la dynastie Zagoué. La plupart d'entre eux tiennent en main des objets de culte tels que croix et livre de prière.

Au fond de l'église (côté Est) s'ouvrent plusieurs portes : une rejoint Bet Débré Sinaï, une autre mène dans une petite cellule nommée « Yasus » (Jésus) éclairée d'une petite fenêtre en arc de quille et une troisième accède à la Chapelle Sélassié. Toujours dans cette partie,

un gisant en haut relief avec à sa tête un ange en bas relief sont présentés derrière des grilles en fer forgé. « Non loin de ce « tombeau du Christ », une dalle mobile est encastrée dans le sol de l'église ; elle est censée recouvrir la tombe du roi Lalibela. On ne sait si elle cache une simple fosse dans le roc, ou peut-être l'entrée d'une crypte » (Gester :1968 : 110).

Bet Golgotha : Personnage saint sculpté dans la paroi (Photo L. Stevens)

Façade de Débré Sinaï fortement verdie par l'humidité et les mousses qui envahissent la plupart des façades des églises de Lalibela (Photo L. Stevens)



Débré Sinaï façade Sud et façade Est (dessins UNESCO)

La chapelle Sélassié (chapelle de la Trinité)

Ange à tête de bœuf représenté sur l'un des autels de la Chapelle Sélassié (Dessin Anfray)

L'église Golgotha donne enfin accès à la Chapelle Sélassié au sein de laquelle trônent trois autels. Le caractère sacré de ces lieux interdits aux visiteurs de pénétrer dans cette chapelle ne possédant qu'une fenêtre. A l'heure actuelle, les experts sont les seuls profanes à avoir pu y entrer. Voici la description qu'en donne Jules Leroy (1973 :140) : « L'œil, après s'être habitué à la pénombre, est charmé par les belles proportions et l'étrangeté de la salle de plan trapézoïdal, voûtée en fer-à-cheval dans la sens de la largeur. A environ un tiers de la longueur totale, se dresse une colonne à section carrée et arêtes vives, sans chapiteau, qui atteint le sommet de la voûte à cinq mètres et demi du sol. Comme à Bet Maryam, elle n'a aucun rôle architectural : elle représente l'unicité de la foi. C'est du moins le seul sens symbolique dont on la dote. Mais ce qui attire surtout le regard, ce sont les trois autels monolithes en demi-cercle sur une plate-forme à laquelle mènent trois marches. Chacun d'eux a une forme identique : une sorte de pilier tronqué, un peu plus large à la base qu'au sommet. (...) L'autel du milieu, en plus de la croix, offre entre les pieds l'image de quatre symboles évangéliques sous la figure d'anges ailés à tête d'homme, de lion, de bœuf et d'aigle. Ces personnages

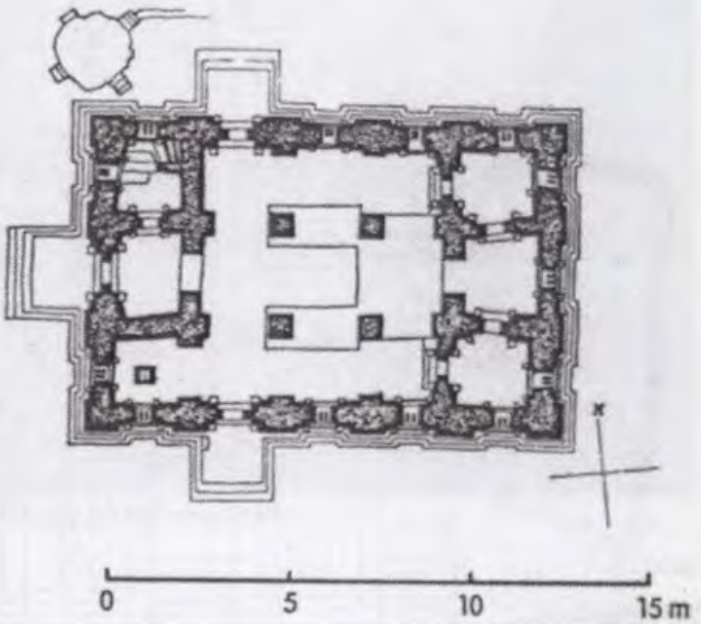
fantastiques auxquels l'Eglise éthiopienne voue un culte particulier lèvent les bras au ciel à la manière des orants. Ces sculptures sont de facture assez grossière de même que celles des deux personnages figurés dans le mur du fond, qui sont pleines de mystère. Ces deux êtres, vus de face et dans leur entier, joignent les mains dans l'attitude de la prière ou de l'adoration.(...) »

Deux anges à tête d'animal représentés sur les autels de la Chapelle Sélassié (Dessin Gester)

Notons enfin, à l'Est de Bet Golgotha, la présence du tombeau d'Adam, qui est un imposant bloc de tuf composé à la base d'une petite cellule d'ermite communiquant avec une tranchée se dirigeant vers l'extérieur du site et une autre circulant au pied de Bet Golgotha et de Bet Débré Sinaï. Au sommet, une petite cavité aurait, selon la légende, accueilli le corps d'Adam. Le bloc est décoré dans sa partie supérieure d'une très belle croix hélas abîmée par le temps et les intempéries.

<u>Le second groupe.</u>

Alors que dans le premier groupe, les différentes églises sont réparties sur une surface relativement réduite, dans le second groupe, elles sont plus éloignées les unes des autres. Elles sont également reliées par des tranchées profondes et assez longues qui ont servi au passage des pèlerins et à l'écoulement des eaux de pluies.

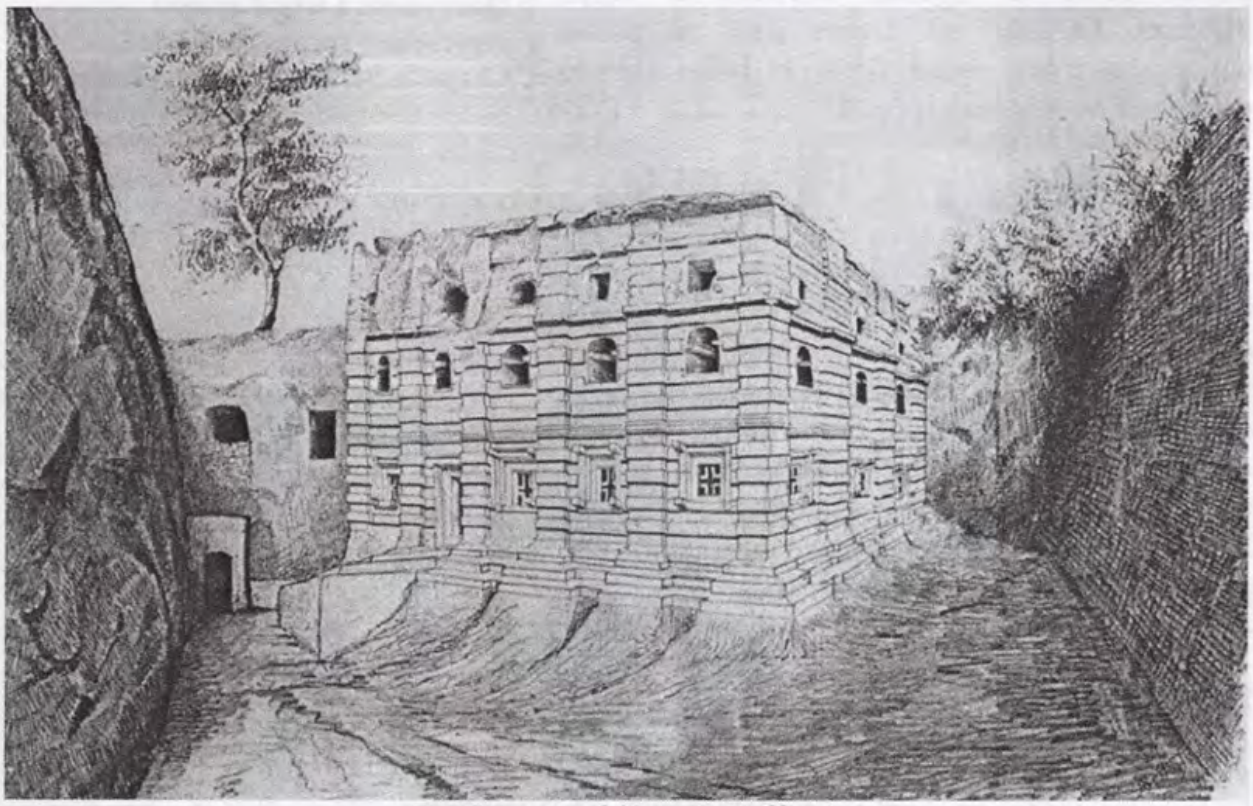


Plan Bet Emmanuel (Source Gester)

Bet Emmanuel

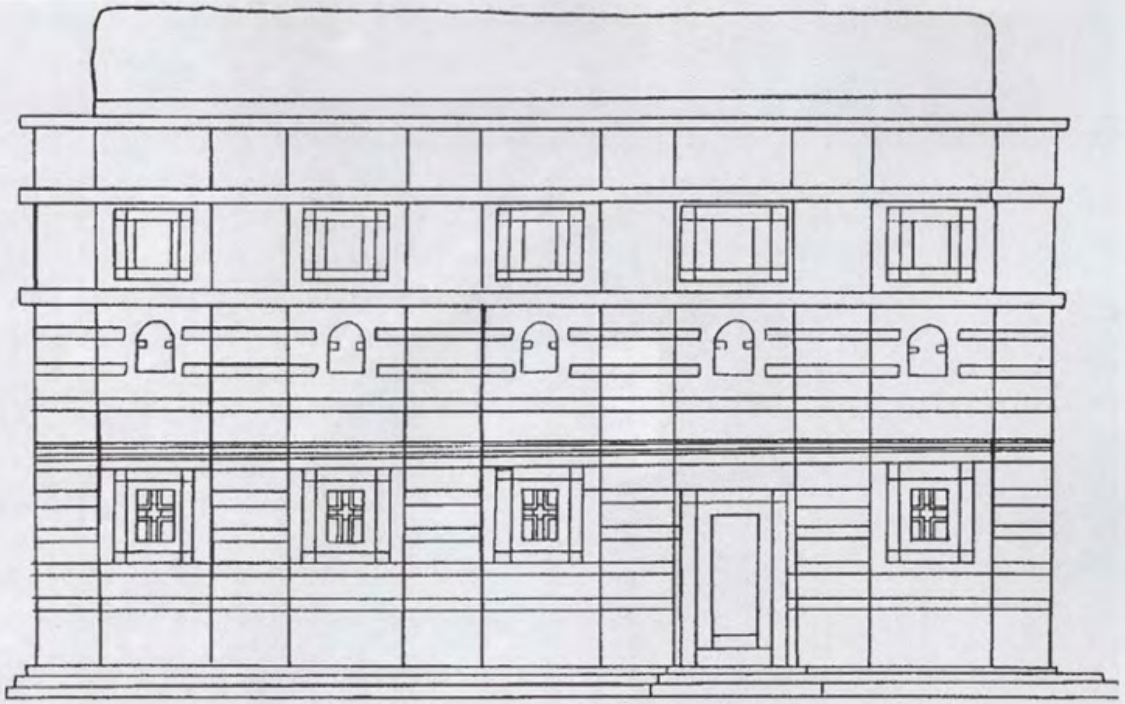
Parmi les quatre églises qui composent ce groupe, Bet Emmanuel est la plus importante avec ses 18.50 mètres de long sur 12.50 de large et 11.50 de haut. Bet Emmanuel est certainement une des églises les plus intéressantes, car elle reflète parfaitement les techniques et pratiques architecturales des constructions

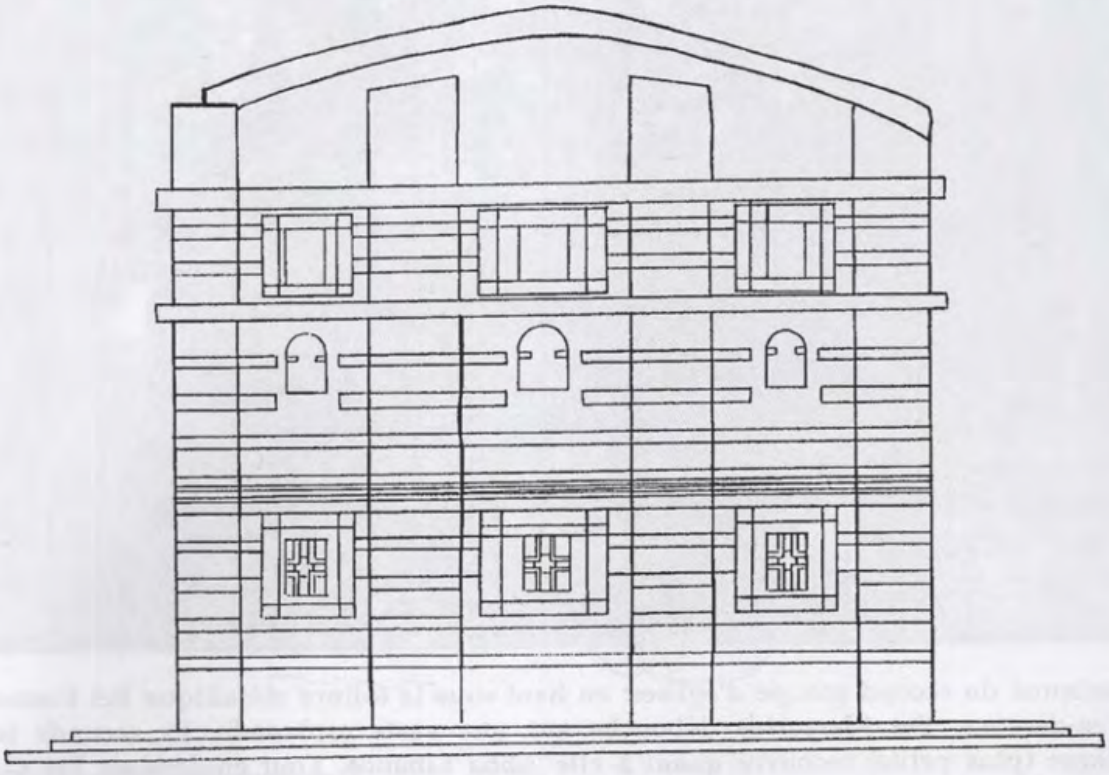
traditionnelles qui étaient utilisées durant la période axoumite[18]. En effet, les parois de l'édifice présentent une succession de rainures horizontales faisant tout le pourtour de l'église. Ces rainures ne sont pas sans rappeler le mode de construction traditionnel qui alterne dans les murs couche de pierres et couche de bois permettant une meilleure stabilité de l'édifice construit. Parmi ces bandeaux horizontaux créés par les rainures, certains sont plus proéminents que d'autres et délimitent les différentes rangées de fenêtres. Outre ces proéminences horizontales, on remarque également une série de bandeaux verticaux plus larges que les horizontaux, tels de petites colonnes de section carrée encastrées dans les parois. Les fenêtres, toutes dotées aux quatre coins de saillants et réparties sur trois niveaux, sont également caractéristiques des constructions pierre-bois de l'époque axoumite. Tout comme la plupart des autres églises, elle repose sur un podium de tuf auquel on accède par quelques marches. Face aux portes, le podium s'élargit pour former un petit palier.



Bet Emmanuel (Dessin Raffray)

[18] On retrouve ce style dans l'église-caverne de Yemrehana Krestos qui sera étudiée dans la section sur les églises rupestres dans les environs de Lalibela

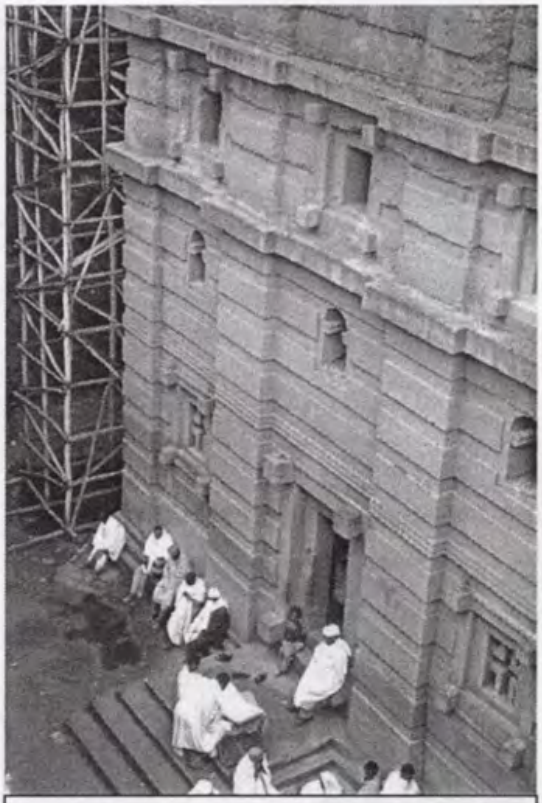




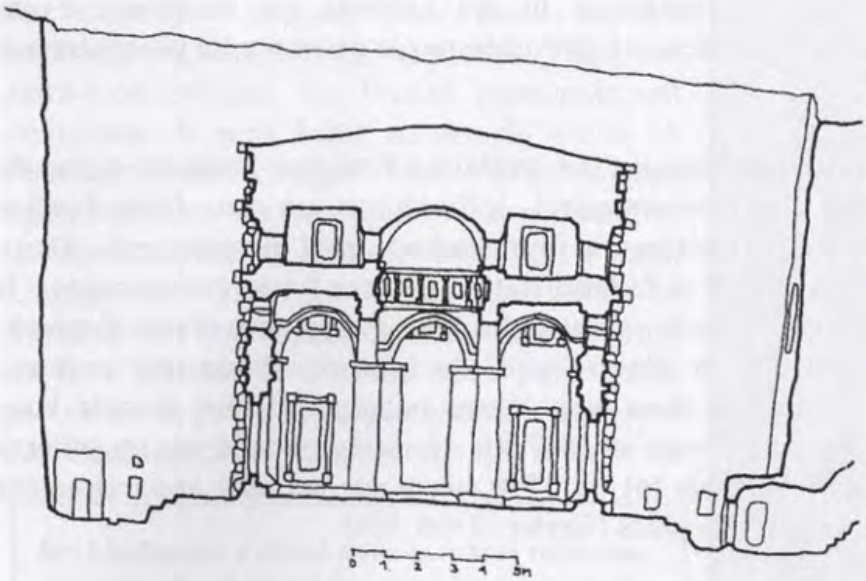
Façades Est (ci-dessus) et Nord (ci-dessous) de Bet Emmanuel (Source UNESCO)

Vue aérienne du second groupe d'églises: en haut sous la toiture métallique Bet Emmanuel, juste en-dessous, Bet Mercurios débouche sur une vaste esplanade. La seconde toiture métallique (plus petite) recouvre quant à elle Abba Libanos. Tout en-dessous Bet Gabriel Rufael présente sa façade en biais (Photo Project Document)

A l'intérieur de l'église, on retrouve une nef centrale à plafond en berceau et deux nefs latérales à toit plat au-dessus desquelles circulent également des galeries supérieures. Point de vue décoratif, la sobriété est de mise puisqu'on ne peut voir que quelques sculptures et les traditionnelles fenêtres (inférieures) en forme de croix. On remarquera cependant la double frise de métopes de la nef centrale : la partie supérieure est une succession de panneaux carrés avec des « têtes de singe », tandis que la partie inférieure alterne fenêtres et panneaux décoratifs. Au sol, un passage souterrain conduit vers Bet Merkurios et se prolonge vers un autre édifice souterrain dont la signification n'est pas sûre mais qui aurait pu servir de Bethléem, c'est-à-dire de maison eucharistique où se préparent les saintes espèces, ou d'écurie, ou encore de lieu de recueillement, ... les hypothèses restent ouvertes[19].

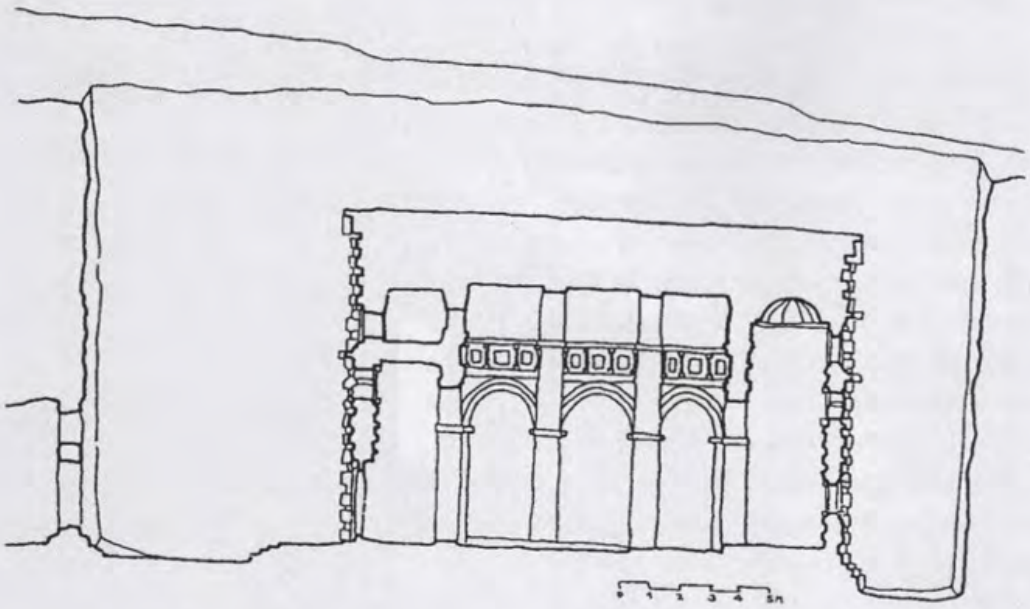


Groupe de chrétiens devant Bet Emmanuel (Photo: L. Stevens)



Coupe transversale de Bet Emmanuel (Dessin UNESCO)

[19] voir à ce propos la section sur les aménagements annexes

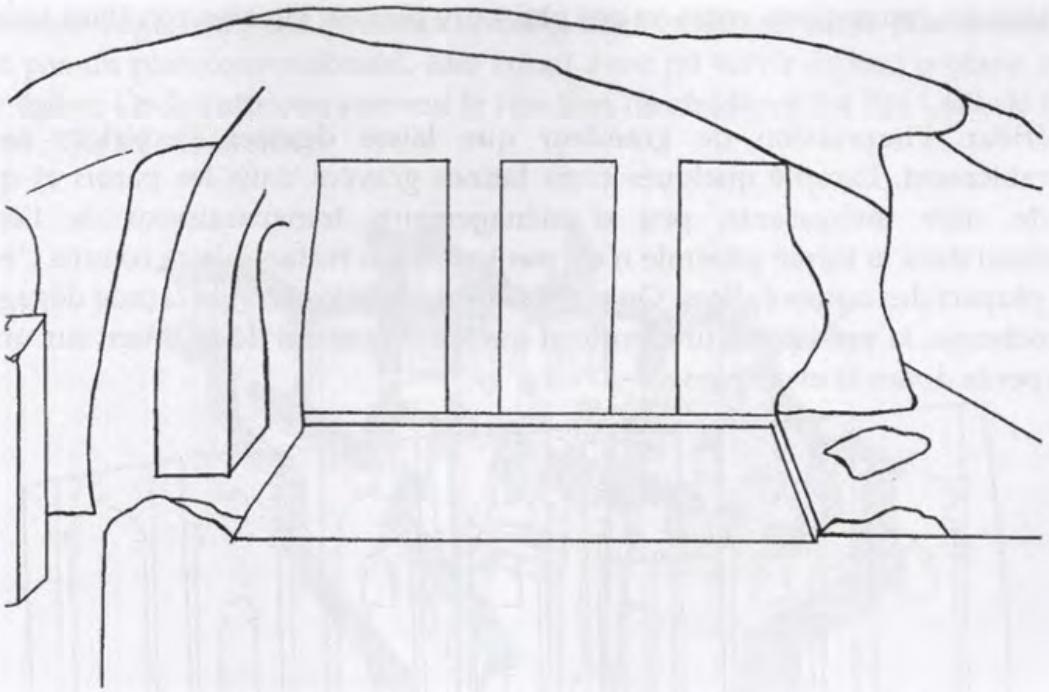


Coupe longitudinale de Bet Emmanuel
(Dessin UNESCO)

Bet Merkurios

Les nombreuses destructions et les remaniements postérieurs au creusement, ne nous permettent pas de comprendre l'intégralité du lieu. Mais le fait que le site ne soit pas orienté, ni clairement reconnaissable comme église, laisse penser qu'il aurait pu s'agir d'un lieu profane (annexe de la résidence du roi Lalibela ou résidence d'une personnalité importante). Cette hypothèse est renforcée par la présence de piliers trapus et irréguliers.

Partiellement effondrée et vraisemblablement lieu profane à l'origine, l'actuelle église de Merkurios ne présente pas un plan conventionnel. A l'intérieur, un mur divise l'église tandis que quelques décorations intérieures représentent trois personnages. Deux hypothèses ont été proposées quant à l'identification de ces trois personnages : il pourrait s'agir d'une part du roi Lalibela entouré de deux autres souverains Zagoué : Yemrehana Krestos et Nachutella ; et d'autre part de trois fonctionnaires royaux : Sadrach, Mesach et Abed Nego. Ces deux hypothèses ne reposent sur aucune base certaine et ont perdu de leur crédit lorsqu'en 1967 fut découverte, collé sur un pilier à Gondar, une toile peinte datant au plus tôt du 17ème siècle sur laquelle apparaissaient trois personnages couronnés et non identifiés (Gester : 1968 :106).



Esquisse schématique de la façade (Sud-Ouest) de Bet Merkurios (Dessin UNESCO)

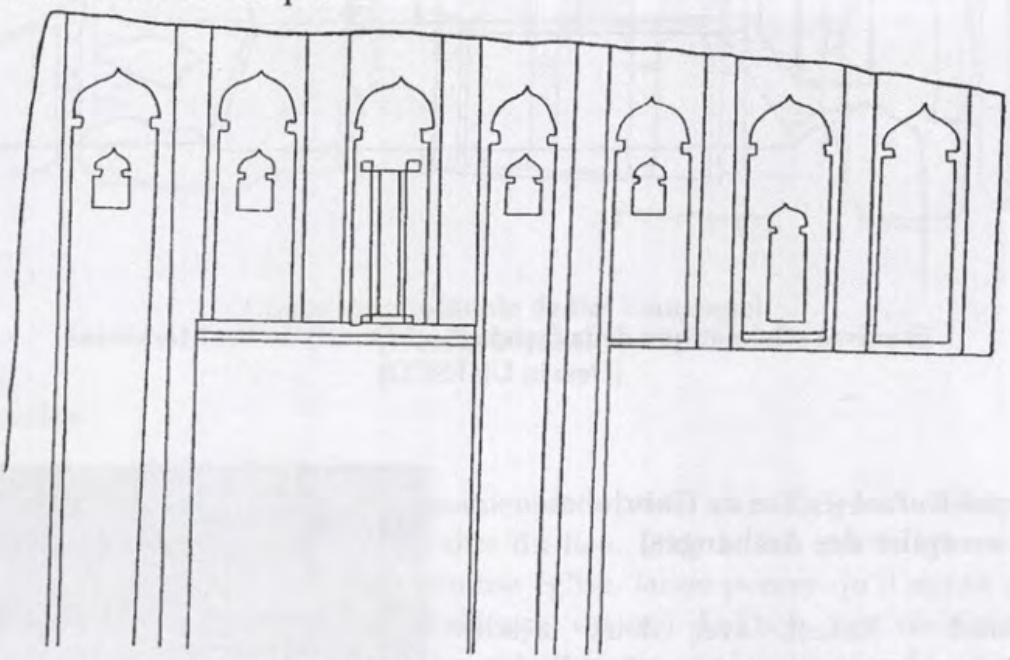
Bet Gabriel-Rufael (église de Gabriel et Raphaël ou église des Archanges)

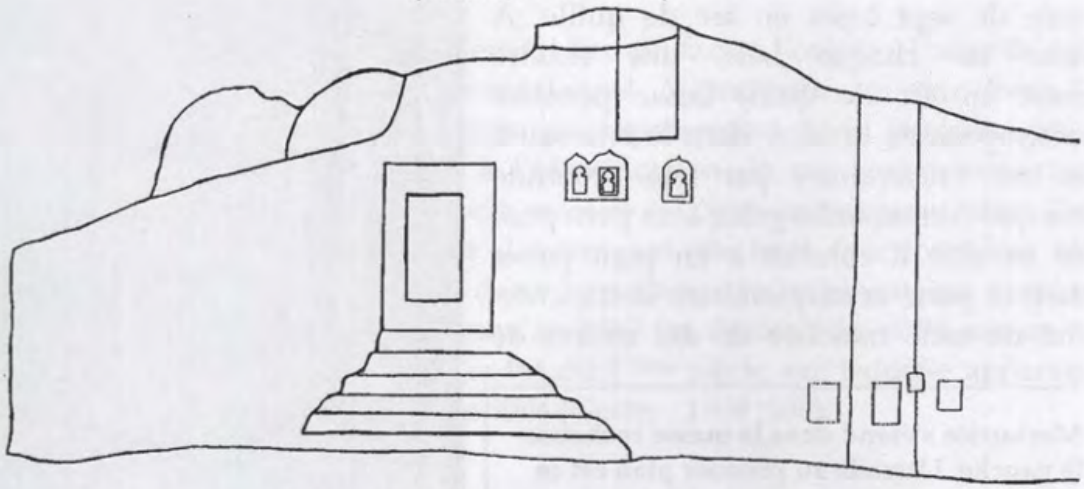
Bet Gabriel - Rufael, avec deux façades excavées (façades Nord-Ouest et Sud-Est), est semi-monolithique. Sa façade principale est composée de sept baies en arc de quille. A l'intérieur de chaque baie, une fenêtre également en arc de quille laisse pénétrer quelques rayons de lumière dans le lieu saint. L'église est « défendue » par une profonde tranchée que l'on enjambe grâce à un petit pont de bois instable Il conduit à un petit palier précédant la porte et surplombant la tranchée. Au fond de cette tranchée de dix mètres de

Bet Merkurios s'étend dans la masse rocheuse sur la gauche. L'arcade au premier plan est ce qui reste d'un effondrement partiel de cette église. (Photo L. Stevens)

profondeur, on remarquera entre autres plusieurs puits et citernes récoltant les eaux de pluie.

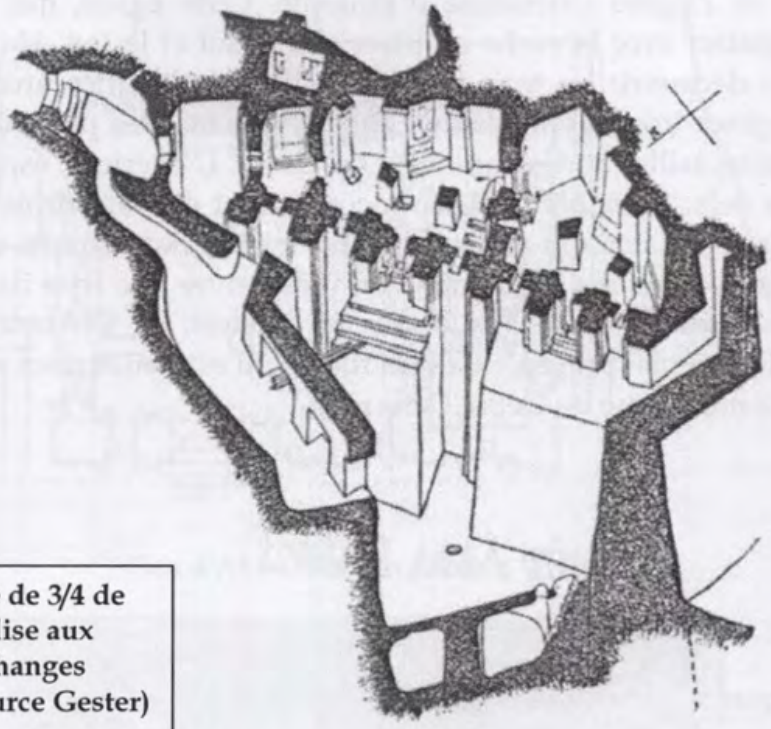
A l'intérieur, l'impression de grandeur que laisse deviner l'extérieur se réduit considérablement. Excepté quelques croix latines gravées dans les parois et quelques objets de culte intéressants, peu d'aménagements transparaissent de l'ensemble architectural dont la forme générale n'est pas tout à fait rectangulaire comme c'est le cas dans la plupart des autres églises. On notera enfin, dans la seconde façade dégagée de la masse rocheuse, la présence d'une porte et quelques fenêtres débouchant sur une petite cour en pente douce et en impasse.





Façade principale et façade arrière de Bet Gabriel Rufael
(Dessins UNESCO)

Tout comme l'église de Bet Merkurios, celle des Archanges n'est pas orientée et ne possède pas un plan conventionnel. Elle aurait donc pu servir de lieu profane avant de devenir église. On lui attribue souvent la fonction de résidence du Roi Lalibela (Sauter : 1963 : 265 ; Gester : 1968 :104).

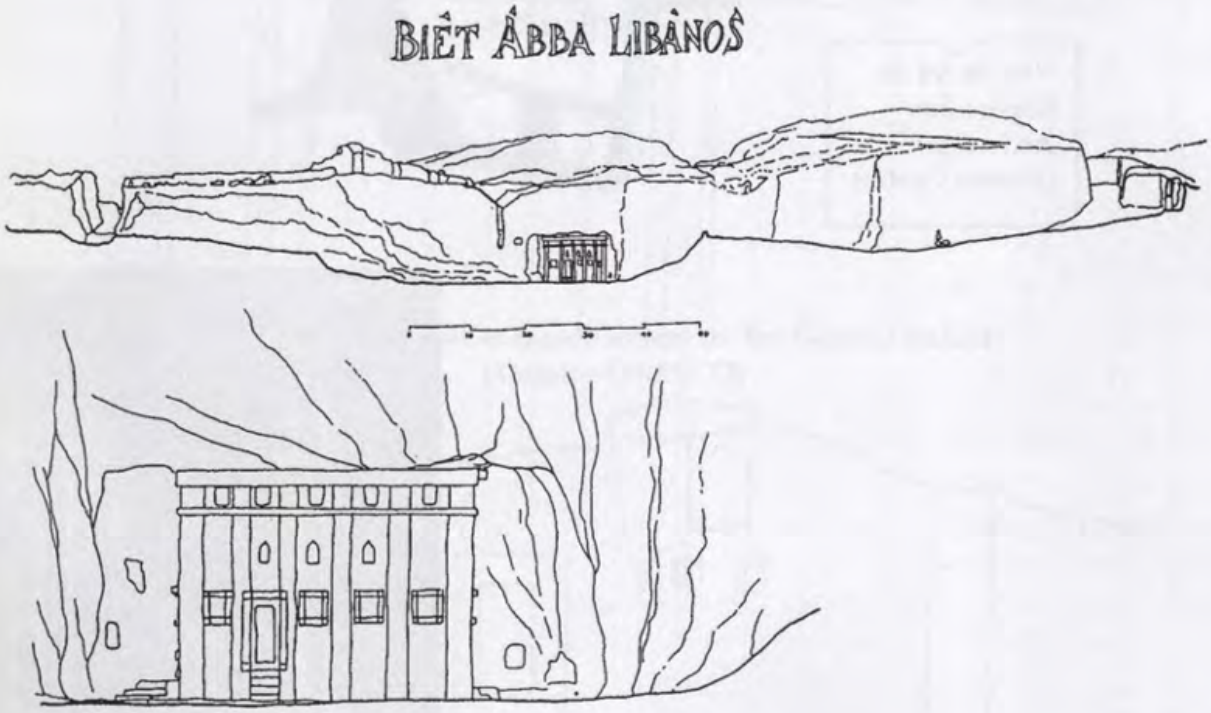


Vue de 3/4 de l'église aux Archanges (Source Gester)

Bet Gabriel Rufael. On n'y accède que par un pont qui enjambe un profond fossé. (Photo L. Stevens)

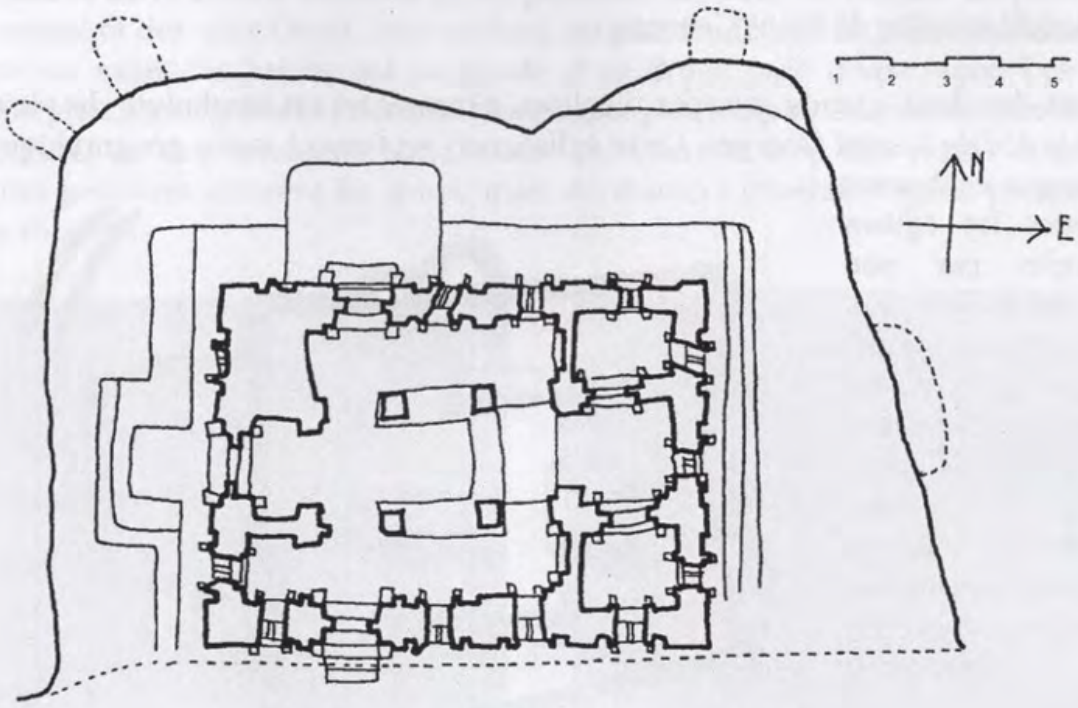
Bet Abba Libanos (église Abba Libanos)

Reste enfin dans ce second groupe Bet Abba Libanos[20] qui est dédiée à l'un des saints les plus importants de l'Eglise chrétienne d'Ethiopie. Cette église, qui imite une église caverne, est en contact avec la roche en place par le sol et le toit. Un couloir circulant autour permet de découvrir les trois façades cachées de l'édifice unique en son genre parmi les onze églises troglodytiques de Lalibela. Ces façades présentent trois rangées de fenêtres de petites tailles et des bandeaux verticaux. L'intérieur, espace très réduit, se compose de trois nefs. La faible clarté, principalement due aux trois façades donnant directement sur la roche, confère au lieu une impression de solennité et de taille encore plus réduite. Comme dans Bet Emmanuel, on y découvre une frise de métopes dans la nef centrale ; des têtes de singe aux portes et fenêtres, ... On notera néanmoins la présence d'un solivage plat préservé dans la roche qui est à mettre en relation avec ceux que l'on trouve au monastère de Débré Damo.



Abba Libanos (dessin UNESCO)

[20] 9,50 m. x 7 m. - H 6,75 m.

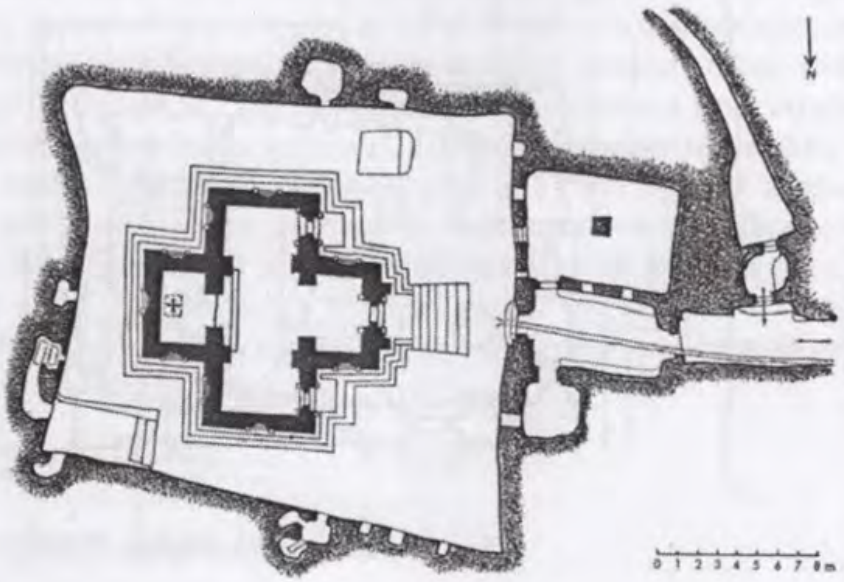


Plan d'Abba Libanos (Dessin UNESCO)

Abba Libanos est la seule des églises de Lalibela qui fait penser à une église caverne bien qu'elle soit monolithe au sens où elle a bien été creusée dans la masse de tuf. (Photo Leroy)

Bet Giorghis (Eglise de Saint Georges)

A l'écart des deux grands groupes d'églises, s'ouvre, tel un troglodyte de plaine, Bet Giorghis dédiée à saint Georges. Cette église, non seulement isolée géographiquement, se distingue également de toutes les églises d'Ethiopie par son plan cruciforme qui, au niveau touristique, a fait d'elle la figure de proue des églises de Lalibela[21]. Au creux de sa cour carrée, l'édifice cruciforme aux quatre bras égaux, repose sur un socle de trois marches la protégeant de la stagnation éventuelle des eaux de pluie. Le toit de l'édifice est orné de trois croix concentriques et à l'extrémité de chaque bras, d'une gargouille évitant à l'eau de pluie de stagner et de s'infiltrer dans l'église. Les dimensions du quadrilatère dans lequel s'inscrit la croix sont approximativement de : 14 mètres au niveau socle, 11 mètres au pied de l'église, et 11 mètres de hauteur.



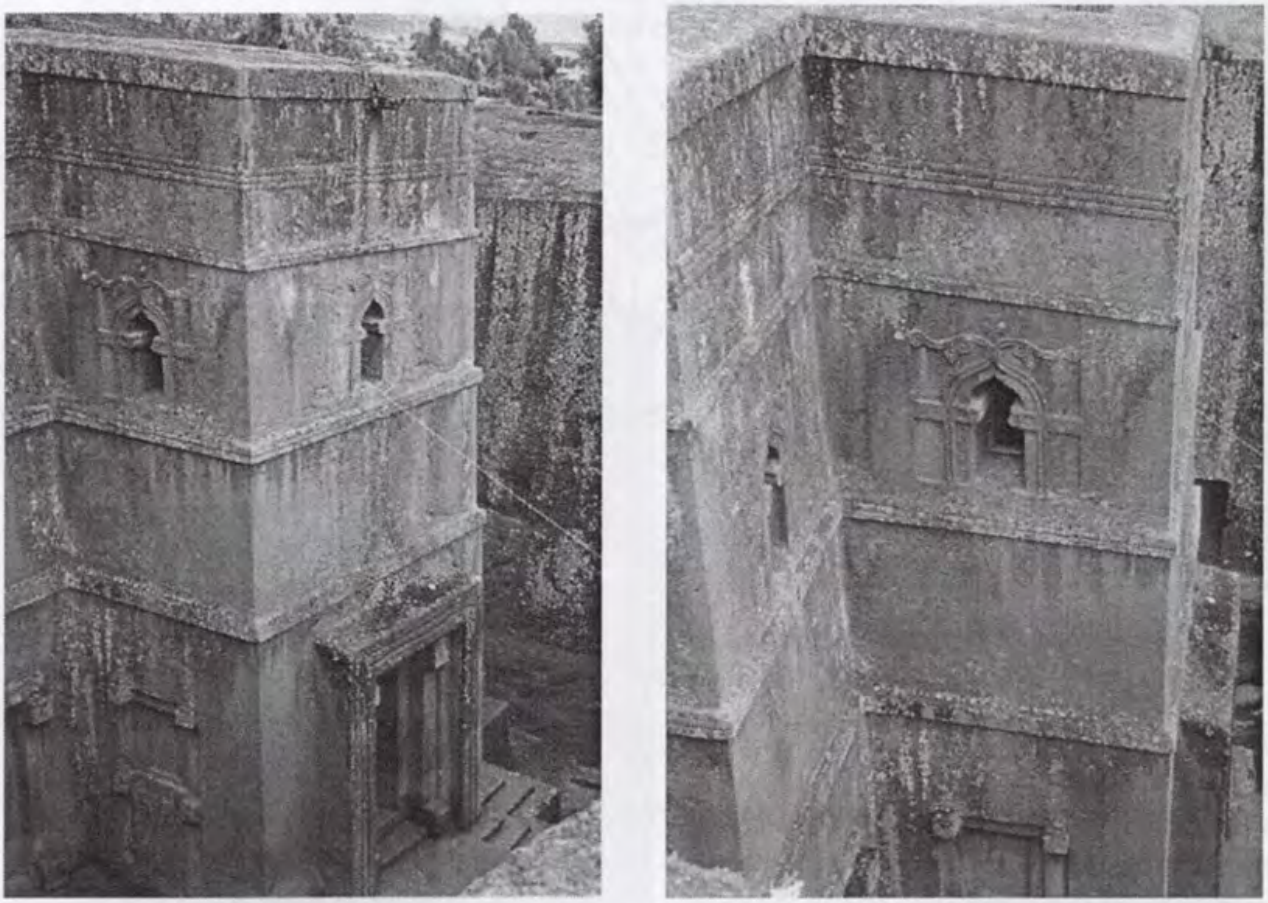
Plan de Bet Giorghis. Notons l'absence totale de pilier dans cette église cruciforme (Plan Gester)

Les douze façades de l'église sont ornées de deux rangées de fenêtres : les plus basses sont de style axoumite tandis que les plus élevées sont en arc de quille. Le long de la façade lisse courent quatre bandeaux horizontaux donnant un peu de relief à l'édifice. A l'intérieur, au contraire des autres églises monolithiques, on ne retrouve aucun pilier proprement dit, seuls quatre « piliers » attenant aux parois soutiennent les arcades

Fenêtre de Bet Giorghis (Dessin Gester)

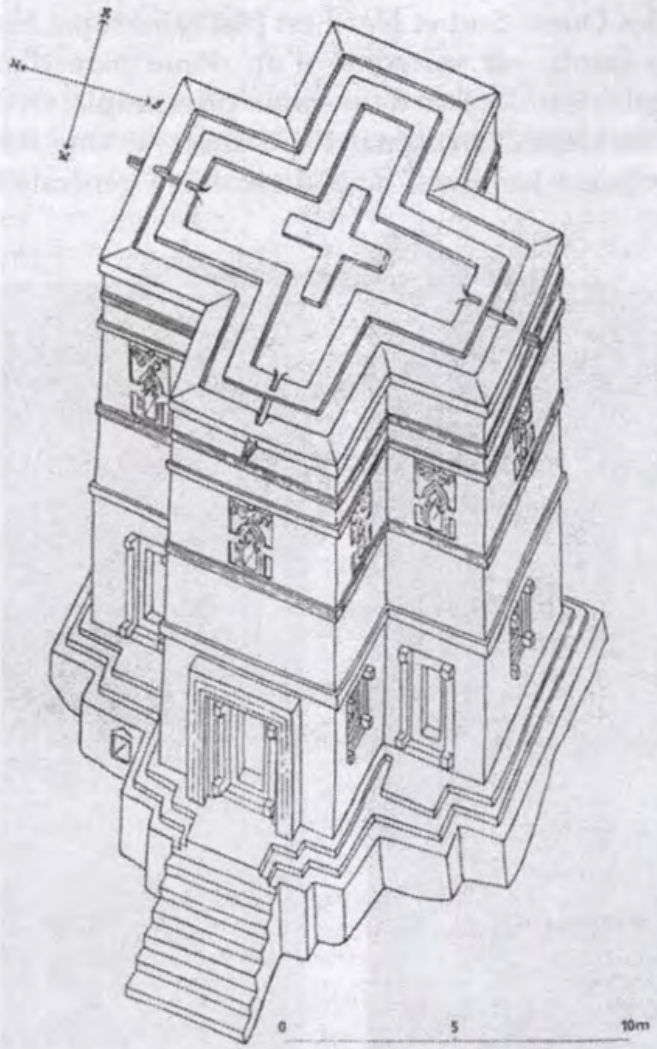
[21] Il faut noter que ceci est aussi dû au fait que Bet Giorghis est une des seules églises de Lalibela à ne pas être protégée par des toitures métalliques qui gâchent l'aspect de la plupart des autres églises.

renforçant le carré central surélevé et les plafonds des bras de l'église. Le plafond du carré central et des ailes Ouest, Sud et Nord est plat tandis que le plafond de l'aile Est, qui sert de saint des saints, est surmonté d'un dôme paré d'une croix. Les autres plafonds plats sont également décorés d'une croix plus simple. On retrouve, sous forme de moulure, un des bandeaux horizontaux qui court le long des parois extérieures. Quelques peintures colorent les murs, mais de manière générale l'église présente une grande sobriété.



Entrée de Bet Giorghis, et vue d'une des fenêtres surmontées de « moustache »
(Photos L. Stevens)

Bien qu'extérieurement elle paraisse parfaitement cruciforme, lorsqu'on entre dans l'église, on constate une certaine dissymétrie dans la branche Ouest de la croix. « En effet, tout ici est conçu pour permettre, par un léger évasement de la branche Ouest de la croix, de dégager aux yeux de l'arrivant les branches Nord et Sud » (Miquel : 1959 ; 136). On voit donc ici que les concepteurs ont accordé une attention particulière à l'esthétique et à la vision que pouvaient avoir les visiteurs lorsqu'ils accédaient dans le sanctuaire.



Vue cavalière de Bet Ghiorgis (Dessin Bianchi Barriviera)

Aménagements annexes

Nous l'avons vu au cours des pages qui précèdent, les églises de Lalibela forment un labyrinthe de galeries, de tranchées à ciel ouvert, de passages cachés, de coins reculés, de cavités sans fonction apparente, ... Toutes ces cavités et aménagements « secondaires » par rapport aux églises, entretiennent aussi le mystère et la magie des lieux. Nous verrons qu'il s'agit bien souvent des endroits les plus complexes à comprendre.

Ces aménagements troglodytiques « secondaires » s'ouvrent principalement dans les parois des cours et des tranchées reliant les différentes églises. Dans le sol des cours, nous l'avons vu, se trouvent de nombreuses citernes dont la fonction est très certainement à la fois utilitaire (récolter les eaux de pluies et approvisionner en eau) et

cultuelle (baptistère, ...). L'eau coulant le long des parois et des toits des églises est drainée vers ces citernes ou vers les tranchées de communication par le biais de petits canaux de drainage de quelques centimètres de hauteur et de largeur, creusés eux aussi dans la masse. Les concepteurs ont souvent taillé un terrain en pente afin d'assurer un écoulement optimal des eaux se dirigeant vers ces conduits et vers les tranchées reliant la cour de l'église à l'extérieur du périmètre religieux.

Dans les parois des cours et des tranchées, on retrouve quelques habitats et cavités troglodytiques, sommairement aménagés, dont certains abritent encore quelques moines. D'autres cavités abritent des sépultures de pèlerins ou de croyants ayant désiré se faire enterrer sur le lieu saint. Parmi les tunnels qui relient les églises, certains semblent plus dérobés que d'autres. Avaient-ils pour but de cacher quelque chose ou s'agissait-il simplement de lieu de passage réservé aux prêtres ou encore d'un lieu accessible à tous ? Difficile de savoir. Voici ce qu'écrivent H. Klose, L. Stevens, J. et L. Triolet (2002) à propos de ce lieu et de ce qui est appelé Bethléem :

Tranchée d'accès à Bet Medhane Alem (Photo L . Stevens)

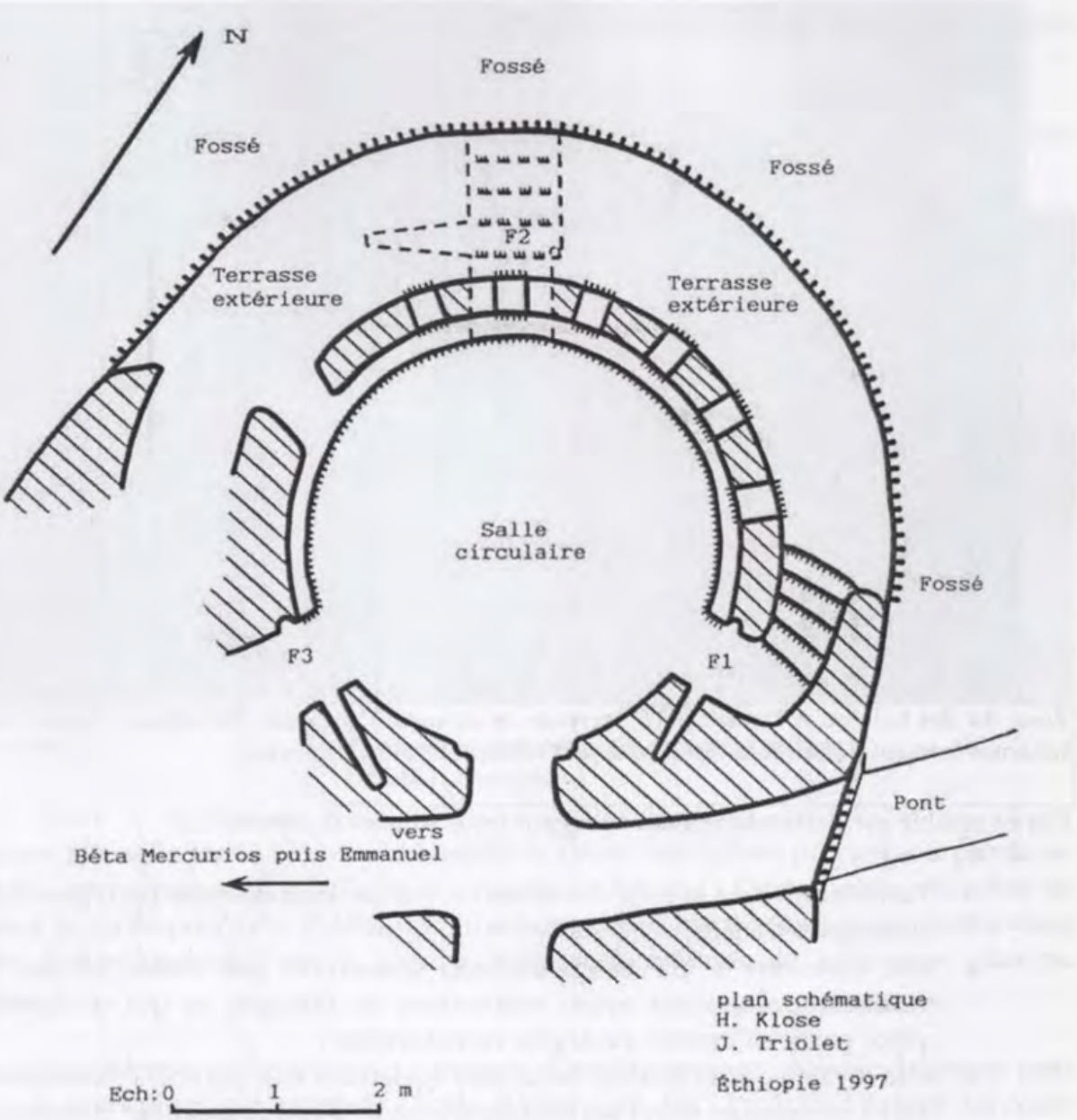
Cuve et citerne au pied de Bet Gabriel-Rufael (Photo L. Stevens)

« Parmi les monuments accessibles dans le complexe religieux troglodytique de Lalibela, un ouvrage à l'architecture tout à fait particulière a attiré notre attention. Connu indifféremment, selon les guides et les auteurs, sous le nom de « Bet Lehem », de « Bethlehem », de « l'écurie du roi Lalibela », ou de « l'ermitage du roi Lalibela », il se situe dans le groupe Sud et semble s'incorporer à un réseau de passages souterrains reliant plusieurs églises creusées de ce groupe.

Ce curieux monument se présente (voir plan) comme une salle circulaire d'environ quatre mètres de diamètre et deux mètres de hauteur, creusée dans un mamelon rocheux entouré partiellement d'une terrasse, elle-même bordée d'un fossé. La partie supérieure de sa paroi est percée de six lucarnes et d'un accès à la terrasse assurant son éclairage. On pénètre aujourd'hui dans cette pièce circulaire au Sud par un couloir souterrain après avoir franchi le fossé sur un pont de bois. Cet accès Sud pouvait être fermé par une porte classique dont la feuillure est encore bien visible. Par ailleurs, de cette salle partent trois autres couloirs qui pouvaient tous être barrés par une porte roulante (meule de pierre) ou coulissante dont l'emplacement caractéristique est parfaitement identifiable (F1, F2, F3). A l'Est, le boyau tourne après le système de fermeture (F1) pour donner accès, au moyen d'un escalier, à la terrasse qui circonscrit le mamelon rocheux où se trouve creusé l'ouvrage. Au Nord, un escalier descend de la fermeture (F2) jusqu'au bord du fossé ; il faut envisager au-delà l'existence d'une structure en bois (échelle, pont) lors de l'utilisation de ce passage. A l'Ouest, le troisième boyau mène après le système de fermeture (F3), à d'autres salles sans caractéristiques typologiques précises.

Porte non axoumite menant vers une zone faiblement aménagée (Photo L. Stevens)

Au-delà de cette pièce circulaire, le couloir souterrain qui lui donne actuellement accès se poursuit sur une trentaine de mètres jusqu'à l'esplanade de Bet Merkurios. Là, un escalier de fortune permet de remonter en surface en soulevant une trappe mal adaptée à l'ouverture qu'elle condamne. Cet ensemble, situé dans une zone très remaniée, correspond visiblement à l'aménagement d'un effondrement (peut-être contemporain de celui ayant détruit partiellement Bet-Merkurios).



Au pied de l'escalier, un nouveau couloir permet de poursuivre le trajet souterrain vers l'église monolithe de Bet Emmanuel. Ce boyau ne présente plus du tout la même facture que le couloir qui le précédait. Alors que ce dernier, sans grandes caractéristiques typologiques, était creusé de façon assez irrégulière, avec une facture proche de celle des autres couloirs de communication que l'on peut voir à Lalibela, le nouveau boyau est taillé très nettement avec un plafond plat et une section pratiquement rectangulaire. Il se poursuit pour donner accès, après un coude à angle droit et un début de rétrécissement, à un escalier, parfaitement intégré en bout de couloir, remontant vers la surface au moyen d'un goulot vertical carré, fermé depuis la surface par une trappe. Cette trappe donne directement dans Bet Emmanuel et, lors de notre visite, nous entendions les prêtres chanter au-dessus de nos têtes.

Zone du Bet Lehem. A l'avant plan, terrasse du mamelon rocheux. On aperçoit également les lucarnes laissant pénétrer la lumière dans l'édifice (Photo L. Stevens)

Cet ensemble est particulièrement intrigant pour plusieurs raisons :

- l'architecture de la salle circulaire en fait un monument à part, bien distinct des églises du site ;
- elle concentre à elle seule les trois fermetures par meule ou par porte coulissante que nous ayons rencontrées en Ethiopie, ce qui en faisait une pièce particulièrement protégée, voire fortifiée ;
- elle est reliée à un couloir de facture également très particulière, ressemblant fort à un passage secret permettant d'accéder à (ou depuis) Bet Emmanuel.

Au vu de ces éléments, il semble évident que nous ne sommes pas là en présence d'une église. Mais alors, quelle pouvait être la fonction de cette pièce circulaire ?

L'appellation « Bethlehem » pourrait faire penser au bethlehem d'une ou plusieurs églises de Lalibela. Cependant, aucune des traces de fumée, visibles dans les bethlehems que nous avons pu voir par ailleurs, n'est présente. Et pourquoi fortifier pareillement un tel lieu ?

Le rôle d'écurie de Lalibela (ou d'un autre) ne semble étayé par aucune observation objective : une hauteur des couloirs d'accès trop faible ; une architecture pas

particulièrement adaptée et aucun aménagement spécifique. La fortification ne se justifie toujours pas.

A ce stade, nous ne pouvons que proposer des pistes de solutions qui sont autant d'hypothèses essayant de tenir compte des particularités de l'ensemble.

Il peut évoquer une retraite fortifiée vers laquelle il aurait été aisé de fuir en cas de troubles, la demeure ou la retraite éminemment protégée d'un haut dignitaire. Les couloirs souterrains auraient alors permis à ce personnage d'accéder dans Bet Merkurios et Bet Emmanuel discrètement. Cette fonction serait cohérente avec l'appellation d'ermitage du roi Lalibela.

Tombes creusées dans le rocher à Lalibela (Photo L. Stevens)

On peut également imaginer une salle forte destinée à accueillir le trésor des églises proches, ou plutôt un objet de culte précieux à l'échelle de la « Jérusalem Noire » ! On ne peut s'empêcher de penser à la mythique Arche d'Alliance qui serait aujourd'hui précieusement gardée dans l'église Sainte-Marie-de-Sion, à Axoum, quelques centaines de kilomètres plus au Nord ».

Parmi les nombreux aménagements rupestres, il est évidemment difficile de passer sous silence le cours d'eau qui traverse Lalibela et sépare les deux groupes d'églises. Ce cours d'eau, le plus souvent à sec, nommé Yordanos par référence au baptême du Christ dans le Jourdain, a été canalisé et retaillé en divers endroits. Le long du Yordanos, une croix monolithe détermine le lieu de départ d'une procession, d'un parcours initiatique vers les églises de Lalibela. La légende raconte que lorsque le roi Lalibela termina les dix églises, Dieu lui demanda de creuser une croix monolithe à l'écart des deux groupes. Il réalisa cette petite croix dans le lit du Yordanos, mais les anges lui firent comprendre que Dieu envisageait plutôt une église en forme de croix. C'est ainsi que naquit Bet Giorghis. (Hesse : 1996 :28). C'est sans doute aussi à cet endroit que durent avoir lieu de nombreux baptêmes.

Le fait que de nombreux pèlerins aient désiré se faire enterrer à Lalibela a amené certaines parties de Lalibela à se transformer en cimetières improvisés. On trouve, comme nous l'avons noté plus haut, des sépultures dans les cavités des parois des cours et des tranchées, mais de nombreuses tombes individuelles sont également creusées çà et là dans la masse rocheuse au pied des églises, au bord des tranchées (au niveau des toits des églises), etc.

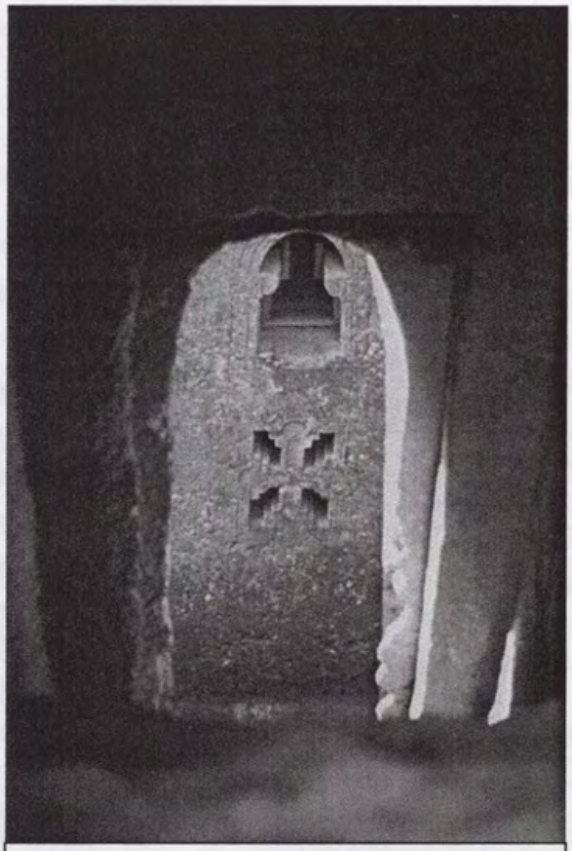
Le tombeau d'Adam avec à l'arrière plan les ouvertures de Bet Golgota (Photo L. Stevens)

Certains auteurs ont fait parfois allusion aux cotés défensifs des églises de Lalibela. Ce point, très discuté et très discutable, a fait l'objet d'hypothèses jamais vérifiées. Il semble évident que l'ensemble des tranchées profondes d'une dizaine de mètres en général constitue une bonne barrière défensive du site qui est renforcée en certains endroits par l'existence de murs qui séparent la ville religieuse de la ville civile. Les nombreux passages et la salle « gardée » appelée « Betlehem », accentuent cette impression de parties creusées à destination défensive. Néanmoins, notre sentiment général sur Lalibela et sur le troglodytisme en Ethiopie ne nous incline pas à opter pour la possibilité d'une volonté défensive explicite lors du creusement des églises. Il nous semble en effet que les sites troglodytiques soient plutôt réservés au phénomène religieux, et la seule présence de ces tranchées ne pourrait justifier une volonté défensive. Elles pourraient simplement s'expliquer par une volonté de délimiter les espaces religieux des espaces civils[22].

Nous venons de voir que Lalibela rassemblait sur un petit territoire onze églises monolithiques constituant un centre spirituel éthiopien de première importance durant le Moyen Age et aujourd'hui encore. Dans la zone d'influence de Lalibela, c'est-à-dire dans un rayon de plus ou moins cinquante kilomètres, plus d'une dizaine d'autres églises taillées dans la roche, dont certaines très belles, mériteraient également de figurer au patrimoine mondial de l'UNESCO. Parmi ces églises notons : Genete Maryam (le paradis de Marie), Bilbala Cerquos (Kyrkos à Bilbala) , Yemrehana Krestos (Christ montre nous la voie), Arbatu Entzessa (les quatre apôtres), Bilbala Giorghis (saint Georges de Bilbala), Sarsana Mikael (saint Michael du district de Sarsana), Makina

[22] Ces considérations sous forme d'hypothèses ne prouvent bien évidemment rien mais n'ont pour but que d'ouvrir le débat.

Medhane Alem, Nachutella, ... Nous décrirons quelques-unes d'entre elles dans la section suivante.



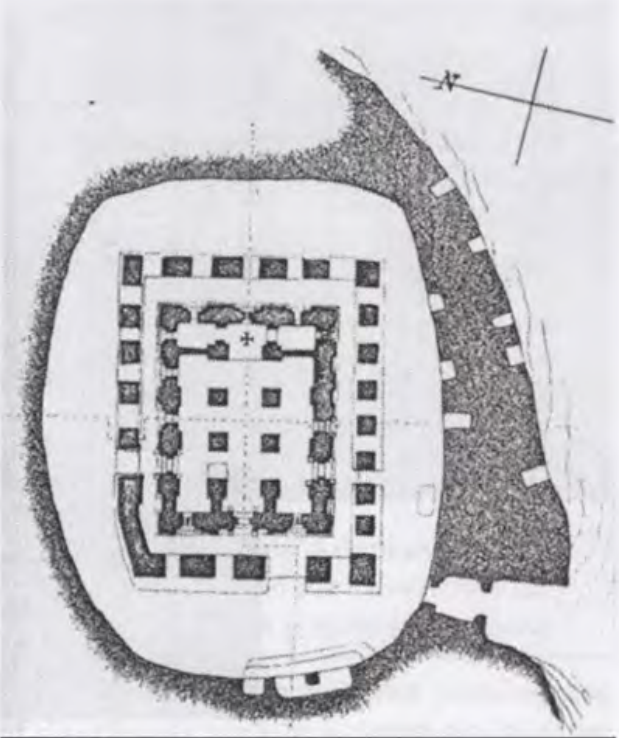
Vue sur Débré Mickael depuis une petite cavité de la cour de Bet Maryam (Photo L. Stevens)

Les églises rupestres dans les environs de Lalibela

Les environs de Lalibela sont également parsemés de plusieurs églises rupestres. Certaines reproduisent des plans très similaires à celles du groupe de Lalibela tandis que d'autres présentent une architecture qui leur est propre.

Genete Maryam (Le Paradis de Marie)

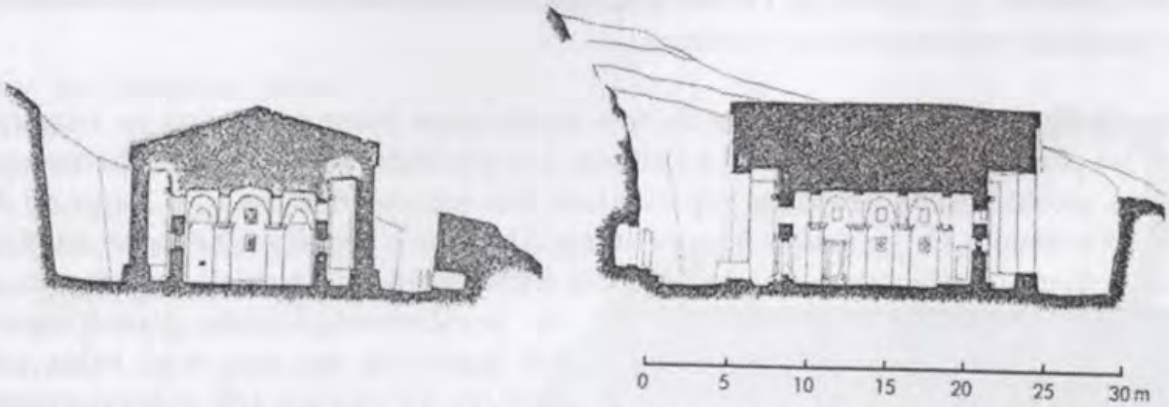
L'église de Genete Maryam est creusée sur le terrain en pente d'une montagne située à une trentaine de kilomètres de Lalibela. Du bord de la route, un petit chemin traversant le village tout proche grimpe vers l'édifice dont on ne tarde pas à apercevoir la toiture de tuf rouge dépassant des parois de la cour qui l'entoure. Devant l'entrée, un petit couloir dégagé dans la roche donne accès à la cour où trône majestueusement le bâtiment monolithe qui, par les colonnes qui l'entourent, fait inévitablement penser à Bet Medhane Alem à Lalibela.



Plan de Genete Maryam (Source Gester)

Mesurant 20 mètres de long sur 16 de large et 11 de haut, Genete Maryam présente, à l'instar de Medhane Alem, un toit à double pente. Sur chaque pan de la toiture de roche, quatre sculptures en relief en arc de quille enferment des croix latines, elles aussi sculptées en relief.

Le déploiement des colonnes autour de l'église n'est pas tout à fait symétrique et certaines d'entre elles forment encore un seul tenant avec les colonnes voisines. Elles soutiennent le rebord du toit et forment ainsi un étroit couloir circulant autour de l'église. Le long de la façade lisse, on remarque les deux rangées de fenêtres caractérisées pour les supérieures par une simple ouverture rectangulaire, et pour les inférieures par des ouvertures en forme de croix très diverses délimitées par les saillants typiques du style axoumite.



Coupes longitudinale et transversale de Genete Maryam (Source Gester)

Au-dessus d'une fenêtre proche de l'entrée principale, une décoration circulaire fait penser à une représentation de la lune ou du soleil. Selon Gester (1968 : 117), « il n'y a pas de raison d'aller chercher de Dieu-Lune sudarabique dans le substrat religieux préchrétien de l'Ethiopie : l'image du soleil se rencontre à chaque pas dans les églises éthiopiennes, juste au-dessus de l'entrée principale ou de l'arc triomphal, ou encore sur les deux, comme par exemple dans l'église-grotte Makina Medhane Alem ». Sur les façades, on notera aussi la présence de plusieurs peintures de personnages et de quelques inscriptions en guèze ou en amharique qui sont sans doute de facture plus ou moins récente.

L'intérieur de l'église présente une nef principale bordée de piliers la distinguant des deux nefs latérales. De chaque côté de l'entrée principale, située à l'Ouest, deux petits murs de refend lient les piliers aux côtés de la porte. Les piliers sans pied sont dotés de chapiteaux aux consoles arrondies soutenant les arcs, la voûte en bâtière de la nef principale et les plafonds plats

Toiture décorée de Genete Maryam (Photo L. Stevens)

des nefs latérales. A l'opposé de l'entrée principale se trouvent la sacristie et le saint des saints (maqdas) inaccessibles aux visiteurs.

L'église de Genete Maryam présente de très nombreuses peintures, qu'on ne retrouve pas sur les parois de Medhane Alem à Lalibela. Les plafonds, parois, piliers, chapiteaux, sont tous recouverts de peintures représentant des scènes bibliques, des saints et de nombreux animaux. On remarquera entre autres Abraham s'apprêtant à égorger son fils, un ermite tuant un dragon, des archanges, des représentations du soleil, des oiseaux et de nombreuses formes géométriques. Les peintures sur stuc sont hélas très abîmées. Le stuc s'écaille et les peintures à hauteur d'homme ont disparu, salies par les mains des pèlerins et visiteurs qui défilent depuis des siècles.

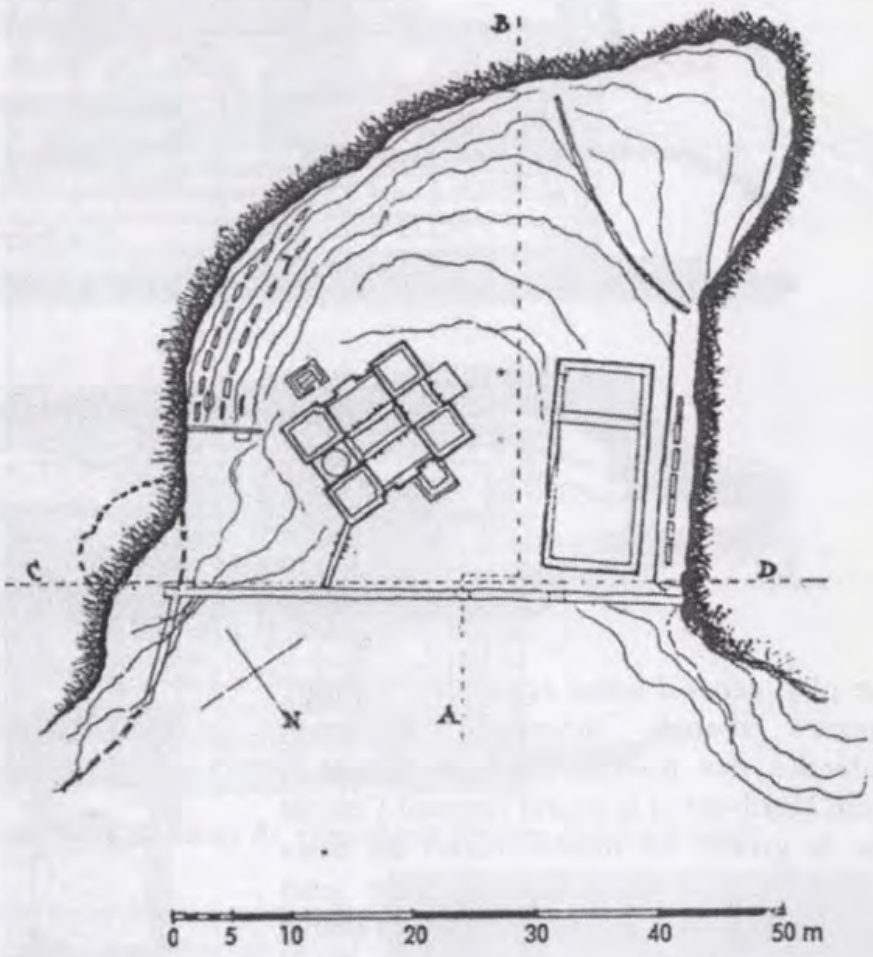
Telle Medhane Alem, une colonnade entoure Genete Maryam (Photo L. Stevens)

Dans les parois de la cour, on remarque plusieurs cavités dont trois se succèdent et sont séparées par des croix en relief dans la paroi. Deux de ces petites salles communiquent entre elles. Devant ces cavités, trois marches taillées dans la roche permettent d'y accéder et ont pu servir de gradins regardant vers l'entrée principale de l'église. A l'extérieur de la cour, dans un pan de roche formant la limite de l'enceinte de l'église, on notera enfin la présence d'un tombeau, peut-être celui d'un pèlerin.

Selon la tradition locale, le roi Yekuno Amlak (de la dynastie Salomonide) aurait fait creuser cette église sur base de celle de Medhane Alem afin de s'imposer directement au cœur du fief des Zagoué qu'il venait de renverser. Elle daterait donc du 13ème siècle. Bien que voulant rivaliser avec l'église du Sauveur du Monde de Lalibela, elle connaît quelques imperfections dues sans doute à une faille naturelle dans l'angle Nord-Ouest de l'église, faille qui a notamment empêché les concepteurs de séparer deux colonnes à cet angle.

Yemrehana Krestos (le Christ nous montre la voie)

Sur les flancs du Mont Abuna Yosef, à six heures de mule de Lalibela, à travers les collines, les champs et les pâturages, s'ouvre la petite grotte au cœur de laquelle se trouvent deux bâtiments. L'un est l'église de Yemerhana Krestos et l'autre fut selon G. Gester (1968 :110) une habitation sous la dynastie Zagoué. Elle sert aujourd'hui de salle du Trésor et de débarras. Un petit muret en pierre sèche percé d'une porte « protège » l'entrée de la grotte. Le fond de celle-ci a, quant à lui, servi de sépulture pour de nombreux moines, nonnes ou pèlerins comme le laissent penser les ossements qui s'y trouvent.

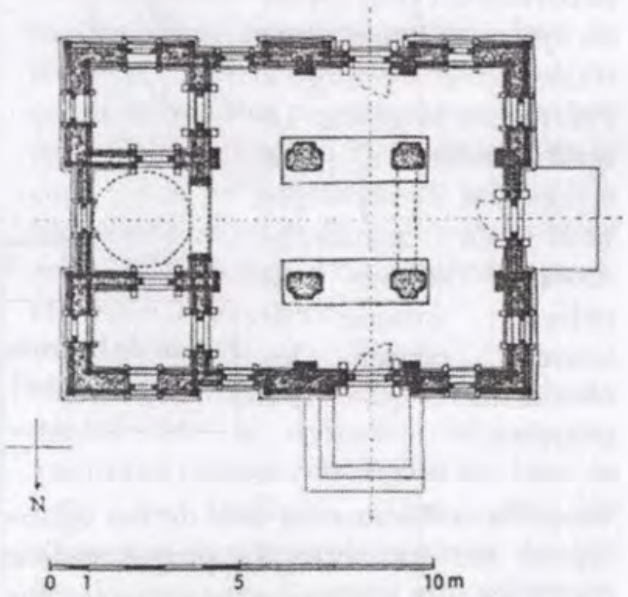


Plan de la grotte et des constructions de Yemrehana Krestos (Source Gester)

Yemrehana Krestos est une de ces églises construites sous la voûte d'une grotte, elle repose sur un socle de pierres taillées. Elle arbore les traits des constructions traditionnelles axoumites caractérisées par les couches alternées de bois et de pierre qui donnent à l'édifice une façade zébrée claire et sombre, les couleurs claires étant les parties en pierre saillantes recouvertes de mortier blanc. Les fenêtres, toutes de style axoumite, sont décorées de croix et autres formes géométriques. Elles sont plus nombreuses que dans les églises de Lalibela (G. Gester : 1968 : 111).

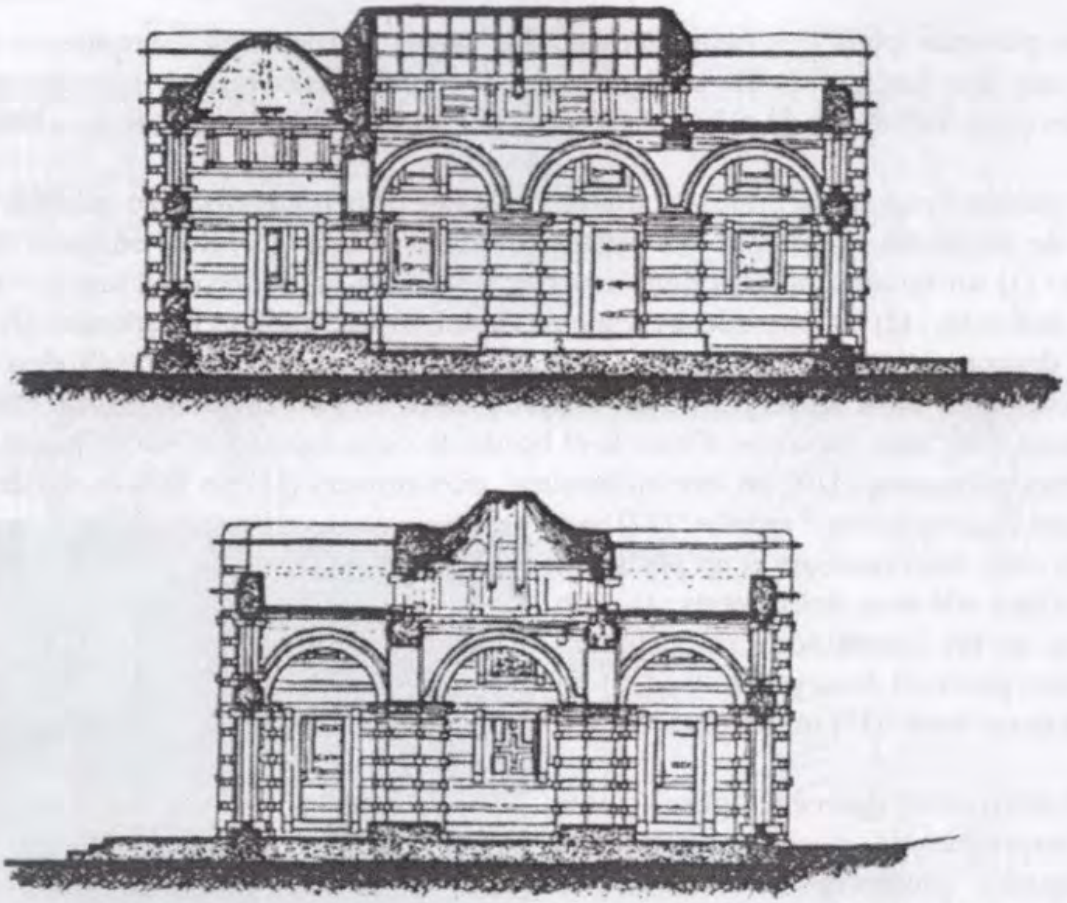
Coupes de la grotte de Yemrehana Krestos (Source Gester)

Le plan général laisse apparaître « quatre tours » d'angle délimitant les nefs latérales des travées extrêmes. Entre le coin Nord-Est et le muret fermant l'entrée de la grotte, un muret ouvert de deux portes donne accès à une zone plus sombre de la caverne. Enfin l'entrée principale de l'église est précédée d'une petite esplanade de pierre telle qu'on en trouve à Lalibela. Les pierres ayant servit à construire l'édifice proviendraient, selon Alvarez (±1520), d'une petite « mine » toute proche.



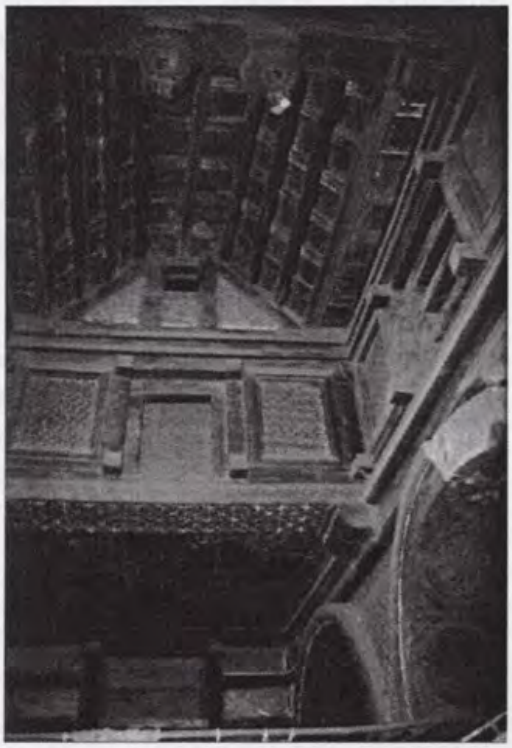
Plan de Yemrehana Krestos (Source Gester)

A l'intérieur, on découvre trois nefs, parées au sol de dalles et aux murs de rayures claires et sombres comme à l'extérieur. Afin de conserver une homogénéité esthétique, les piliers soutenant les arcs sont également décorés d'une alternance de couleurs sombre et claire. Au fond de l'église, les murs et pilastres de refend délimitant l'autel et le saint des saints sont aussi construits suivant la technique pierre-bois, mais à l'inverse, dans ce cas les couches sombres sont saillantes.



Coupes longitudinale et transversale de Yemrehana Krestos (Source Gester)

Les plafonds sont d'une rare beauté. Ceux des nefs latérales sont plats et bas tandis que ceux de la nef centrale, plus hauts, diffèrent selon le lieu : plat au niveau de l'entrée principale, ils sont en bâtière avec comble ailleurs, sauf au niveau du sanctuaire qui pour sa part est couronné d'une coupole surélevée. Le mur supérieur soutenant la voûte de la nef centrale est ponctué d'une série de fenêtres entre lesquelles se trouvent des métopes sculptées et insérées dans des cadres en bois de style axoumite. Les poutres du plafond en bâtière avec comble forment un plafond à caissons au creux desquels sont peints des croix et formes géométriques.



Superbe plafond de Yemrehana Krestos (Photo J. & L. Triolet)

Sur les plafonds plats des nefs latérales, des carrés incrustés en marqueterie forment entre eux des hexagones. Ils sont décorés de nombreuses formes géométriques, de doubles croix, de cercles ou soleil, d'animaux (éléphants, oiseaux, ...), de cavaliers, ...

Sur le plafond plat de la première travée de la nef principale, dix-sept médaillons sont ornés de peintures présentant différentes scènes et animaux parfois surnaturels. On y trouve : (1) un homme portant deux croix et vêtu d'un habit décoré d'une croix, à coté d'une autruche ; (2) un être ailé, avec à côté de lui, un scorpion et un oiseau ; (3) un lion ou un dragon se mordant la queue ; (4) un animal à corne et un oiseau ; (5) deux félins ; (6) un cavalier tuant un serpent d'un coup de lance ; (7) un cavalier ; (8) un être, à tête d'homme, ailé, avec un corps d'insecte et bordé de deux lapins ; (9) un éléphant portant plusieurs personnes ; (10) un être mi-homme, mi-vautour ; (11) un lion ou un dragon se mordant la queue et une gazelle ; (12) une barque avec deux rameurs et un pêcheur ; (13) un être ailé avec deux paons ; (14) un homme et un oiseau sous un palmier ; (15) deux paons et deux poissons ; (16) un aigle à deux têtes ; (17) un homme ailé.

Fenêtre de Yemerhana Krestos (Photo J. & L. Triolet)

Il faut enfin noter que cette église semble être empreinte de quelques influences islamiques : plusieurs décorations de fenêtres et de poutres sont typiques des mosquées arabes. De même, la marqueterie n'est pas un trait propre à l'art éthiopien, mais est très présent dans l'art islamique (Gester : 1968 :110). Pourquoi cette influence islamique ? L'Ethiopie, depuis le royaume d'Axoum, a toujours été très ouverte aux mondes méditerranéen et oriental, il est donc aisément compréhensible de retrouver à certains endroits ces influences dans l'art éthiopien. Il est aussi possible, dans le cas de Yemrehana Krestos, que la présence d'un ou plusieurs artisans étrangers ait orienté la décoration[23].

[23] Une légende raconte qu'un cousin de Mahomet, en conflit avec ce dernier, trouva refuge et asile en Ethiopie au 7ème siècle, accompagné de plusieurs milliers de ses fidèles musulmans (source orale)

1

4

6

8

11

Quelques-uns des médaillons de Yemrehana Krestos (Source Gester)

13

14

15

16

17

Makina Medhane Alem (Sauveur du monde)

Sur le flanc Est du Makina, l'un des contreforts de l'Abuna Josef, s'ouvre la grotte dans laquelle fut construite l'église de Makina Medhane Alem. Cette petite église, à laquelle on accède après avoir franchi deux murs en pierres sèches, est construite selon les préceptes du style axoumite à la seule différence près que les couches de bois sont en tuf rouge. L'édifice est recouvert d'un toit à double pente formant la nef centrale, tandis que le saint des saints est couvert d'une coupole. Deux niveaux de fenêtres éclairent l'intérieur de l'édifice : un au niveau des murs principaux et un au niveau des murs supérieurs soutenant le toit. Ces ouvertures béantes de section rectangulaire, ainsi que les portes, sont parées de quatre têtes de singe traditionnelles.

A l'intérieur, on découvre trois nefs. Les deux nefs latérales sont à plafond plat tandis que la travée centrale, plus élevée, présente un toit en bâtière avec un faîte arrondi. Les architraves, étayées chacune par un pilier, supportent les murs du haut de la nef centrale (Gester :1968 :109). Celle-ci, faite principalement de solives en bois, est décorée de nombreuses peintures parmi lesquelles on remarque des personnages, la lune et le soleil, deux coqs se faisant face et de nombreuses croix.

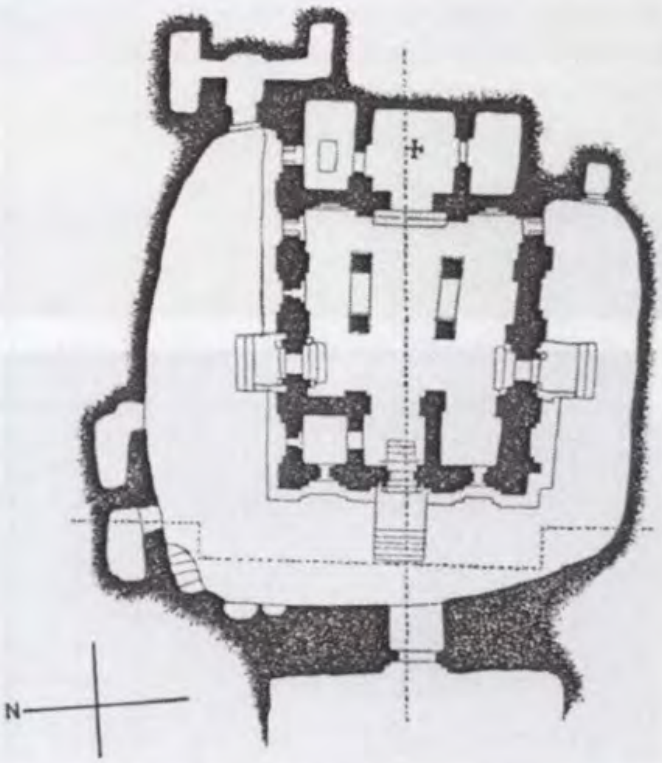
Entrée de Bibala Cerqos (Photo J. & L. Triolet)

Une fois de plus la datation est délicate, Béatrice Playne, influencée par l'absence d'arcades comme c'est le cas à Débré Damo, date l'église de bien avant Lalibela (citée par Gester :1968 :110). Gester (1968 :110), pour sa part, fait remonter l'église à l'époque de Lalibela ou même plus tard. En effet, selon l'auteur, « l'absence de podium et de porche, l'imitation technique impropre de la construction pierre-bois, l'emploi d'éléments architectoniques sophistiqués, isolés de leur rôle primitif, comme des consoles ne portant rien, ou des saillants en tête de singes quand il n'est pas question d'assemblage » sont les traits caractéristiques d'un art tardif.

Bilbala Cerqos

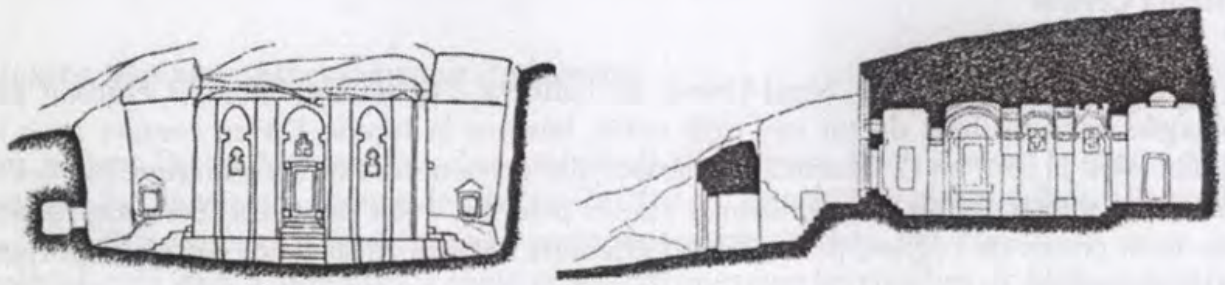
A quelques kilomètres au Nord-Ouest de Lalibela, l'église de Bilbala Cerqos a été dégagée dans un bloc de tuf sur trois côtés, laissant la façade Est en contact avec la roche. Dans la cour en U, à laquelle on accède par un petit tunnel, on remarque plusieurs cavités ayant pu abriter des sépultures ou des pèlerins. Trois petits escaliers, situés face aux trois portes de l'église, permettent d'atteindre cet édifice siégeant sur un important socle monolithe.

Les façades sont caractérisées par de grandes baies en arc de quille à l'intérieur desquelles s'ouvre une fenêtre de même forme. Ces arcades font indubitablement penser à la façade de Bet Gabriel-Rufael (église des Archanges) du second groupe à Lalibela.



Plan de Bilbala Cerqos (Source Gester)

A l'intérieur, le sol de l'édifice étant plus bas que le seuil de la porte, quelques marches descendent le petit dénivelé. Au niveau de l'entrée principale, deux murs de refend, préservés dans la roche, rejoignent des piliers cruciformes, créant un petit vestibule à plafond plat. Plus loin, quatre piliers monolithes, supportant des chapiteaux cubiques et des consoles « inutiles », délimitent les nefs latérales de la nef centrale. Du côté de la nef centrale, les piliers remontent jusqu'au niveau de la voûte. Au fond de l'église, le sanctuaire est surélevé de trois marches et isolé partiellement par des murs au niveau des nefs latérales. Le tout est couronné d'une coupole. Une seconde coupole, située avant l'arc triomphal pend au plafond tel un « baldaquin » (Gester :1968 :119).



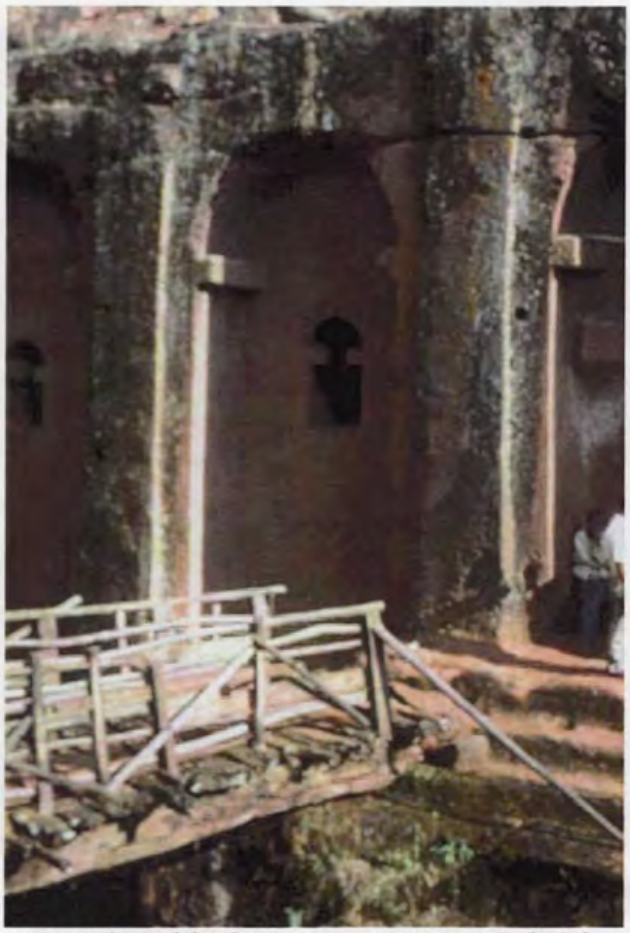
Coupes longitudinale et transversale de Bilbala Cerqos (Source Gester)

L'église est également décorée de plusieurs peintures remarquables, on y voit un personnage assis présentant un texte en guèze, saint Luc et saint Jean tenant une croix et un livre. Sur le plafond de la nef centrale, on notera aussi une série de saints portant des livres.

Vue d'une église rupestre des environs de Lalibela (Photo L. Stevens)

Vue partielle du village de Lalibela. Certaines maisons dateraient du 18ème siècle. (Photo L. Stevens)

Bet Ghiorgis, l'église cruciforme de Lalibela (Phot L. Stevens)

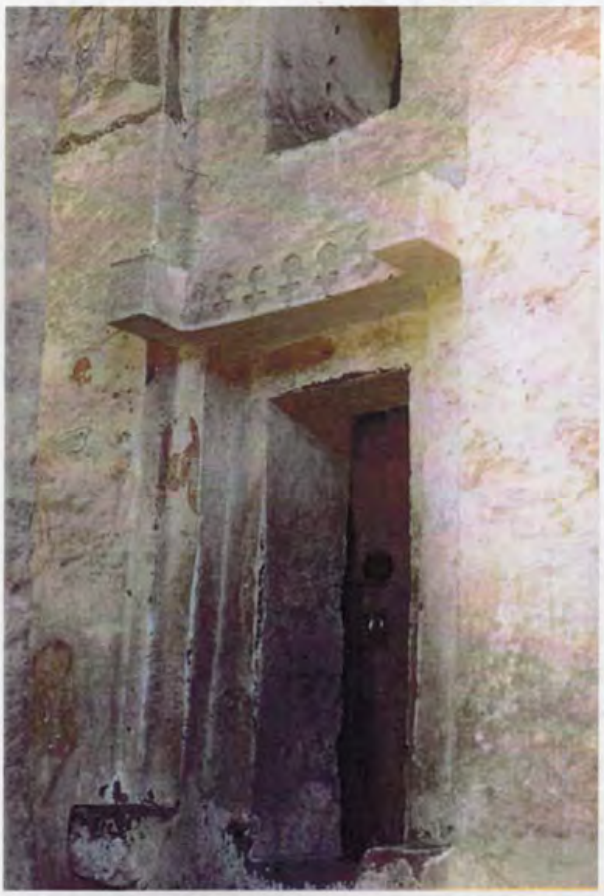


Pont instable donnant accès à Bet Gabriel Rufael (Photo L. Stevens)

Entrée de Bet Gabriel Rufael (Photo L. Stevens)

Façade de Gabriel Rufael (Photo L. Stevens)

Eglise de Genete Maryam à une trentaine de kilomètres de Lalibela (Photo L. Stevens)

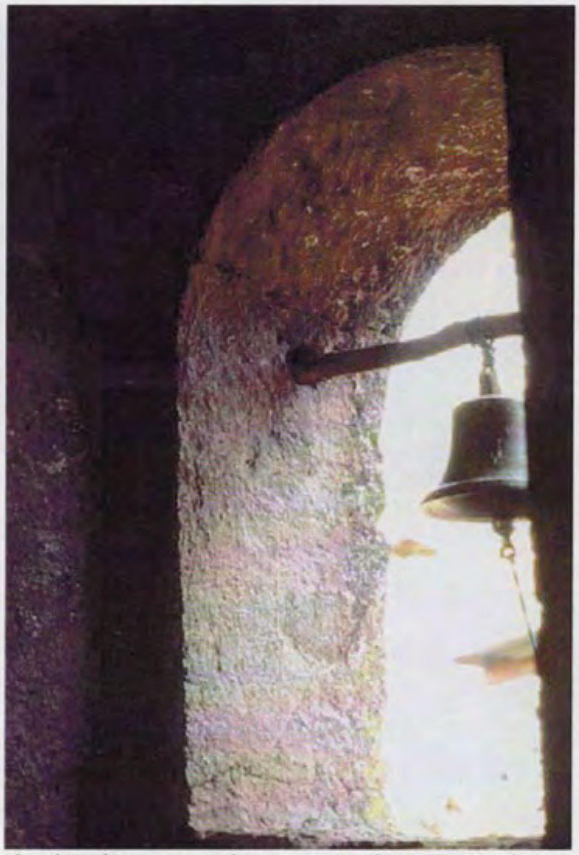


La porte de Genete Maryam : intérieur et extérieur. On remarquera les peintures qui ornent le côté gauche de la porte à l'extérieur, ainsi que les petites croix sur le linteau extérieur. Les saillants axoumites sont également bien visibles tant à l'intérieur qu'à l'extérieur (Photos L. Stevens)

Vue de l'église-caverne de Nachutella (Photo L. Stevens)

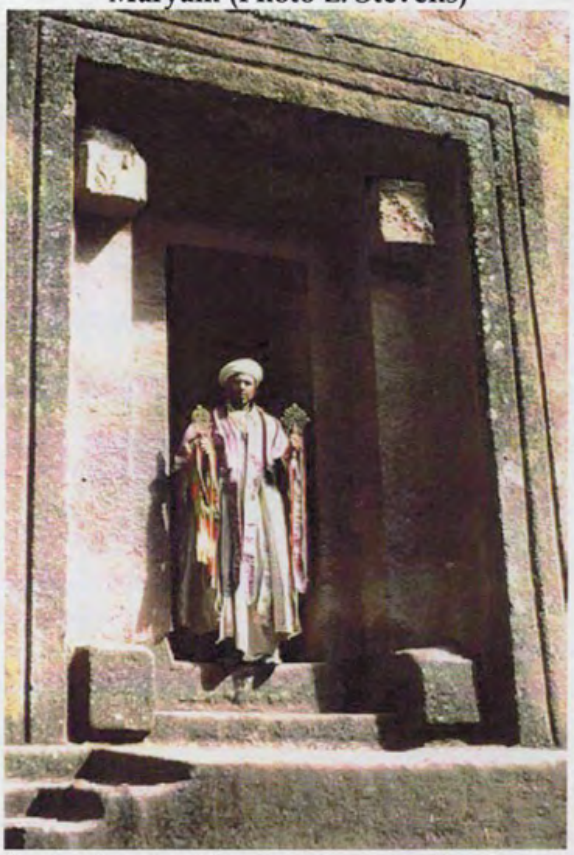
Façade alternant les couches de pierre et de bois à Yemerhana Krestos (Photo J. & L. Triolet)

Peinture d'un des piliers de Bilbala Cerqos (Photo J. & L. Triolet)



Cloche dans une des parois de la cour de Bet Maryam (Photo L. Stevens)

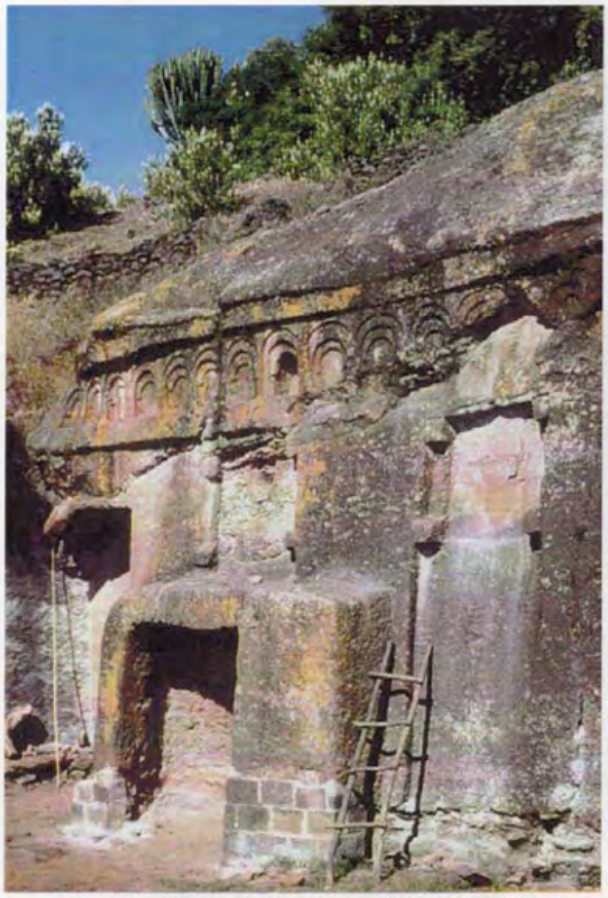
Prêtre en méditation à Lalibela (Photo L. Stevens)



Prêtre présentant les croix conservées dans Bet Ghiorgis à Lalibela (Photo L. Stevens)

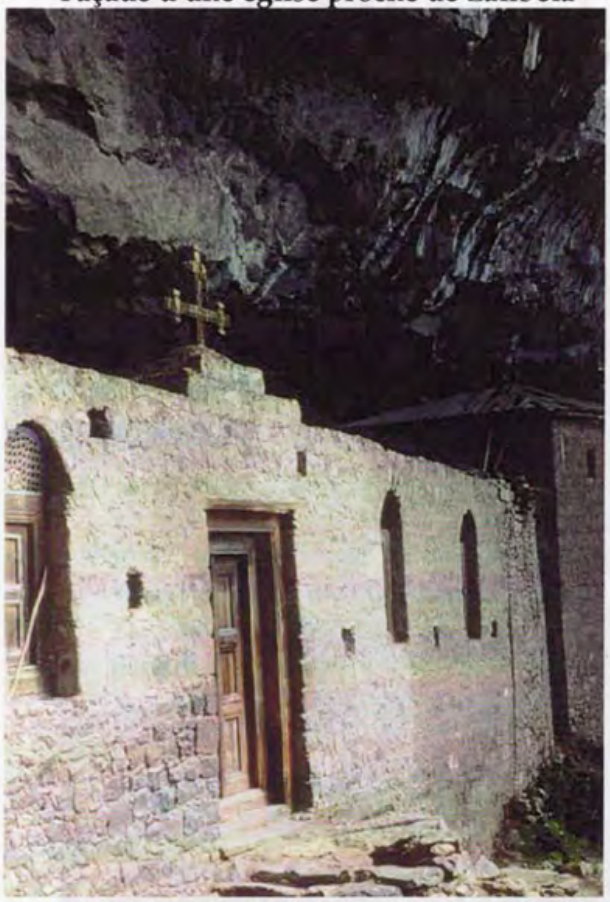
Les tambours sont fréquemment utilisés durant les célébrations liturgiques (Photo L. Stevens)

Petites cavités dans la cour de Genete Maryam, elles sont séparées par des croix en bas-relief (Photo L. Stevens)



Façade d'une église proche de Lalibela

Fenêtre décorée d'une église rupestre



Entrée principale et intérieur de l'église caverne de Nachutela (photos (L . Stevens)

Grâce aux nouvelles toitures proposées par le projet « The skies of Lalibela », voici ce à quoi pourrait ressembler Abba Libanos d'ici quelques années (Source Teprin)

4

CARACTERISTIQUES ARCHITECTURALES

Nous l'avons vu à travers les descriptions, trois grands types d'églises rupestres sont présentes dans la région de Lalibela : les églises monolithes et semi-monolithiques, les églises-grottes et enfin les églises hypogées. Toutes ces églises, malgré leurs formes architecturales différentes, ont des caractéristiques communes. Certaines d'entre elles sont propres aux églises rupestres tandis que d'autres appartiennent aussi aux églises construites.

Fenêtre typique du style axoumite que l'on reconnaît grâce au quatre saillants (Photo L. Stevens)

Au cours de la présentation de ces détails architecturaux, nous verrons qu'en de nombreux endroits, ces églises creusées sont largement inspirées des bâtiments et édifices religieux construits et érigés à l'époque axoumite. Il ne faut pas voir là l'expression d'un art se limitant à l'imitation de ce qui existe déjà, mais la volonté ou le besoin des concepteurs de s'inscrire dans une continuité traditionnelle artistique principalement dirigée par les canons de l'architecture axoumite. Cette volonté de continuité était également requise par le besoin de la dynastie Zagoué de s'inscrire dans le prolongement de la dynastie salomonide afin d'assurer sa légitimité auprès des autorités politiques, ecclésiastiques et de la population.

Dans ce fond commun de traits axoumites notons : le plan quadrangulaire à avant-corps, le socle à gradins, la charpente à têtes saillantes renforçant les murs de pierres plates, l'encadrement caractéristique des portes et fenêtres vraies ou fausses, les architraves reposant sur des piliers carrés à chapiteaux cubiques, les plafonds plats. (Sauter : 1963 : 287).

Le toit

Lorsque les églises sont monolithes au sens propre du terme, celles-ci possèdent la plupart du temps un toit qui a été aménagé lors de la taille. Pour les autres églises, la couche de roche faisant office de toit n'a pas été taillée ou aménagée en toiture. En règle générale, les églises sont de forme rectangulaire et ont un toit à double pente, la seule exception à Lalibela étant Bet Giorghis sur laquelle nous reviendrons plus loin. Ce toit

est dans certains cas (Bet Medhane Alem et Bet Maryam) délimité par un rebord faisant le pourtour et suivant l'arête faîtière.

Les pans de la toiture sont dans le cas de Bet Medhane Alem décorés d'une série d'arcades aveugles en arc de quille. Dans le cas de Genete Maryam des croix taillées, sculptées en relief, décorent l'intérieur de ces arcades. Les églises de Bet Maryam et de Bet Emmanuel ne possèdent pour leur part aucune arcade sculptée sur le toit, Bet Maryam a quant à elle une grande croix centrée sur le faîte du toit et séparant chacun de ses pans en deux parties.

Genete Maryam : le toit couvert d'arcades aveugles et de croix (Photo L. Stevens)

Bet Giorghis : gros plan sur une des gargouilles terminant les branches de la croix (Photo L. Stevens)

Outre ces décorations, on remarque la présence de gargouilles solidaires du corps monolithique du sanctuaire. Dépassant du rebord du toit, elles permettent d'évacuer l'eau vers les tranchées et d'éviter la stagnation qui risquerait de provoquer des infiltrations à l'intérieur. Les côtés exposés le plus fréquemment aux pluies ont parfois un rebord, une corniche plus importante et descendant plus bas, évitant ainsi une surexposition de ces façades aux intempéries.

L'église de Bet Giorghis, de par sa structure cruciforme, possède un toit plat décoré de trois croix concentriques épousant la forme générale de l'église. Aux extrémités de

chacun des bras de la croix, l'eau est évacuée par une gargouille et finit sa course dans une cuve de la cour.

Pour les églises semi-monolithiques ou hypogées, aucun toit n'a été aménagé, l'évacuation de l'eau est alors facilitée par l'inclinaison naturelle du terrain et parfois par de petites rigoles de drainage.

Ces aménagements nous montrent que ces églises ont été conçues en tenant compte de l'environnement et plus particulièrement de l'importante saison des pluies, tout en conservant les critères d'esthétisme qui font leur grâce.

Les frises

Quelques églises possèdent une frise chapeautant les façades. Les décorations les plus fréquentes sont de petites arcades aveugles, ainsi qu'un petit bandeau suivant le rebord du toit. Ce bandeau peut être décoré de striures horizontales courant sur tout le pourtour de l'église. Dans le cas des églises semi-monolithiques et hypogées, cette frise marque le sommet de la façade et la limite des parois décorées.

Frise d'une église proche de Lalibela (Photo L. Stevens)

Les colonnades

Une seule église à Lalibela, celle de Medhane Alem, est entourée d'une colonnade, mais l'on retrouve ce style architectural à Genete Maryam donnant à ces églises un aspect de temple hellénistique. Soutenant le rebord du toit dépassant de la façade, les colonnes créent, entre la façade et elles-mêmes, un étroit couloir de moins d'un mètre de large (70 centimètres pour Bet Medhane Alem) déambulant sur tout le pourtour de l'église.

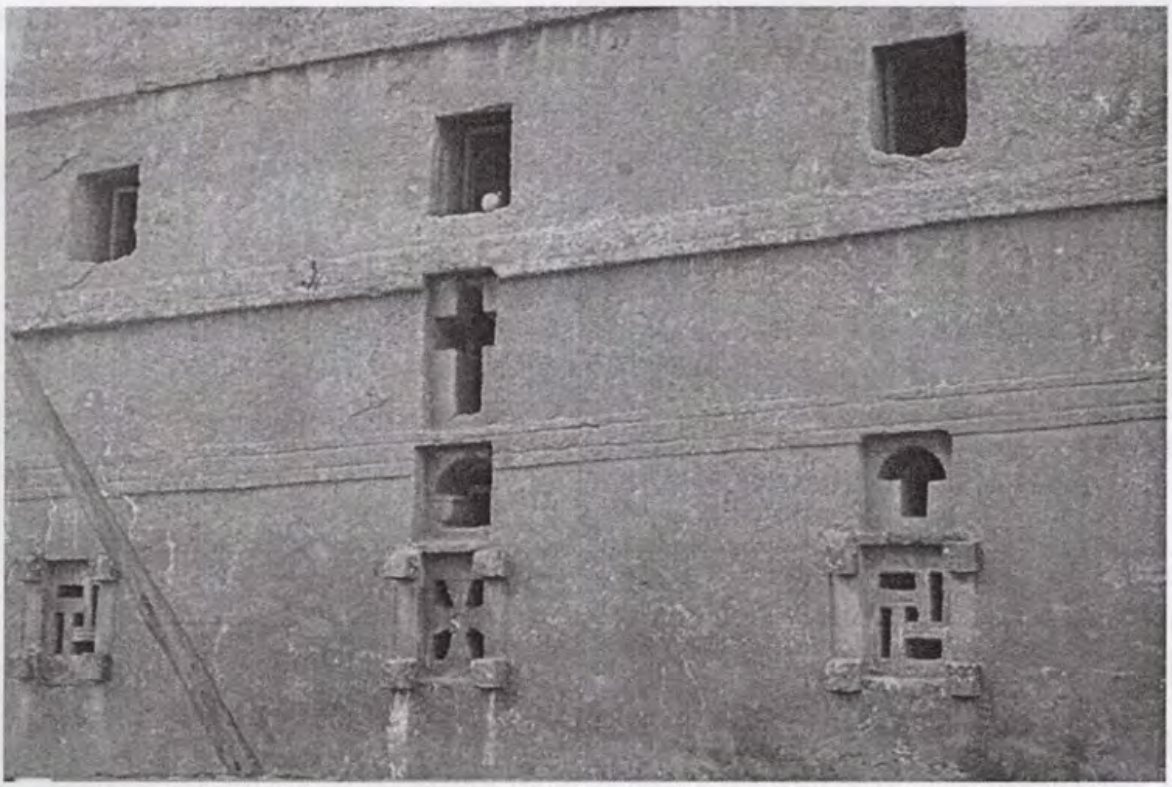
Les colonnes, de section carrée ou rectangulaire, ont, tout comme le reste de l'édifice, été taillées dans la roche. A Medhane Alem plusieurs piliers se sont effondrés au cours du temps et ont été reconstruits à l'aide de blocs taillés dans la même roche. En 1882,

Raffray note déjà la disparition de plusieurs colonnes de Medhane Alem. De même, Bianchi Barriviera qui visite les églises durant les années 1930 et 1940 dit avoir vu la corniche de Bet Medhane Alem soutenue par des troncs d'arbre (Bianchi Barriviera : 1957).

Les façades

Selon qu'il s'agit d'une église monolithe, semi-monolithe ou hypogée, une ou plusieurs façades sont apparentes et ont reçu différents types de décoration.

Le cas le plus simple est celui où la décoration ne provient que de la forme des fenêtres et des portes. Même lorsqu'elles sont lisses, il n'est pas rare de voir courir un ou plusieurs bandeaux horizontaux le long de la façade, découpant celle-ci en strates entre lesquelles s'ouvrent les fenêtres (ex. Bet Giorghis).



Façade de Bet Maryam, remarquons les bandeaux et les multiples fenêtres (Photo L. Stevens)

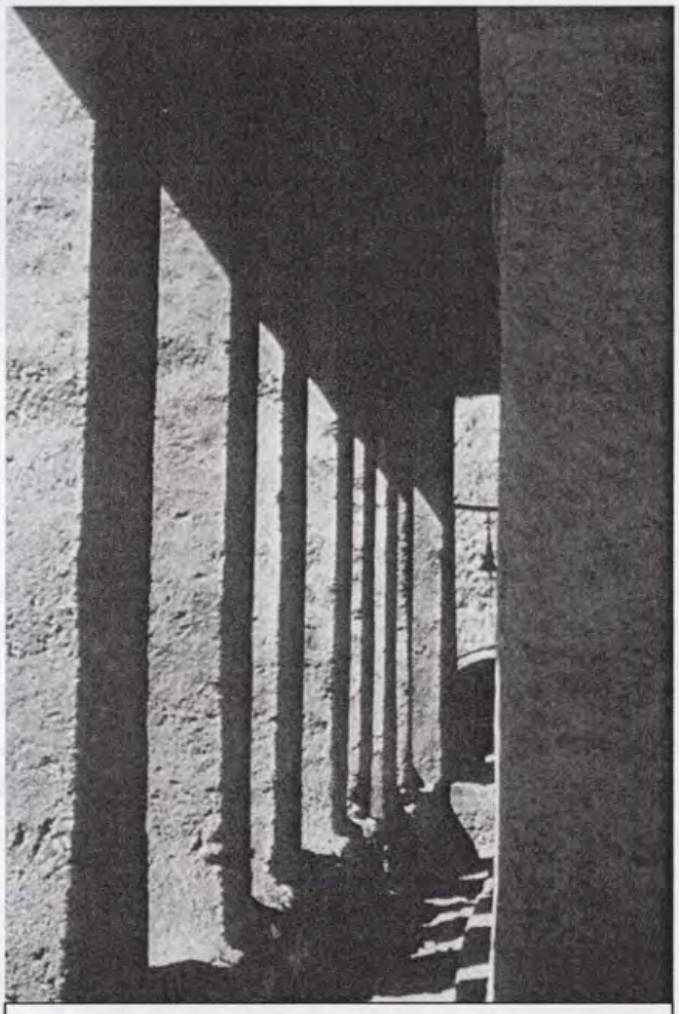
Dans d'autres cas, la décoration suit un style particulier. Bet Emmanuel, dans le second groupe d'églises, est décorée de bandeaux horizontaux et verticaux. Les rayures horizontales rapprochées rappellent les constructions traditionnelles axoumites qui alternaient les couches de bois et de pierre afin d'assurer la stabilité du bâtiment construit sans ciment. L'objectif, dans ce cas, est purement esthétique puisque les églises sont taillées dans la roche.

La façade de Bet Gabriel-Rufael offre un tout autre faciès, unique en son genre. Elle est composée de sept hautes arcades en arc de quille. Chacune de ces arcades, profonde d'environ un mètre, contient une fenêtre également taillée en arc de quille. Ces deux formes en trou de serrure donnent l'impression de poupées russes s'emboîtant les unes dans les autres.

D'autres églises enfin ne possèdent que des bandeaux verticaux relativement larges, qui imbriqués dans la façade, laissent une impression de colonnes soutenant l'édifice tels des contreforts dans une construction traditionnelle.

Les églises ont donc été décorées principalement de motifs géométriques, surtout des rayures ou bandeaux horizontaux ou verticaux. Ces bandeaux donnent un aspect de grandeur et un esthétisme en harmonie avec les traditions architecturales éthiopiennes. Les concepteurs n'ont à aucun moment hésité à reproduire dans la roche les détails décoratifs des édifices construits depuis plusieurs siècles.

Outre ces décors géométriques, il faut encore noter la présence du panneau sculpté sur la façade de Bet Maryam. Ce panneau sculpté, présentant deux cavaliers en mouvement dont l'un semble tuer un dragon, est une pièce unique que l'on ne retrouve nulle part sur les façades des autres églises de Lalibela. Cette sculpture est hélas aujourd'hui très endommagée et mériterait une bonne restauration.



Intérieur de la colonnade de Genete Maryam (Photo L. Stevens)

Bet Gabriel Rufael : sa façade est absolument unique en son genre. (Photo L. Stevens)

Les portes et fenêtres

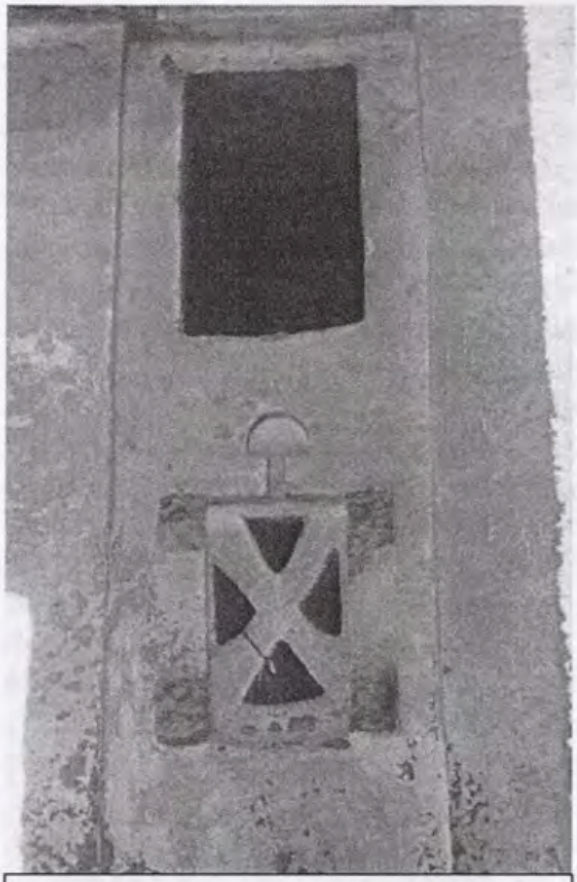
Les différentes ouvertures dans les façades sont d'une importance particulière pour l'éclairage des églises qui se situent dans la pénombre des cours ou qui n'ont qu'une façade pouvant posséder portes et fenêtres. Elles ont également joué un rôle central lors du creusement de l'intérieur des bâtiments puisque c'est par ces orifices qu'ont pu être sortis les nombreux déblais[24].

La plupart du temps, les églises sont dotées de deux niveaux de fenêtres : celles de la rangée supérieure sont généralement d'assez grandes ouvertures utilisées pour sortir les déchets de taille tandis que celles de la rangée inférieure sont souvent plus petites et décorées de croix empêchant tout déblayage. Il n'était pas nécessaire d'avoir de

Bet Medhane Alem : fenêtre en forme de trou de serrure ou arc de quille (Photo L. Stevens)

[24] Voir à ce propos la section concernant les méthodes de creusement

grandes fenêtres pour ce faire puisque les portes, au même niveau que ces fenêtres, constituaient des sorties plus appropriées et plus aisées.



Pour la fenêtre supérieure, l'ouverture suit les limites du cadre, tandis que pour la fenêtre inférieure, le cadre délimité par les saillants ne représente pas les limites de l'ouverture de la fenêtre (Photo L. Stevens)

Lorsque l'église possède des colonnes extérieures (Medhane Alem), les portes et fenêtres sont systématiquement taillées entre les colonnes afin d'une part de faciliter le travail de la taille de ces ouvertures, et d'autre part de laisser pénétrer un maximum de lumière dans l'église.

Lorsque l'on observe les fenêtres, il est important de distinguer l'ouverture de celle-ci, c'est-à-dire l'orifice par lequel passe la lumière, et le pourtour ou le cadre de cette ouverture qui peut présenter des décorations particulières. Deux cas peuvent se rencontrer :

- soit l'ouverture suit les limites du cadre de la fenêtre, ce qui est surtout le cas pour les ouvertures supérieures ;
- soit l'ouverture ne suit pas le pourtour du cadre et est de forme géométrique (en croix le plus souvent), c'est principalement le cas pour les fenêtres inférieures.

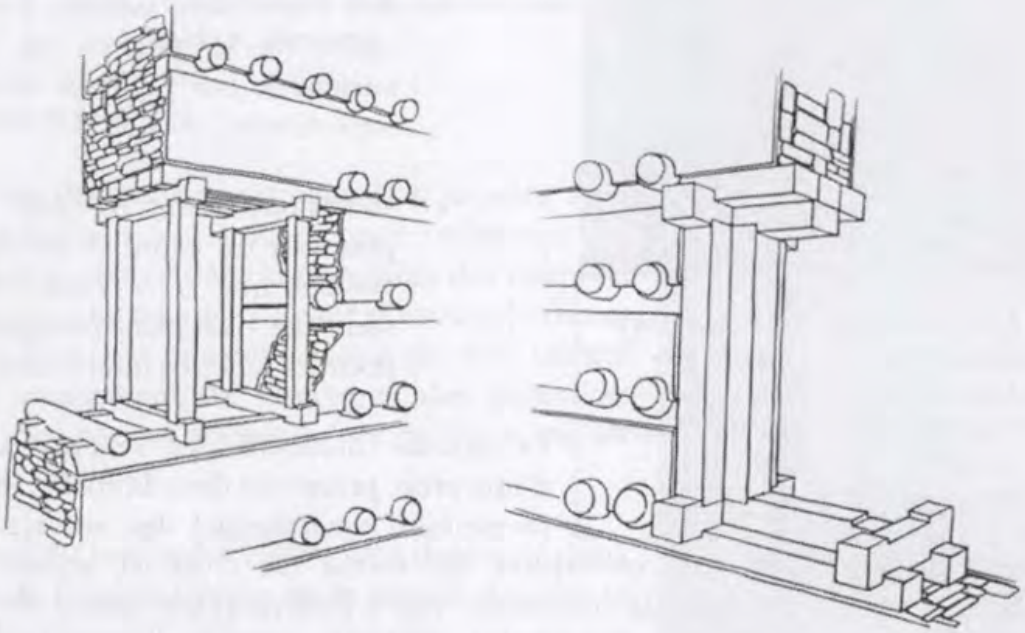
La grande diversité des fenêtres décorées d'une croix préservée dans la roche, montre le savoir-faire exceptionnel des artisans qui les ont imaginées et taillées. Ces ouvertures en forme de croix et autres formes géométriques sont peut-être aussi la volonté de créer à l'intérieur des églises des jeux de lumière telles des ombres chinoises.

Deux grands types de cadres sont présents à Lalibela :

- les cadres en forme de trou de serrure ou arc de quille (ex. Bet Gabriel-Rufael) ;

- soit le cadre est de style axoumite de forme carrée ou rectangulaire dépassant de quelques centimètres sur tout le pourtour de la fenêtres et possédant quatre saillants[25] aux angles du cadre.

Il est important de noter ici l'origine axoumite de ces cadres de portes et de fenêtres. Comme nous l'avons vu dans les constructions traditionnelles, les murs de pierres sont régulièrement renforcés par des couches horizontales de bois qui s'emboîtent dans l'épaisseur du mur telles des barres de fer dans du béton armé. Lorsqu'une fenêtre ou une porte s'ouvre dans ce mur, quatre solives de section carrée traversent alors le mur aux quatre coins dépassant des deux côtés du mur (voir schéma : Buxton in Gester :1968 :54). Ces saillants dépassant du mur (tant au niveau des ouvertures que des couches de bois de renforcement du mur) s'appellent selon la tradition éthiopienne des « têtes de singe ». Ces quatre solives de coin, renforcées par d'autres, verticales, assurent une meilleure résistance de l'édifice à un point faible. Bien qu'étant inutiles dans l'architecture creusée, ces quatre saillants se retrouvent quasi systématiquement aux ouvertures. Ils sont donc là à titre purement décoratif et s'inscrivent dans la continuité de l'art axoumite sous la dynastie Zagoué.



Méthode de construction des bâtiments axoumites. Les "têtes de singe" sont dues aux chevrons en bois qui consolident l'édifice. Bien qu'ils n'aient aucune utilité dans l'architecture creusée, ces saillants se retrouvent dans les églises de Lalibela (et d'ailleurs) pour leurs caractéristiques esthétiques (Source Gester)

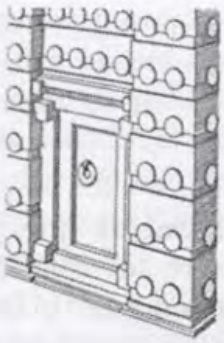
[25] Ces saillants sont de petites proéminences carrées préservées dans la roche, appelés « tête de singe »

La forme arrondie des ouvertures en trou de serrure tranche avec la rigueur des formes cubiques des ouvertures de style axoumite. Cependant les deux types d'ouvertures se retrouvent sur les mêmes églises, souvent sur des rangées de niveaux différents.

Les études concernant les églises de Lalibela ont montré que des vitres en verre de couleur fermaient autrefois les fenêtres. Ces vitres remontent peut-être à l'influence islamique, mais, à notre connaissance, aucune analyse n'a été réalisée à leur propos. A l'heure actuelle, plus aucune de ces vitres n'est conservée.

Les portes sont de simples ouvertures rectangulaires qui, dans certains cas, peuvent être décorées d'un cadre de style axoumite à l'instar de certaines fenêtres. Les portes en bois sont fermées à l'aide de verrou ou de serrure. L'axe pivotant de la porte en bois est en général une pièce de bois s'encastrant au sommet et à la base du cadre de l'ouverture dans des trous de poteaux.

Cour de Bet Maryam: porte typique du style axoumite (Photo L. Stevens)



Base d'une des stèles d'Axoum où l'on retrouve ces têtes de singe (Source Gester)

Les églises possèdent, en règle générale, trois portes qui s'ouvrent dans les façades Nord, Sud et Ouest. La quatrième façade étant celle du saint des saints, ne possède pas d'accès, ce lieu étant réservé aux initiés. Quelques marches permettent d'accéder du niveau de la cour à celui de la porte, les églises étant toutes posées sur un socle.

Les trois portes de Bet Maryam sont chacune « protégées » par un portique (lui aussi taillé en pleine roche) à toit plat. Les entrées et fenêtres latérales de ces portiques sont en arc de quille étroit. Il s'agit de la seule église éthiopienne à posséder de tels portiques.

Genete Maryam : Ici également l'ouverture de la fenêtre inférieure ne suit pas les limites de son cadre axoumite. (Photo L. Stevens)

Fenêtre aveugle (Photo L. Stevens)

Socle et cour

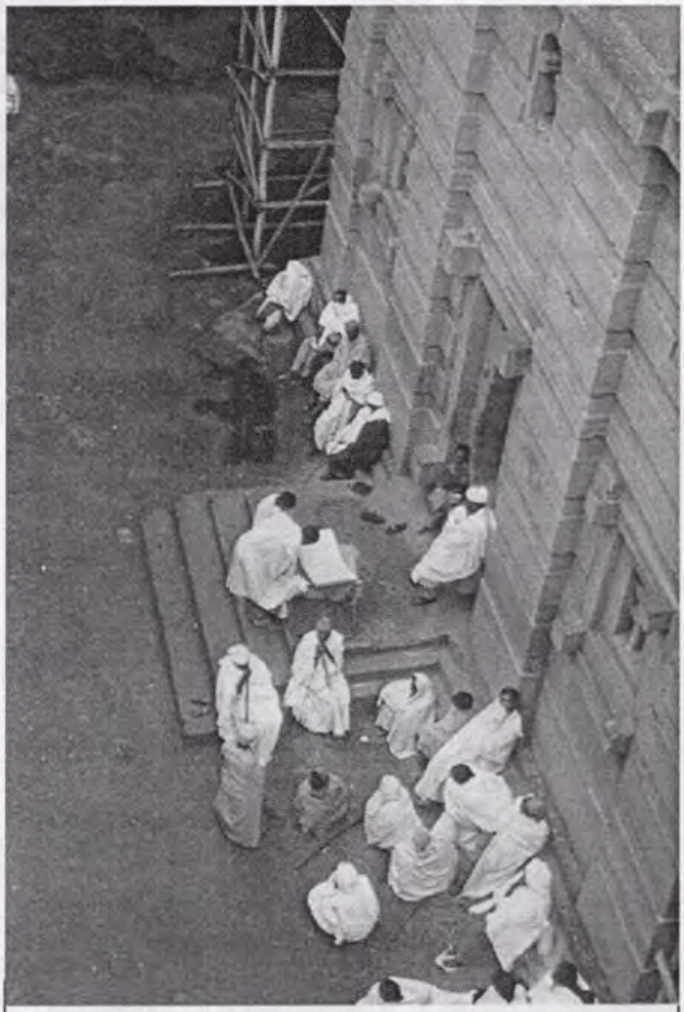
La plupart des églises reposent sur un important socle rocheux allant de quelques dizaines de centimètres à plusieurs mètres de haut et leurs confère un aspect de robustesse. Quelques marches taillées dans ce socle permettent d'accéder au pied de l'église. Ces socles correspondraient aux fondations des palais axoumites construits qui, plutôt que d'être enterrées étaient édifiées au-dessus du niveau du sol formant ainsi une sorte de podium sur lequel repose le monument. On les retrouve également dans certaines églises construites dans les grottes (ex. Yemrehana Krestos), ils sont alors reconstitués en pierres.

Outre cet aspect décoratif, ces socles ont très vraisemblablement un rôle lié au système d'évacuation des eaux de pluie, le but étant d'éviter que celles-ci circulant et stagnant dans les cours, lors de la saison des pluies, ne s'écoulent à l'intérieur de l'édifice.

La cour dans laquelle se situe l'église possède fréquemment quelques rainures de drainage servant à évacuer l'eau soit vers les tranchées reliant les églises à l'extérieur, soit vers une des citernes ou cuve (baptismale). Dans les parois de Bet Giorghis, on trouve également un larmier récoltant les eaux percolant de la paroi et les menant vers une citerne. Afin d'éviter la stagnation des eaux dans les cours, le sol de celles-ci est généralement incliné en direction des tranchées, ce qui renforce les systèmes de drainage creusés dans ces rochers.

Les parois des cours possèdent, outre des églises hypogées ou semi-monolithes, de nombreuses cavités et sculptures. Les sculptures sont le plus souvent des croix rappelant la sainteté du lieu ou des arcades aveugles, tandis que les cavités abritent soit quelques moines soit les sépultures de pèlerins ayant désiré rester pour l'éternité au cœur du sanctuaire.

Toutes les églises de Lalibela et des environs possèdent une cour. Dans le cas des églises creusées, les cours se forment *de facto* lors du creusement, mais dans le cas des églises de caverne ou des églises construites, les cours sont créées à l'aide de petits murets en pierres sèches. Ces cours se retrouvent aussi dans les nombreuses églises rondes traditionnelles.



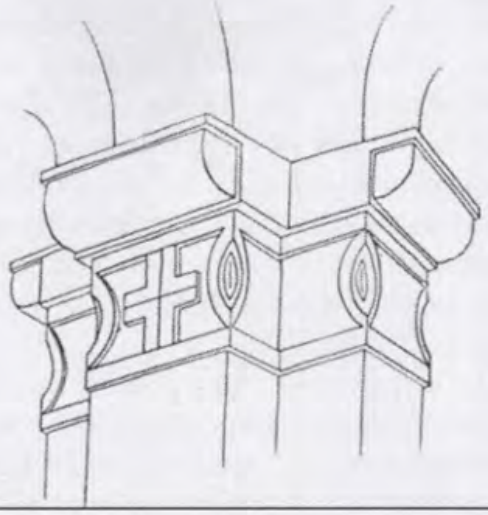
Devant l'entrée de Bet Emmanuel, un espace permet aux fidèles de retirer leurs chaussures et de célébrer certaines cérémonies. La partie du socle qui dépasse de la base de l'église apparait également (Photo L. Stevens)

Cet élément architectural présent, tant dans les églises construites que creusées, semble découler d'une volonté de créer une césure entre les aires civiles et religieuses. Ainsi le plan de Lalibela nous montre la présence d'une enceinte générale formée des tranchées externes et de divers murs séparant le centre du village de l'ensemble sacré. La création de ces cours peut aussi venir d'une volonté de ménager un espace « semi-sacré » afin de permettre aux personnes impures ne pouvant entrer dans les églises de s'en approcher pour suivre les offices qui se font aussi partiellement à l'extérieur. Il s'agit évidemment

d'hypothèses mais elles ne semblent pas incompatibles avec l'articulation générale des églises en Ethiopie et des monastères d'Europe.

L'intérieur

En pénétrant dans une église rupestre, le visiteur découvre tout d'abord une antichambre de quelques mètres carrés d'où part un escalier (non visitable) qui mène aux galeries supérieures. Puis, c'est ensuite une nef centrale bordée de deux nefs latérales (quatre pour Medhane Alem) séparées par une rangée de piliers soutenant la voûte. Ici évidemment tout est roche : le sol, le plafond, les piliers ne font qu'un.



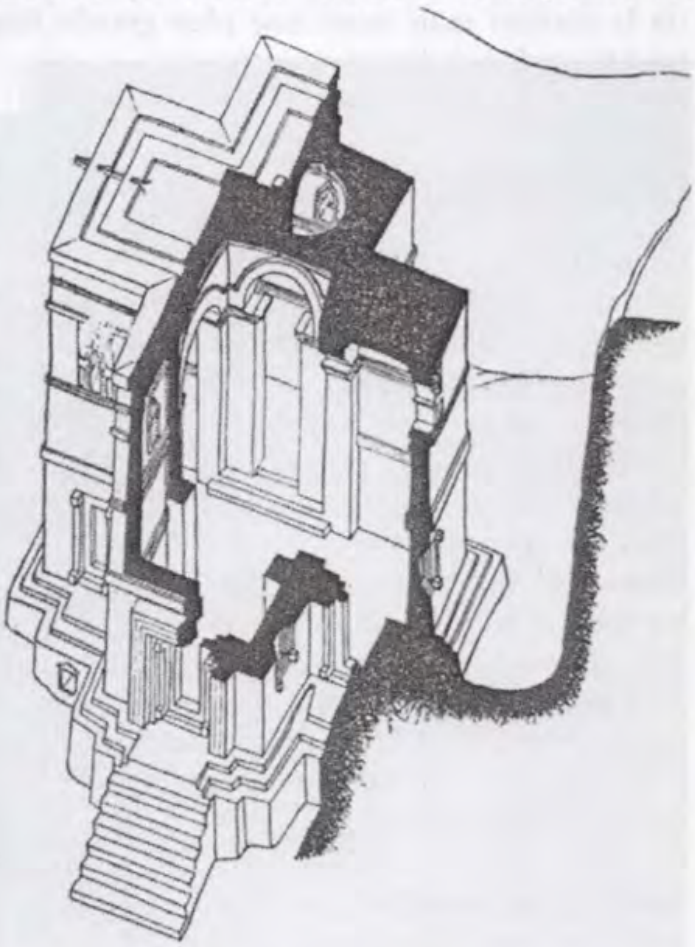
Chapiteau à consoles de Débré Sinaï (Source Gester)

Eglise-grotte de Nachutella, à l'intérieur de l'enceinte (Photo L. Stevens)

La nef centrale est généralement surmontée d'une voûte en berceau tandis que les nefs latérales ont généralement un plafond plat étant donné la présence d'une galerie les surplombant. Ces nefs latérales et centrales sont soutenues par des arcs qui reposent sur des piliers massifs coiffés d'un chapiteau. Les arcs soutenant les plafonds semblent être propres aux églises de Lalibela. En effet selon D. Buxton (in Gester : 1968 :55), on ne les retrouve presque pas dans les églises du Tigray où les concepteurs ont préféré reproduire dans la roche les poutres et solives comme pour soutenir la toiture plate. Les églises du Tigray, tout comme les églises primitives construites, semblent aussi être plus souvent dotées de coupoles. La seule exception à la présence des arcs à Lalibela se trouve dans l'église d'Abba Libanos où les plafonds plats sont soutenus par des « poutres » préservées dans la roche.

Chapiteau à console (Source Gester)

Les galeries supérieures surplombant les nefs latérales à plafond plat sont, selon la tradition, destinées à recevoir les femmes. L'étroitesse des lieux (où Gester (1968 :96) relate avoir dû ramper dans certaines d'entre-elles) rend purement impossible une telle utilisation. Ce qui semble plus vraisemblable, c'est que si les concepteurs voulaient impérativement créer une nef centrale plus élevée que les nefs latérales tout en présentant à l'extérieur un ensemble parallélépipède, il était nécessaire de préserver dans la masse, des « cubes » de roche surplombant les nefs latérales et permettant un creusement plus élevé au niveau de la nef centrale. Néanmoins cette masse représente un poids non négligeable qui pourrait mettre en péril la survie de l'édifice. Dès lors, nous concluons que ces galeries n'ont pas eu pour but de recevoir des gens mais sont le résultat de contraintes architecturales et esthétiques. A partir de là, il semble normal que ces espaces dégagés aient été utilisés pour y ranger et conserver de nombreux objets de culte. Ils sont devenus au fil du temps et de l'histoire de véritables greniers à trésors recelant des manuscrits, des croix, des habits de prêtres et bien d'autres objets liés au culte éthiopien, objets qui feraient sans doute le bonheur des antiquaires et des trafiquants. On accède généralement à ces étages par un petit escalier proche de l'entrée principale (Ouest).



Bet Giorghis vue tronquée de l'église (Source Gester)

Les piliers sont tous de forme quadratique et ont, la plupart du temps, une tête et un pied. Les chapiteaux sont de deux sortes : les uns plus ou moins cubiques, les autres à étages. Les consoles des chapiteaux sur lesquelles reposent les arcs sont le plus souvent au nombre de quatre, bien que trois eussent été suffisantes. Mais c'est vraisemblablement dans un souci de symétrie et d'esthétisme que les quatre faces des chapiteaux ont été dotées de consoles, ce qui n'était pas le cas dans les églises les plus primitives. (Buxton in Gester G. : 1968 :53).

Ces nombreuses différences entre les églises plus anciennes du Tigray et celles de Lalibela montrent une évolution du style architectural qui reflète une meilleure maîtrise de la matière mais aussi une plus grande liberté par rapport au schéma des églises traditionnelles de l'ère axoumite.

Les peintures et sculptures

Dans son analyse sur la peinture éthiopienne au Moyen Age, J. Leroy (in Gester G : 1968 : 61) établi deux principes fondamentaux de l'activité picturale sacrée en Ethiopie, et de manière générale, en Orient. Le principe est celui « qu'aucune œuvre d'art ne pourra jamais atteindre la perfection du premier modèle ». Le second est que la peinture « ne veut pas émouvoir le sentiment ; elle poursuit un but psychologique en ce qu'elle rappelle celui qui la contemple à l'événement du Salut, et dirige ses pensées vers la dignité ».

Suivant le premier principe, les peintures que l'on retrouve sur les parois des églises mais également sur les enluminures des manuscrits et des rouleaux protecteurs se caractérisent par un sens décoratif aigu proche du réalisme (Leroy in Gester :1968 :61). Ce sens décoratif se perçoit aux nombreux cadres, entrelacs et formes géométriques qui créent

Genete Maryam Fenêtre décorée de quelques peintures qui ont grandement tendance à s'altérer (Photo L. Stevens)

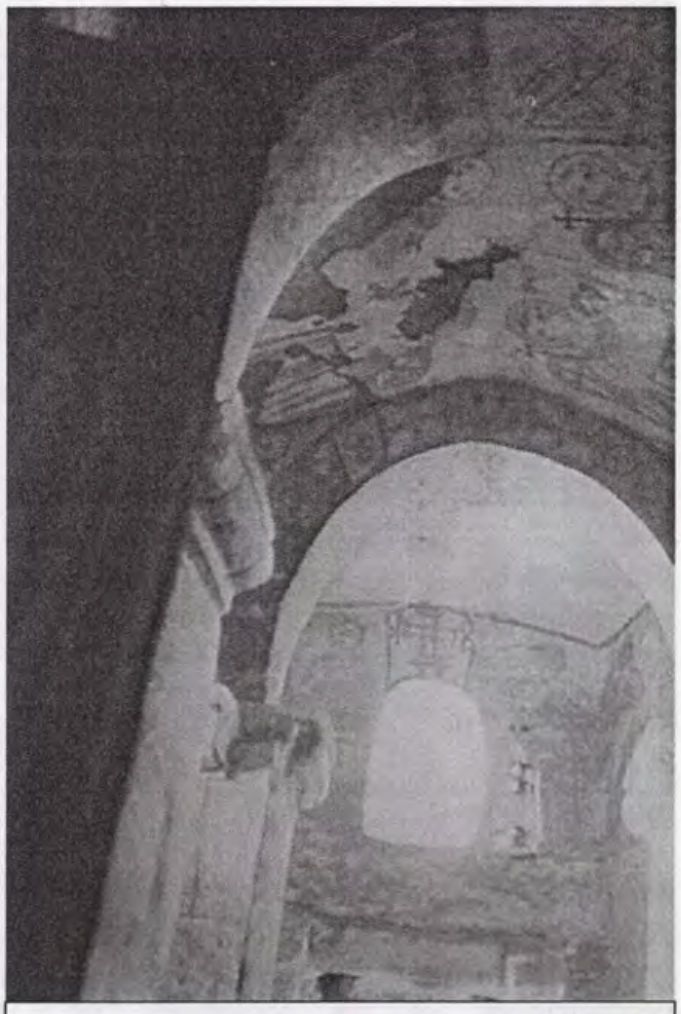
l'environnement des personnages, scènes et autres représentations peintes. Ces entrelacs semblent hérités de l'art copte et ont pu être influencés par l'art islamique vers le 13ème siècle (Lepage :1974 :71).

La peinture sacrée éthiopienne est éducative et sert à l'instruction de la foi chrétienne pour les illettrés. De là découle vraisemblablement « la simplicité et la raideur hiératique des thèmes » représentés (Leroy in Gester :1968 :62).

Deux grands types de représentation peinte apparaissent dans les églises de Lalibela et de manière générale dans l'art sacré chrétien d'Ethiopie :

- Les motifs géométriques prenant la forme de losanges, carrés, cercles, lignes brisées, motifs floraux, ... décorent plafonds, parois et piliers sans distinction. La croix est évidemment le motif le plus présent rappelant la chrétienté des lieux sans qu'il faille y voir systématiquement une interprétation particulière.

- Les scènes d'évangile entremêlées de motifs géométriques. Bet Maryam est pour cela un exemple exceptionnel où sont représentées à la fois de nombreuses formes géométriques et plusieurs scènes bibliques[26] telles que « la visitation, la multiplication des pains et des poissons, le paralytique guéri emportant son grabat, le Christ et la Samaritaine près du puits de Jacob,



Genete Maryam : Peintures décorant la voûte et les parois de l'église (Photo L. Stevens)

[26] Plusieurs d'entre elles n'existent plus.

l'annonce de la naissance de Jean à Zacharie. Ces quelques fresques permettent de conclure que la frise à l'origine représentait toute l'histoire du Salut ». (Leroy J. in Gester G. : 1968 :64).

Les caractéristiques principales sont les personnages représentés de face, aux traits ethniques, les mains allongées et effilées et, ce qui frappe le plus, les grands yeux noirs et profonds disproportionnés par rapport au visage. Les couleurs dominantes sont le vert, le rouge, le bleu et le jaune. Le noir est utilisé pour délimiter et accentuer les formes, les plis des vêtements et des turbans, les caractéristiques des personnages (barbe, sourcils), les croix, ...

Un dernier élément décoratif que l'on trouve dans certaines églises sont les animaux domestiques et sauvages tels que les dragons, ou plus simplement les oiseaux, les éléphants, les chevaux, les chameaux, ... qui devaient être à cette époque plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui (du moins pour certains d'entre eux).

L'étude de la peinture éthiopienne est, malgré ces quelques précisions, à ses balbutiements et ne permet pas de tirer beaucoup de conclusions quant aux influences, aux écoles et aux règles de cet art. Une des raisons de cette carence est indubitablement le manque de documents dans d'autres églises d'Ethiopie mais aussi dans les manuscrits dont une grande partie fut détruite durant les invasions islamiques du *Gragn*.

Tout comme les peintures, les sculptures et bas-reliefs peuvent être classés en deux groupes : les sculptures aux formes géométriques et les sculptures de personnages ou représentatives.

Bet Golgotha: un des bas-reliefs (Source Raffray)

Les premières sont très présentes. Il s'agit pour la plupart de croix et d'entrelacs que l'on découvre sur les parois et piliers des églises et surtout dans les fenêtres inférieures qui

sont quasi systématiquement décorées de croix en relief préservées dans la roche (voir section 4.5. Les portes et fenêtres).

Les secondes sont nettement plus rares. Les seules sculptures représentatives de Lalibela sont celles de Bet Golgotha qui représentent sept personnages vus de face, taillés dans la paroi rocheuse, le bas-relief de la paroi extérieure de Bet Maryam et enfin celui des autels de la chapelle Sélassié. A aucun moment, on ne constate de sculpture intégralement isolée de la roche, il s'agit dans tous les cas de bas-reliefs. Un des seuls éléments monolithes isolés de la masse rocheuse par ses quatre faces est la croix sculptée dans le Yordanos qui marque le départ de certains pèlerinages.

Le faible nombre de ces sculptures représentatives reflète peut-être un manque d'intérêt des artisans pour ce type d'œuvre. Par contre, il paraît peu probable que ce soit le manque de savoir-faire des artisans au vu des chefs d'œuvre sculptés dans la pierre que sont les églises de Lalibela. Enfin, peut-être faut-il mettre cette rareté en relation avec le précepte du Décalogue : « Tu ne feras pas d'images taillées ».

La distinction que nous avons opérée pour les sculptures, bas-reliefs et peintures peut également s'appliquer aux manuscrits et parchemins décorés.

Croix (Source Anfray)

<u>Objets d'art liés au culte</u>

Au fil des siècles, les artisans éthiopiens ont créé pour le culte chrétien des milliers d'œuvres d'art dans des domaines variés. L'église chrétienne a ainsi été presque de tous temps le lieu d'expression privilégié des artistes prêtres mais aussi profanes. Ces objets de culte font partie intégrante de la vie monastique et des édifices religieux qui les abritent depuis si longtemps. On rencontre ainsi dans les églises, mais aussi chez les gens, des croix manuelles ou de procession, des manuscrits, des rouleaux protecteurs, des couronnes, des triptyques, ...

Les croix

La croix (Masqual en Amharique) joue un rôle unificateur dans le christianisme éthiopien. Partout présente, elle symbolise l'unité chrétienne en Ethiopie et fait l'objet d'un véritable culte. Cette adoration de la croix se reflète dans l'architecture mais aussi les chef-d'œuvres d'orfèvrerie créés au fil des siècles.

Les premières représentations de la croix remontent au 4ème siècle lors de la conversion du roi Ezana au christianisme. A cette époque, le croissant lunaire, qui orne les monnaies, est remplacé par la croix. Au fur et à mesure de l'expansion du christianisme dans le royaume d'Axoum et dans le Sud, l'importance de la croix s'amplifie et elle devient un symbole d'identité au sein des chrétiens d'Ethiopie.

Croix à hampe (Photo L. Stevens)

Le culte de la croix se traduit par une mise en valeur de celle-ci. Aucun moine ou prêtre ne voyage sans sa croix manuelle ; tout chrétien possède chez lui, ou sur lui, une petite croix sculptée dans le bois, le métal ou lacée en cuir ; durant les offices la croix à hampe n'est jamais très loin ; les prêtres bénissent la croix et l'offrent à baiser aux fidèles. La fête la plus populaire d'Ethiopie est donc tout logiquement le jour de la Croix (Masqual[27]) qui chaque année est célébrée le 27 septembre dans les villes et villages du pays. De nos jours encore, des femmes et jeunes filles arborent des croix tatouées ou marquées au fer rouge sur le front.

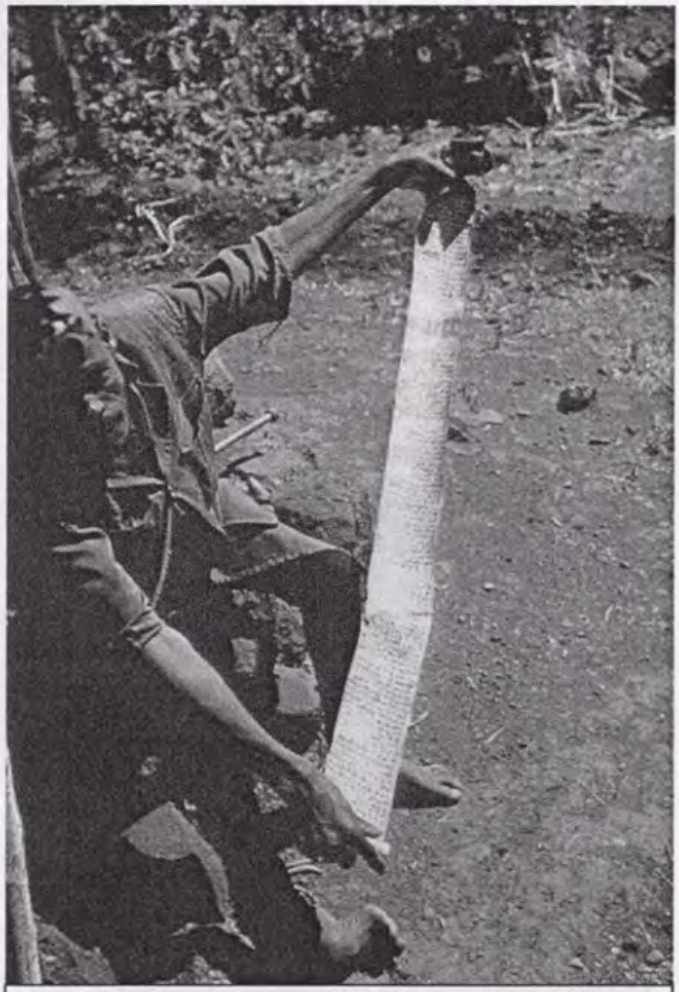
Ces croix forment également un important patrimoine indissociable des églises. En bois, en cuivre, en fer, en bronze, en argent et parfois même en pierre, les croix présentent un dessin d'entrelacs très variés. Les formes complexes obtenues par la technique de la *cire abandonnée*, suivent des dessins géométriques représentant une infinité de croix sculptées formant la grande croix. Dans certains cas, elles sont également incrustées de verroteries, d'or, d'argent ou de laiton, ou encore gravées de quelques inscriptions ou dessins. Outre les bijoux et les croix processionnelles, la croix apparaît dans l'architecture même des édifices religieux :

[27] La fête de Masqual commémore la découverte de la vraie croix par l'impératrice Hélène, femme de l'Empereur Constantin

dans la forme de Bet Giorghis à Lalibela, dans le cadre des fenêtres de la plupart des églises rupestres, dans les gravures des parois et piliers, ...

Les rouleaux magiques, dépliants et livres protecteurs

Les rouleaux magiques, aussi appelés rouleaux protecteurs, « sont en parchemins et de grandes dimensions puisqu'ils mesurent jusqu'à trois mètres de longueur pour une largeur de trente centimètres » (Mercier :1975 :117). Les textes de ces rouleaux sont soit des prières à caractère religieux, soit des prières destinées à protéger leur détenteur des démons et maladies (ces deux éléments sont souvent indissociables). Le texte en guèze ou amharique est très souvent ponctué de peintures représentant des personnages, des anges (protecteurs) ou des dessins géométriques.



Rouleau magique protégeant des maladies, mauvais sorts et autres malheurs (Photo Stevens)

Jouant le même rôle que les rouleaux protecteurs, les dépliants sont « de longues bandes de parchemin pliées en accordéon » (Mercier : 1975 :121). Leur contenu se compose de nombreuses peintures géométriques et de personnages ainsi que de quelques prières en guèze ou amharique. Dans certains cas, ces dépliants prennent la forme d'éventails et sont alors quasi exclusivement décorés de peintures. La parenté des peintures des dépliants avec celles des manuscrits que l'on retrouve en grand nombre dans les églises laissent penser que des mêmes prêtres peuvent à la fois produire des manuscrits et des rouleaux magiques (Mercier : 1975 :121). Plus rarement il est possible de rencontrer des livres protecteurs qui jouent le même rôle que les rouleaux magiques mais ceux-ci sont illustrés de nombreuses peintures (jusqu'à une centaine).

Ces rouleaux, dépliants, éventails sont encore très utilisés aujourd'hui. A plus d'un titre, les populations ont recours aux dabtaras, qui confectionnent toujours les rouleaux, pour les protéger de la maladie, de la mort, de la sécheresse ou de quel que mal que ce soit.

Les manuscrits

Les églises et monastères éthiopiens ont été, par excellence, les lieux d'étude et d'écriture des manuscrits. De nombreux monastères possèdent ainsi des bibliothèques où se côtoient aussi bien la bible, les évangéliaires que les nombreux manuscrits relatant les controverses théologiques, linguistiques, etc. de l'église d'Ethiopie.

Saint Georges tuant le dragon dans un livre traditionnel (Photo L. Stevens)

Les livres liturgiques destinés à la célébration sont ornés de nombreuses peintures représentant des saints et des personnages importants dans l'histoire de la chrétienté éthiopienne. Ainsi les évangéliaires sont décorés des principaux événements de la vie du Christ.

Comme cela se faisait à l'époque antique, une représentation de l'évangéliste orne le début de chaque Evangile. Néanmoins, au fil du temps, la physionomie des évangélistes s'est « éthiopisée » conférant aux manuscrits une impression de déjà vu, tout en restant originaux. Les sources d'inspiration de ces manuscrits et peintures sont certainement internes à l'Ethiopie mais il est indubitable que de nombreuses œuvres « importées » du bassin Méditerranéen ont été recopiées (parfois sans beaucoup de compréhension) et traduites en Ethiopie.

Autres objets de cultes

Situé dans une petite armoire au centre du sanctuaire, le tabot est une petite tablette de pierre ou de bois sur lequel sont gravés des dessins géométriques et souvent le nom du

saint auquel est dédié l'édifice. C'est lui qui confère un caractère sacré à l'église dans laquelle il se trouve.

Dans de nombreuses églises, il est possible de trouver des couronnes royales offertes par les empereurs en signe de reconnaissance, des lutrins (parfois pliants, sans doute pour le voyage), des encensoirs, des triptyques et diptyques, des retables portatifs, des peintures sur toile, des sistres, des aiguières, des clochettes, des récipients, ...

Bref, le patrimoine de ces églises est, on vient de le voir, divers et d'une richesse exceptionnelle. Il fait partie de cette culture chrétienne d'Afrique avec toute son originalité, sa personnalité. Il est le reflet d'une adaptation du christianisme à un pays, et à un peuple qui vit loin des zones d'influence du bassin européen. S'il est exceptionnel, il en est d'autant plus à protéger. Souvent fait de matériaux fragiles, manipulé régulièrement, facile à transporter, ce patrimoine est soumis à de difficiles conditions de vie mais aussi aux vols de collectionneurs peu scrupuleux ou d'antiquaires revendant ces produits à prix d'or en Europe. C'est entre autres pour ces raisons que l'Union Européenne en collaboration avec l'UNESCO a intégré ce patrimoine dans le projet de sauvegarde des églises de Lalibela.

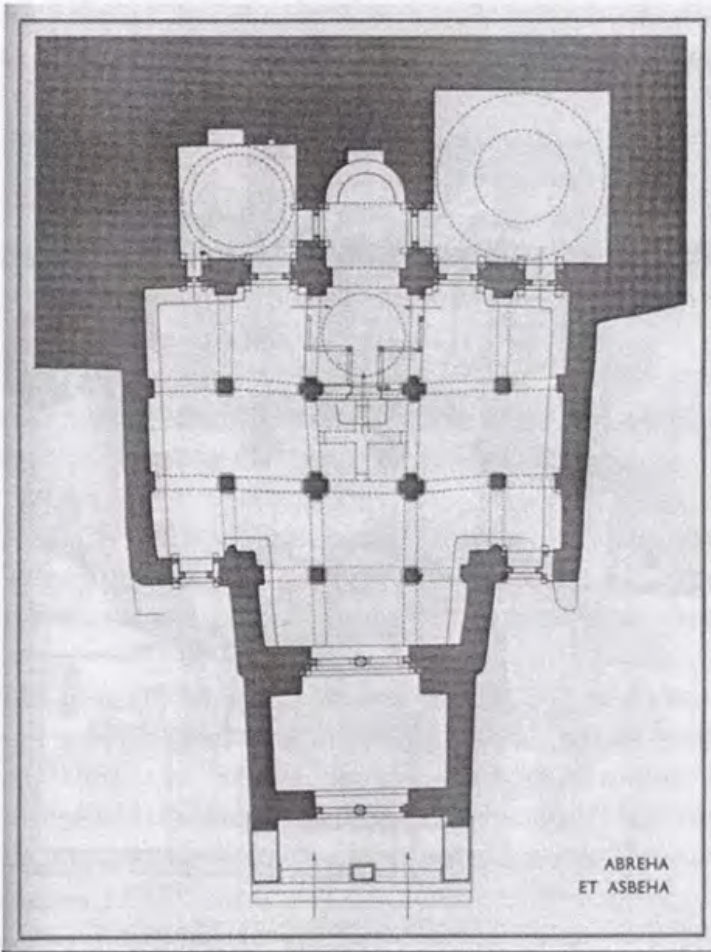
Triptyques et croix conservés à l'église-grotte de Nachutella (Photo L. Stevens)

5

HYPOTHESES ET REFLEXIONS

Pourquoi des églises souterraines ?

Une question importante traverse l'esprit des chercheurs et des subterranologues depuis de nombreuses générations sur les motivations des personnes qui ont creusé ces églises souterraines. Cette question qui se pose tant pour les églises souterraines d'Europe, d'Asie que celle d'Ethiopie est difficile à solutionner et n'a jusqu'à présent donné que des réponses partielles à un phénomène quasi universel. Nous allons tenter de rassembler dans cette partie différents éléments permettant de contribuer à l'explication des églises souterraines d'Ethiopie. Certains de ces arguments sont propres à l'Ethiopie ou à l'Eglise d'Ethiopie, d'autres sont tout à fait valables pour d'autres sanctuaires rupestres dans le monde. Il ne s'agit pas ici de trouver une vérité unique mais d'avancer des hypothèses et des bribes d'explications permettant une meilleure compréhension du phénomène souterrain.



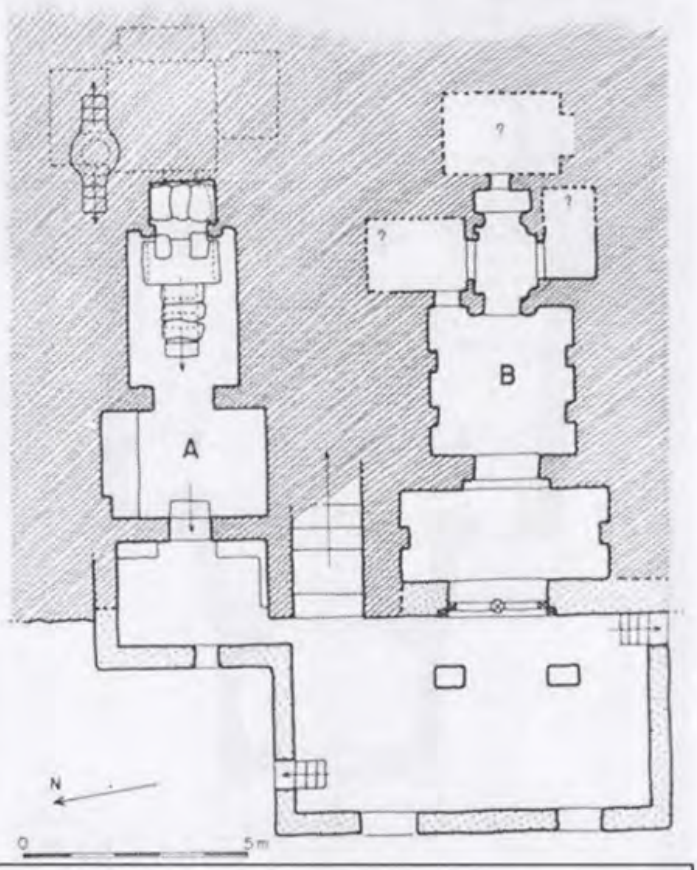
Plan de l'église rupestre d'Abreha Asbeha (Source Archéologia - C. Lepage)

Afin de bien comprendre l'émergence des sites souterrains en Ethiopie, il est important de bien établir l'évolution chronologique des églises souterraines d'Ethiopie. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, les églises souterraines sont présentes dans tout le Nord du pays mais en particulier dans deux régions :

- d'une part dans la province du Tigray où un grand nombre d'églises ont été découvertes depuis près de 50 ans non pas de manière concentrée comme c'est le cas à Lalibela mais un peu partout dans les montagnes et les vallées reculées ;
- d'autre part à Lalibela et dans ses environs immédiats.

Il faut encore noter qu'un certain nombre d'églises souterraines existent également plus au Sud du pays mais leur concentration est fort faible et nous n'en tenons pas compte pour l'instant.

Le problème de la datation des églises souterraines et construites d'Ethiopie est encore aujourd'hui fortement problématique. Les légendes locales font fréquemment remonter les églises à l'époque des rois axoumites et parfois Zagoué. Mais la plupart du temps, ces légendes semblent plutôt fantaisistes et nous donnent peu d'informations précises sur les époques de construction. Elles reposent en général sur des textes qui datent d'époques largement postérieures à ces rois. Ceci reflète l'influence qui régnait durant la période post-Zagoué, lorsque Yekuno Amlak, stigmatisant les Zagoué comme des usurpateurs, attribua sans doute des monuments Zagoué aux rois de la dynastie salomonide pré-Zagoué.



Degoum Sélassié, plan des églises rupestres (Source Anfray)

Les recherches menées par les spécialistes (Gester : 1968, Lepage : 1975, Leroy : 1975, ...) se sont principalement basées sur des analyses stylistiques et architecturales des édifices, des peintures, des objets qui ornent les églises. Mais dans le cas de certains édifices construits tels que les églises de caverne, des datations au carbone 14 ont également eu lieu, sur base des bois qui constituent leur charpente. Ces différentes études ont permis de situer ces églises entre le 9ème et le 15ème siècle. Cette fourchette est évidemment fort large et mériterait d'être affinée par de nouvelles recherches plus précises. Les églises de Lalibela sont pour leur part datées du 12ème - 13ème siècle lors du règne Zagoué qui fut relativement court. Un certain nombre de sanctuaire du Tigray sont plus anciens. C'est donc dans cette région, plus proche du cœur historique d'Axoum, que des éléments de compréhension sur l'émergence du phénomène troglodytique sacré doivent être recherchés.

Une hypothèse particulièrement intéressante à ce sujet fut donnée dès les années 1950 par B. Playne puis reprise dans les années 1970 par C. Lepage (1975 :56). La découverte de plusieurs hypogées (tels que celui de Degoum Sellassié ou d'Abreha et Asbeha) a mis en évidence des églises creusées auxquelles étaient adjointes des zones funéraires également souterraines. Selon ces auteurs, les zones funéraires sont antérieures aux églises. Ces dernières seraient le résultat d'un culte des morts.

La plupart de ces sanctuaires avec zone funéraire ont été découverts dans le Tigray. Le faible nombre de ces structures laisse penser que très rapidement les zones funéraires ont disparu pour ne plus donner lieu qu'à des églises troglodytiques. Celles-ci ont été créées de manière plus ou moins continue du 9ème au 15ème siècle et se sont répandues sur tout le territoire éthiopien au fur et à mesure que le christianisme se dirigeait vers le Sud. C'est certainement dans ce même esprit qu'ont été élaborées les églises de Lalibela. La concentration décroissante des églises creusées du Nord au Sud de l'Ethiopie s'explique vraisemblablement de la même façon.

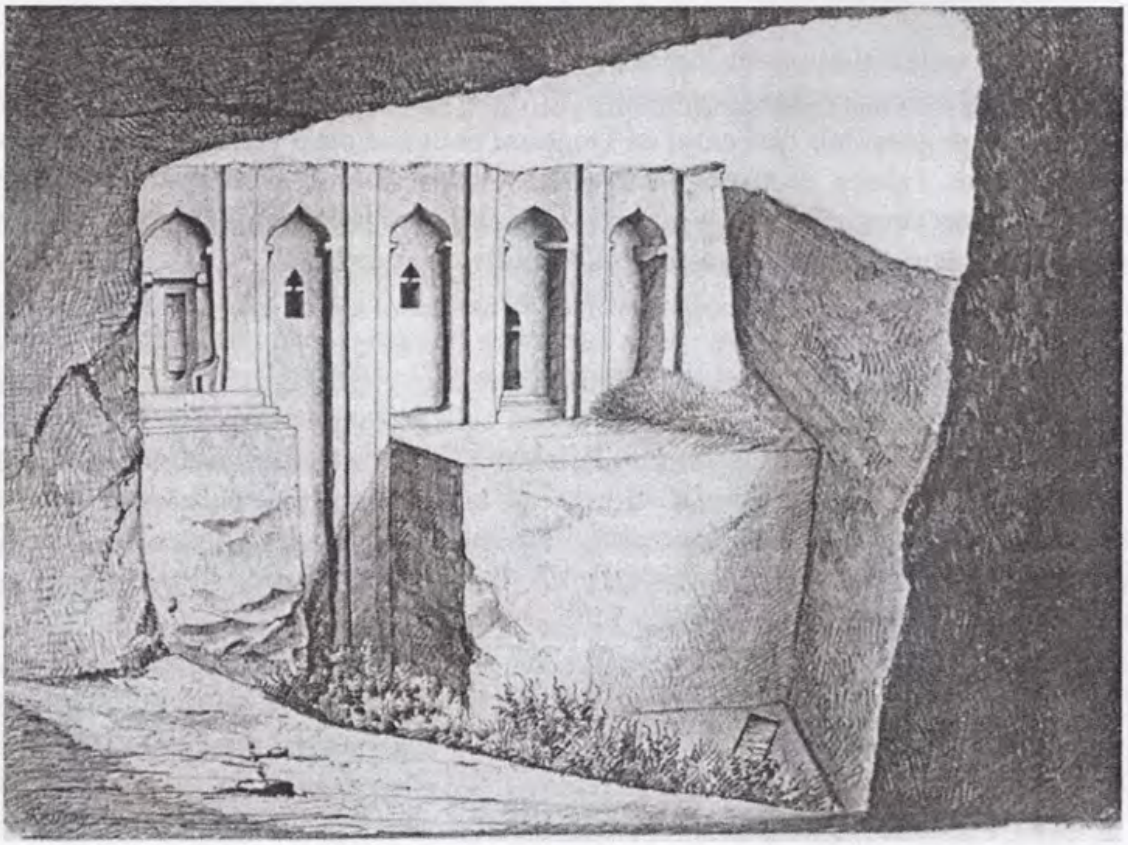
En d'autres mots, la naissance des églises rupestres peut être vue comme une adaptation des zones funéraires en lieux de culte qui au fil du temps sont devenus exclusivement cultuels comme c'est le cas à Lalibela.

Cette hypothèse nous pousse à nous intéresser aux formes funéraires axoumites et pré-axoumites afin de comprendre comment les hypogées ont vu le jour, quelles traditions funéraires ont pu faire émerger ces tombeaux souterrains.

Les plus célèbres sanctuaires sont les stèles d'Axoum. Taillées d'un tenant dans la pierre, ces œuvres mesurent jusqu'à 33.50 mètres de haut. Les fouilles entreprises par J. Doresse en 1954 ont révélé la présence de cavités funéraires taillées dans la roche et vraisemblablement destinées à recevoir les sépultures de rois ou de personnages importants de l'époque axoumite. L'accès à ces cavités funéraires se faisait par un puits (Leroy : 1973 :35).

Leroy note également la présence de tombeaux funéraires aménagés dans des grottes naturelles du Nord de l'Ethiopie. Par rapport aux tombeaux creusés, ils sont relativement rares. Notons encore l'existence de plusieurs tombeaux construits avec une perfection exceptionnelle.

D'autres tombeaux et salles construits sous terre ou taillés dans la roche ont également été découverts lors de fouilles archéologiques à différents endroits tels qu'à Yéha par Francis Anfray, à Matara par les membres de la *Deutsche Aksum Expedition* au début du siècle.



Bet Gabriel Rufael (Source A. Raffray)

Notons parmi ces tombeaux celui dit du Roi Basen à Axoum entièrement taillé dans la roche. On y accède par un tunnel bordé de plusieurs chambres funéraires. Au fond, une salle dessert quatre tombes.

Ces multiples exemples montrent d'une part que la culture funéraire a été très répandue sur le territoire éthiopien avant même l'arrivée du christianisme. La qualité architecturale de ces sites est la démonstration d'un réel savoir-faire des artisans locaux dans le travail de la pierre. Cette dextérité est peut-être un des pré-requis au creusement des hypogées puis des églises. Elle est peut-être à la base d'une tradition d'art rupestre.

Par ailleurs, de tout temps, l'Ethiopie a multiplié les contacts avec divers pays du monde, notamment l'Egypte, la Syrie et l'Inde. Ces pays possèdent des monuments funéraires et religieux qui auraient pu influencer les éthiopiens sur l'idée de creuser leurs églises plutôt que de les construire. Mais si ces contacts ont pu donner ou renforcer l'idée d'enfouir au creux de la roche ces sanctuaires, ils n'ont quasiment pas influencé le style artistique des églises qui reste purement éthiopien (voir à ce propos les sections sur les sanctuaires troglodytiques religieux du monde et sur qui a creusé ces églises).

Finalement d'autres éléments ont également pu influencer l'émergence de sites troglodytiques en Ethiopie :

- Le premier élément est d'ordre pratique : la déforestation intensive, due notamment aux méthodes de construction axoumite requérant beaucoup de bois[28], a très tôt fait apparaître le manque de bois et a pu pousser les architectes ou concepteurs à tailler la roche relativement tendre des montagnes et vallées. Les falaises des vallées et montagnes ont facilité cette idée puisqu'il suffisait d'attaquer au pic les flancs pour y creuser un édifice. Là où la falaise n'est pas présente comme à Lalibela, des falaises artificielles ont été créées en découpant dans le terrain plat les cours des églises. Néanmoins, Hesse (1996 :17) avance qu'à l'époque de la réalisation des sanctuaires les montagnes entourant Lalibela étaient couvertes de forêts ce qui discrédite quelque peu l'hypothèse. Mais ceci ne signifie pas que d'autres régions, telles que le Tigray, n'aient pu souffrir du manque de bois et lancer ainsi le mouvement de création des églises souterraines.

- La manière dont le christianisme a été vécu en Ethiopie et s'est répandu peut être un second élément. En effet, l'exemple des ascètes et ermites du 4ème siècle a vraisemblablement poussé les moines éthiopiens à vivre dénués de tout au creux d'une quelconque caverne ou cavité patiemment creusée suivant l'idée qu'il est nécessaire de se retirer loin de la foule et de la tentation pour prier et se recueillir. Le pouvoir de ces moines auprès des communautés locales et d'autres moines adeptes a certainement contribué à promouvoir une tradition rupestre[29]. Parmi les moines et ascètes qui ont fait naître et ont répandu le christianisme, plusieurs venaient de Syrie et d'Egypte où se trouvent de nombreux sites troglodytiques et où agissaient de nombreux ermites (saint Antoine, saint Maron, ...). Ces personnages de l'histoire d'Ethiopie ont pu emmener avec eux une tradition de creusement de sites souterrains funéraires.

- Dans la même veine, il semble tout à fait probable que bon nombre de sanctuaires pré-chrétiens aient pu être abrités dans des grottes et cavités creusées, tout comme cela s'est passé en Europe. Ces lieux de culte païen ont été convertis en lieux de culte chrétien facilitant ainsi la tâche de conversion des masses à laquelle s'adonnaient les moines et autres convertis. Parmi ces lieux, les grottes où jaillit une eau de réputation sacrée ont pu être privilégiées.

---

[28] Voir à ce propos la section concernant les méthodes de creusement

[29] Une idée similaire existe à Ivanovo en Bulgarie.

L'Ethiopie aux paysages arides et montagneux (Photo L. Stevens)

- Plusieurs études menées par des architectes (e.a. Loubes J.-P.) ont montré les grandes qualités thermiques de la roche, expliquant le phénomène troglodytique par une volonté des habitants de se protéger de la chaleur en creusant leur habitat plutôt qu'en le construisant. Cette idée se vérifie aisément dans des pays tels que la Tunisie (*Matmata*) mais ne semble pas tenir la route en Ethiopie. En effet, on ne connaît actuellement aucun habitat troglodytique en Ethiopie destiné à recevoir une population villageoise. S'il existe quelques habitats troglodytiques à Lalibela, ceux-ci ne sont utilisés que par les moines et sont implantés dans l'enceinte du sanctuaire. Le troglodytisme éthiopien semble plutôt être réservé aux événements religieux qu'à l'habitat (Klose, Stevens, Triolet : 2002). De plus, le climat du Nord de l'Ethiopie est tempéré et ne subit pas de chaleurs excessives qui auraient pu pousser les hommes à creuser ces églises.

- Reste enfin que la volonté de construire des églises durables, résistant aux intempéries, au feu et aux conflits, a pu motiver le creusement des églises éthiopiennes et ce malgré les coûts importants que représente un tel travail. Cette idée, relativement matérialiste, ne colle pas spécialement bien avec la philosophie ascétique des moines qui ont répandu le christianisme à travers l'Ethiopie mais pourrait dépendre de la volonté d'un roi ou d'un politicien d'ancrer solidement (tant physiquement que

spirituellement) la chrétienté en Ethiopie. Il faut noter qu'entre la période axoumite et Zagoué, la reine « Judith » venue du Sud aurait mis à feu et à sang le pays. Ces événements ont pu influencer la volonté de construire des églises en dur. De plus, la menace islamique a pu se faire sentir dans les régions septentrionales où se trouve le cœur historique du pays.

- Notons encore que de tous temps, dans de nombreux endroits du monde, de manière inconsciente, l'homme a toujours attribué au monde souterrain, aux grottes, cavernes et autres cavités une connotation magico-religieuse dont l'art rupestre préhistorique, tout comme les nombreuses églises souterraines, sont une parfaite illustration. Les légendes et l'imaginaire collectif attachés au monde souterrain existent depuis toujours et bien souvent persistent encore de nos jours par peur, incompréhension, superstition, ... D'autre part, la présence d'une eau sortant de la roche, considérée localement comme sacrée a pu inciter les moines et prêtres à creuser à cet endroit une église ou tout au moins un oratoire.

Les fenêtres en croix sont vraisemblablement l'une des caractéristiques architecturales les plus importantes des églises troglodytiques de Lalibela (Photo L. Stevens)

- Certains auteurs ont vu dans Lalibela et dans les églises rupestres la volonté de cacher les lieux de cultes à un ennemi. Cette hypothèse semble difficilement concevable lorsqu'on analyse l'ensemble du patrimoine religieux de cette époque. En effet, de nombreuses églises ont également

été construites à cette époque, sans pour autant être cachées (Sauter : 1963 : 283).

Toutes ces raisons, de manière volontaire ou non, ont pu favoriser l'émergence des églises souterraines de Lalibela et d'ailleurs. Certes, ces raisons ne sont certainement pas les seules et d'autres éléments ont pu contribuer à cette émergence. Il semble raisonnable de ne pas croire à une seule et unique motivation pour le creusement de ces églises, mais bien à une multiplicité à la fois consciente et inconsciente. Ces influences d'origines diverses ont par ailleurs pu se renforcer pour donner lieu finalement du 9ème au 15ème siècles à de véritables églises souterraines de toute beauté.

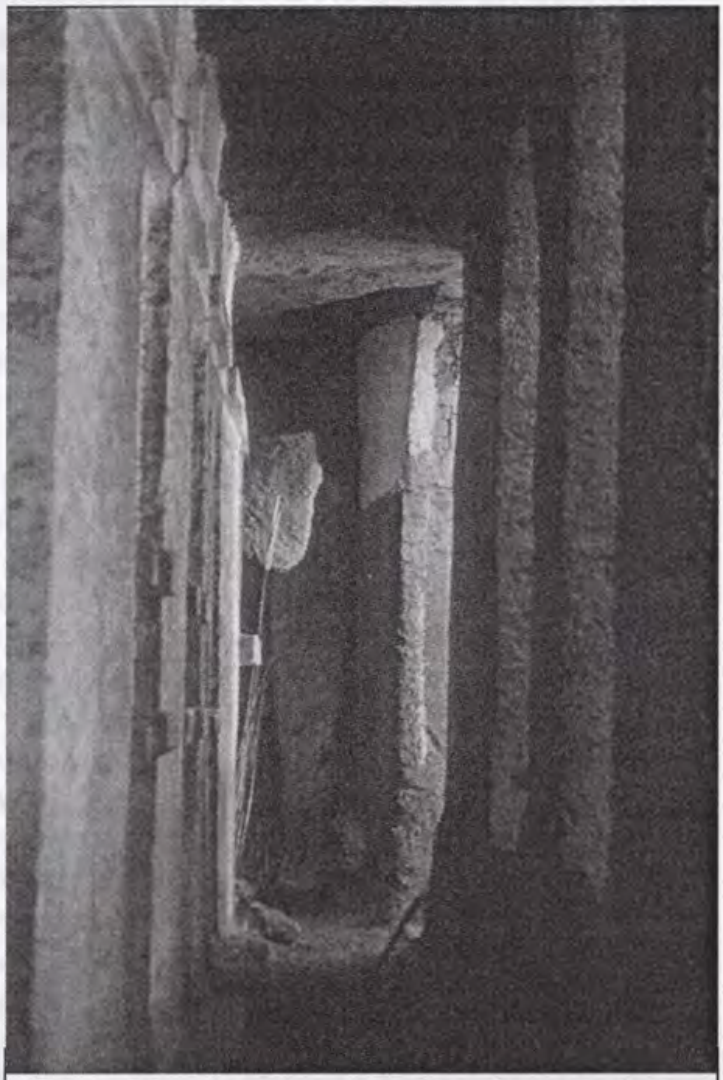
Un travail aussi fin et précis est-il l'œuvre des éthiopiens? Les caractéristiques architecturales des églises semblent plaider en faveur d'une origine éthiopienne malgré quelques influences extérieures.
(Photo L. Stevens)

Qui a creusé ces églises ?

Le faible niveau de développement économique actuel de l'Ethiopie et le haut degré d'élaboration des églises rupestres de Lalibela et du Tigray ont poussé certains auteurs à se demander qui sont les concepteurs de ces monuments. La tradition locale rapporte que le constructeur de ces églises est le roi Lalibela lui-même. Selon elle, Lalibela creusait le jour et les anges la nuit. Même si cette légende laisse croire que c'est sous le seul règne de Lalibela qu'ont été creusées les églises, cela semble tout à fait démesuré et inconcevable. En effet, il a certainement fallu un siècle voire même plusieurs, pour creuser les églises de Lalibela et une main d'œuvre ouvrière et qualifiée importante pour les réaliser.

D'autres auteurs ont pensé que seuls des architectes non-éthiopiens ont pu creuser ces églises. Vers 1520, Alvarez écrivait ceci : « (...) je veux vous rapporter une chose qui m'a été racontée et m'a beaucoup surpris. Il m'a été dit que la construction des églises que j'ai décrites a été faite en vingt-quatre ans, selon qu'il est écrit, et qu'elles ont été excavées par des « Gibetas », c'est-à-dire

des hommes blancs, parce que les Abyssins savent très bien que personne parmi eux ne serait capable d'accomplir un pareil travail » (cité par Leroy :1973 :154). Les propos d'Alvarez seront confirmés quelques années plus tard par Miguel de Castanhoso : « Ces édifices, à ce que disent les Abyssins, furent construits par des hommes blancs » (cité par Leroy : 1973 :154). Il est important de remettre les propos de ces deux auteurs portugais dans leur contexte historique. Lorsqu'ils écrivent, l'Ethiopie sort d'un long conflit contre les troupes musulmanes de Gragn. Le pays est dévasté et bien incapable de reprendre des travaux d'une ampleur similaire à ceux des églises de Lalibela, ce qui fait dire aux Ethiopiens, eux-mêmes, que les églises sont l'œuvre de « *Gibetas* », c'est-à-dire des hommes blancs. Les caractéristiques architecturales et le style des monuments restent profondément éthiopiens et ne laissent pas imaginer qu'il puisse s'agir exclusivement de l'œuvre d'une main étrangère.



Genete Maryam espace entre les colonnes et le mur de l'église (Photo L. Stevens)

Raffray (1882) relève dans un manuscrit la présence d'un certain Sidi Maskal et d'ouvriers venant d'Egypte : « Quant à l'architecte des églises, le manuscrit assure que ce fut Dieu lui-même, mais la tradition ajoute que le négus Lalibela et sa femme Meskal Kebra firent venir d'Alexandrie et de Jérusalem environ 500 ouvriers qu'on désigne encore sous la dénomination d'Européens, ayant à leur tête un nommé Sidi Maskal. La dénomination Sidi, exclusivement arabe et inconnue en Abyssinie, indique suffisamment d'ailleurs l'origine de ce personnage. Sidi Maskal fut donc bien réellement le directeur de ce travail extraordinaire qui ne fut pas l'œuvre des Abyssins mais d'ouvriers venus d'Egypte et de Syrie ». Les chroniques sur la vie du roi Lalibela ayant été écrites plusieurs siècles après les Zagoué, il est difficile d'en distinguer les parties légendaires de la réalité historique. Ceci d'autant plus que les chroniqueurs ont pu

arranger l'histoire du roi en fonction des intérêts de la dynastie salomonide qui fut renversée par la dynastie Zagoué.

De même au 20ème siècle, maints visiteurs attribuaient aux étrangers la réalisation des églises de Lalibela. Ainsi, en 1944, Findlay (p. 23) écrivait : « Il est clair de la magnificence du travail et de l'ornementation que Lalibela n'ait pu être faite par une main d'œuvre locale ». Cette réaction se comprend parfaitement lorsque l'on sait que ces voyageurs qui décrivaient les églises de Lalibela ignoraient l'existence des nombreuses autres églises rupestres d'Ethiopie. Lalibela faisait alors figure de cas unique en Ethiopie et tranchait avec les autres monuments du pays.

Croix manuelle
(Photo L. Stevens)

Néanmoins, l'Ethiopie ayant souvent été très ouverte sur le reste du monde, il est quasiment inévitable que des étrangers aient été sur place lors du creusement des églises. D'une part, à de nombreuses périodes, l'Ethiopie a servi de terre d'asile à un grand nombre de personnes (religieuses ou non) rejetées ou opprimées dans leur pays d'origine notamment lors des persécutions arabes et des invasions seldjoukides. A ce propos, Doresse (1957 :68) note l'exode de nombreux Coptes chassés par le calife Hakim, aux alentours des années 1005 - 1012, ainsi que l'expulsion du Caire du vizir arménien Bahram devenu trop puissant et de deux mille de ses compatriotes en 1137. En 1144, après avoir chassé les chrétiens d'Asie Centrale, de Perse et de Syrie, les Mongols prennent Edesse[30] jetant sur les routes de nombreux chrétiens ayant une longue tradition du troglodytisme. D'autre part, les contacts avec le bassin méditerranéen étaient renforcés par le lien de l'église d'Ethiopie avec le patriarche d'Alexandrie qui jusqu'en 1951 a nommé l'évêque d'Ethiopie.

Tout au long de l'histoire, les contacts avec le reste du monde ont été importants et ont mené les Ethiopiens à courir le monde autant que les étrangers à voyager en Ethiopie. Ces multiples relations ont certainement influencé la manière de construire ces églises. L'empreinte extérieure s'est surtout manifestée au travers de l'ornementation, où, comme nous l'avons vu dans le cas de l'église de Yehmerahana Krestos, des composantes islamiques sont présentes. Dans le même ordre d'idée, l'évangélisation de

[30] Cité caravanière de Mésopotamie (aujourd'hui Urfa en Turquie près de la frontière syrienne)

l'Ethiopie par des moines syriaques a également pu influencer le style et la décoration des églises.

Sauter (1963 : 287-290) relève également dans le style diverses influences. Tout d'abord, une influence grecque caractérisée par la présence de colonnades autour d'églises telles que Genete Maryam ou Medhane Alem[31].

Ensuite, une influence copte dont la représentation passerait, notamment selon Findlay (1944 : 14), par la réalisation des sept bas-reliefs de Bet Golgotha, bas-reliefs qui seraient proches des petites figures en bois que l'on trouve dans les églises coptes du Caire.

Il relève encore une influence syriaque dans l'agencement intérieur : basilique à trois nefs parallèles, nef centrale voûtée plus élevée que les nefs latérales à plafonds plats, sanctuaire auquel on accède par un arc triomphal en plein-cintre, autel surmonté d'une coupole, frise autour de la nef, sacristies, portes principales au nombre de trois, narthex à l'Ouest, ...

Une influence indienne soutenue par la découverte de monnaies kouchanes des 1er-3ème siècles à Debra Damo et de céramiques bouddhiques à Haoulti (site axoumite au Sud-Est d'Axoum) est également proposée. Du point de vue architectural cette influence indienne se remarque, selon Matthews, dans les ornements des chapiteaux en forme de console. Mais si les éléments archéologiques confirment les relations qui ont pu exister entre l'Ethiopie et l'Inde, ils ne confirment en rien une influence sur l'architecture des églises éthiopiennes.

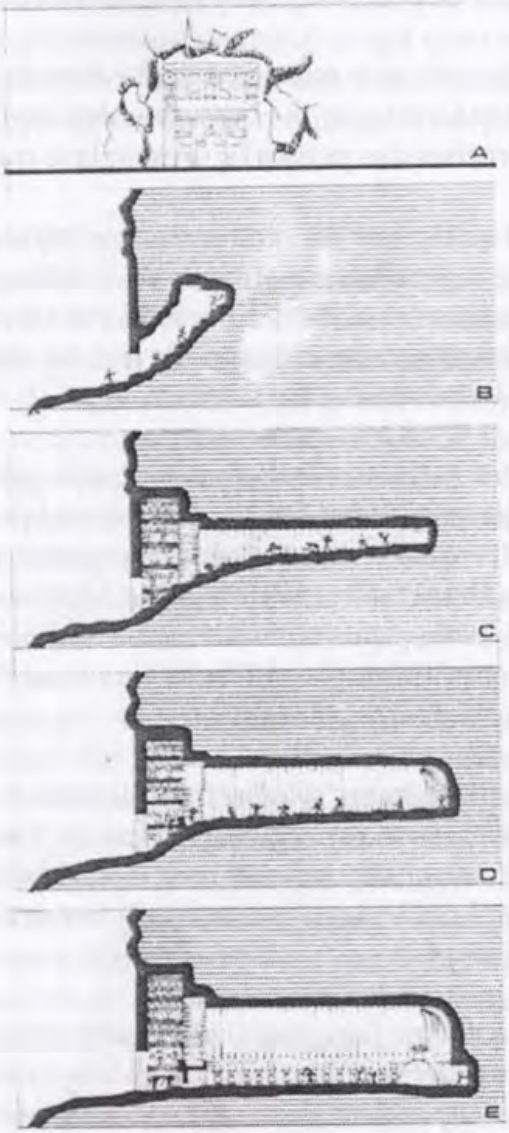
Enfin, Sauter relève une influence musulmane que l'on remarque notamment dans la décoration de l'église-caverne de Yemrehana Krestos, ainsi que dans différents éléments architecturaux des églises de Lalibela et des environs. Ceci nous rappelle que l'Ethiopie est bordée au Nord de territoires musulmans qui de tout temps ont eu une influence sur le pays.

Le savoir-faire était bel et bien présent en Ethiopie comme nous venons de le montrer. Les stèles d'Axoum, les palais axoumites, ... sont une révélation du savoir-faire des Ethiopiens et de leur capacité à entreprendre certains travaux qui, à priori, peuvent sembler démesurés. Si l'origine éthiopienne est bien établie, il reste une inconnue sur la provenance de la main d'œuvre, s'agissait-il de paysans pour les moins qualifiés et d'artisans pour les plus habiles ? Y avait-il des esclaves ? Comment étaient-ils recrutés ? Etaient-ils payés ?... Toutes ces questions restent actuellement en suspens. Seules

[31] Bien que l'apparence extérieure de ces deux églises fassent réellement penser à un temple grec, nous n'adhérons pas totalement à l'idée d'une influence grecque proprement dite en ce sens que peu d'autres éléments architecturaux et archéologiques viennent confirmer la présence de ce style.

quelques hypothèses sont permises. Il semble en effet, au vu du nombre important d'ouvriers nécessaires à la réalisation d'un tel ouvrage, que des esclaves aient pu être recrutés pour la réalisation du gros œuvre. Il n'est pas improbable non plus que de nombreux paysans désirant gagner leur place au ciel aient proposé spontanément leur force de travail pour la réalisation de ce qui devait être une nouvelle Jérusalem. Pour la réalisation des sculptures et autres détails architecturaux, tout reste possible mais il n'est pas invraisemblable que le savoir-faire déjà présent sous le royaume d'Axoum et lors du creusement d'autres églises souterraines du Tigray se soit transmit au fil du temps. Des artisans ont ainsi éventuellement pu être amenés sur place pour y exercer et peut-être aussi y enseigner leur art et leur savoir-faire.

Finalement, rien ne prouve que toutes les églises aient été creusées en même temps. Au contraire, il est probable (i) que quelques églises actuelles[32] soient des lieux profanes ou païens aménagés ultérieurement en lieu de culte chrétien ; (ii) que certaines églises aient seulement été achevées après le règne de la dynastie Zagoué. La tradition rappelle, d'ailleurs, que les peintures de Bet Maryam ont été exécutées au 15ème siècle sous le règne du roi Zara Ya'qob (1434 - 1465). Notons, enfin, que l'étude approfondie des autres églises rupestres d'Ethiopie nous permettra de mieux comprendre quelle est l'origine de ces églises rupestres et qui les a creusées.



Méthode de creusement des temples hauts sous plafond (Dessin de Margas in Charneau et Trebbi)

Méthode de creusement

La méthode de creusement est assez intéressante et montre que les concepteurs ont pu tirer parti du caractère souterrain de leur architecture.

A Lalibela, une des toutes premières étapes de la réalisation des édifices a vraisemblablement

[32] On pense notamment à Bet Merkurios, Gabriel-Rufael, ...

été la prospection de la région pour trouver un tuf volcanique largement exempt de bombes volcaniques qui se traduisent par de profondes caries. De plus, il a fallu trouver un tuf homogène et tendre à l'opposé de celui de Adadi Maryam qui est noir, dur et chargé de bombes volcaniques d'où le manque d'esthétique de cette dernière.

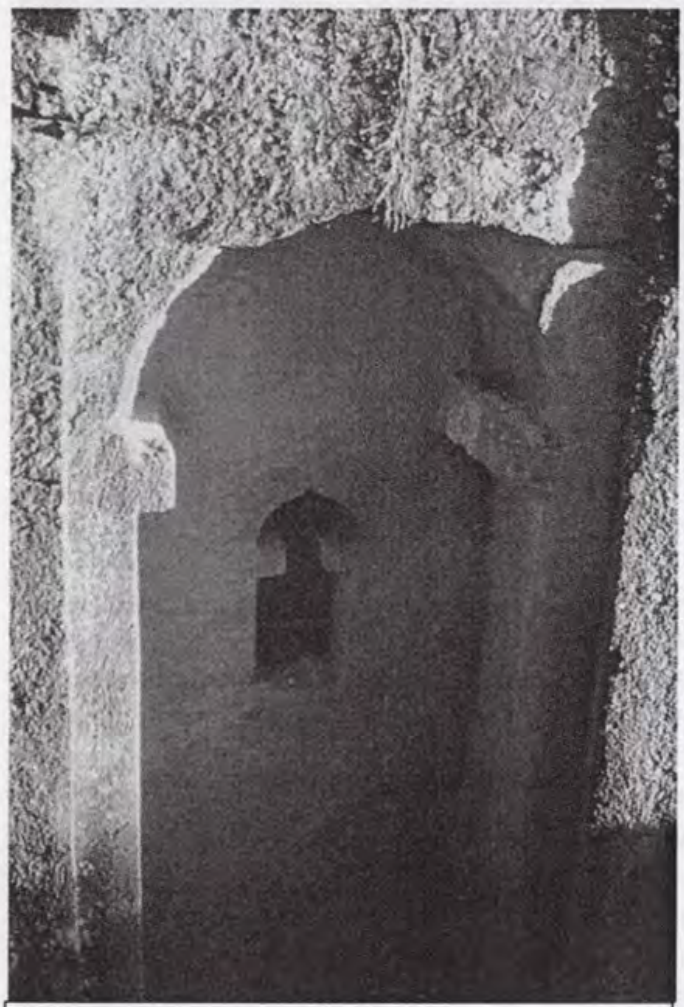
Le creusement de ces centaines de mètres de tranchées, des églises, ... a certainement pris plusieurs dizaines d'années voire plus d'un siècle (photo L. Stevens)

Ensuite, le travail consistait probablement à déterminer l'emplacement de l'église, son orientation et à délimiter l'espace de creusement de la cour par rapport à l'église. Ceci signifie que les concepteurs suivaient certainement un plan relativement bien établi et utilisaient sans doute des instruments tels que des équerres et de la corde afin d'obtenir le plus de régularité possible. Néanmoins, aucune mention de ces plans et de ces instruments ne nous est parvenue jusqu'à ce jour. Lorsque l'espace était bien délimité, le creusement pouvait alors commencer après un éventuel sondage sur la qualité de la roche.

Dans la description des églises de Lalibela, nous avons vu que toutes ou presque ont deux rangées de fenêtres. Celles de la rangée inférieure sont systématiquement de petite taille, et décorées de croix préservées dans la roche, tandis que les fenêtres de la rangée supérieure sont plus grandes et laissent pénétrer plus de lumière. Cette caractéristique nous permet de bien comprendre la méthode de creusement des églises. Plutôt que d'isoler un bloc monolithe au milieu d'une cour, puis de creuser l'intérieur de l'église, le creusement de la tranchée autour du bloc et le dégagement de l'église proprement dite (à l'intérieur) se faisaient simultanément du haut vers le bas. Le creusement s'effectuait vraisemblablement en différentes couches, trois d'après R. Sauter (1957 : 33). Lorsque la première couche était enlevée, les artisans, qui avaient déjà façonnés le toit commençaient à donner forme aux parois, ouvraient les fenêtres supérieures qui servaient à sortir les débris, et s'attaquaient à la réalisation des plafonds et des arcs. Creusant vers le bas à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, les ouvriers et artisans modelaient l'église du haut vers le bas. La réalisation par marche

permettait à chaque moment d'éviter la construction d'échafaudages. Lorsque le niveau le plus bas était atteint à l'intérieur et à l'extérieur par la marche la plus basse, les déchets étaient extraits par la porte, ceci évitant de les remonter jusqu'aux fenêtres supérieures. Il est très vraisemblable que, tout comme l'extérieur, l'intérieur ait été dégagé en gradin. Afin de descendre de façon aussi rectiligne que possible, des fils à plomb étaient très certainement utilisés. Les fenêtres inférieures et les sculptures les plus fines étaient naturellement réalisées à la fin. Les coups de pics de la finition sont encore visibles sur de nombreuses parois.

Cette méthode vaut essentiellement pour les églises creusées en terrain plat, dites monolithiques. Pour les églises hypogées, la méthode est plus ou moins similaire lorsqu'on attaque la paroi d'une falaise. Mais dans ce cas, il est probable qu'un échafaudage fut nécessaire pour tailler et sculpter les points les plus hauts de l'église, à moins que les techniques d'excavation aient été identiques à celles qui furent utilisées en Inde pour le creusement des temples d'Ajanta. En effet, pour ces temples souterrains creusés dans la falaise, le principe consistait à tailler la porte puis directement creuser un tunnel remontant dans la masse rocheuse jusqu'à hauteur du plafond pour ensuite créer le plafond et descendre jusqu'au niveau du sol préservant dans la roche les piliers et autres décorations monolithes (Charneau et Trebbi : 1981 : 27). D'après Charneau et Trebbi, cette technique prévalait pour la création d'un temple souterrain haut de plafond, des techniques plus simples étant utilisées pour les temples de plus faible envergure. Parmi ces techniques, on note celle consistant à isoler dans la cavité divers petits murets qui par la suite étaient aisément détachés de la masse rocheuse.



Fenêtre en arc de quille sous une arcade du même type (Photo L. Stevens)

Il est important de se rendre compte de la difficulté du travail réalisé et de la précision des gestes des artisans, puisque chaque coup de pic devait être

dosé afin de ne pas entailler la roche trop profondément et de ne pas compromettre le travail final. Un important travail de finition devait donc être réalisé au niveau des parois, des sculptures, des fenêtres décorées, ... On se rend dès lors compte que le creusement d'une église souterraine est un travail au moins aussi difficile si pas plus difficile que la construction d'une église en pierre puisque un coup de trop dans la taille d'un bloc pour une église construite n'a pas d'effet irréversible pour l'esthétique du monument.

Dans un certain nombre de cas, la difficulté de creuser la roche, les erreurs humaines, les changements d'équipes de travail ont donné lieu à des irrégularités de creusement. Comme le souligne Sauter (1957 : 28), ces irrégularités ne sont choquantes que dans la théorie. En effet, dans la pratique, la plupart d'entre elles passent inaperçues. A Lalibela, Bet Maryam, ne présente pas un plan parfaitement quadrangulaire, mais plutôt un parallélogramme. A Genete Maryam, la mauvaise qualité de la roche a obligé les réalisateurs à ne pas détacher les colonnades les unes des autres dans le coin Nord-Ouest. Dans l'église de Yekka-Mikaël[33], dans les collines de la périphérie d'Addis-Abeba, le coin Nord-Ouest forme un angle obtus de 115 degrés que l'on n'aperçoit qu'à la vue du plan (Sauter : 1957 :28). Ces asymétries, non-parallélismes, angles inférieurs ou supérieurs à 90 degrés et autres irrégularités sont dus bien sûr à des erreurs humaines, mais également à l'absence de points de repère lors du creusement de l'édifice. En outre, la qualité de la roche peut varier sur quelques mètres et obliger le maître d'œuvre à changer ses plans face à cet impondérable. Dans le cas de Yekka-Mikaël, comme ça a pu l'être dans d'autres, le creusement s'est étalé sur plusieurs époques changeant ainsi les équipes d'ouvriers, les plans, les techniques, etc.

Les outils utilisés étaient assez sommaires : pour le gros œuvre, des pioches et des leviers ; et pour les parties fines, des ciseaux, des hachettes appliqués sur la roche comme sur le bois. (Leroy :1973 : 124). Pour remonter les déchets en surface, deux techniques semblent possibles : d'une part la remontée par panier ou « civière[34] » en bois jusqu'au sommet de la cour lorsque le fond de celle-ci n'est pas encore touché, puis par les tranchées et tunnels d'accès lorsque la profondeur finale en est atteinte ; d'autre part, à l'aide de treuils en bois remontant directement du fond de la cour les déchets de creusement. Néanmoins, aucun élément objectif ne garantit l'usage d'un treuil.

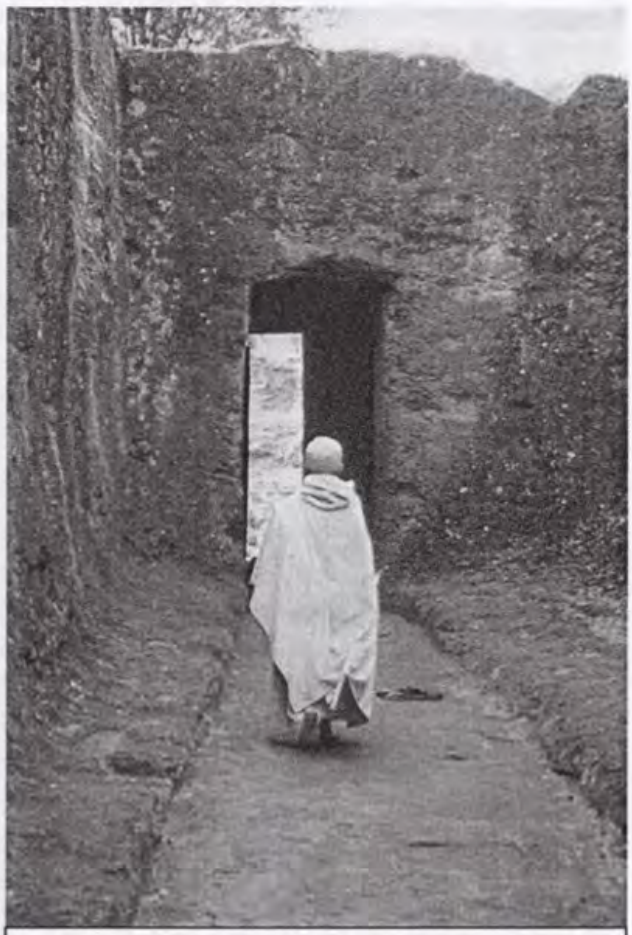
---

[33] Le cas de Yekka-Mikaël à Addis-Abeba est intéressant pour mieux comprendre les méthodes de creusement des églises rupestres d'Ethiopie. En effet, il s'agit de la seule église souterraine inachevée connue, elle permet donc de mieux comprendre les différentes étapes de creusement qui semblent correspondre approximativement à celles décrites dans ce paragraphe. Les raisons de l'interruption des travaux sont hélas inconnues mais différentes hypothèses peuvent être proposées : mauvaise qualité de la roche, manque d'argent, mort du bailleur de fond, problème politique, ...

[34] Comme c'est encore le cas dans les constructions modernes d'Addis-Abeba où les matériaux sont montés aux différents étages par des sortes de civières en bois portées à bras d'homme.

A l'intérieur, la lumière arrivant par les fenêtres n'était certainement pas suffisante lorsque l'ouvrier travaillait dans les recoins les plus sombres ou à la réalisation de certains travaux de haute précision. Il devait donc certainement recourir à un éclairage de type lampe à huile ou à base de suif. Pour leur part, les maîtres d'œuvre avaient très certainement recours aux fils à plomb, équerres et autres instruments de mesures disponibles à cette époque. Jusqu'à présent, aucun outil ou instrument n'a pu être découvert. Espérons que lors de prochaines fouilles dans les zones de déblais par exemple, quelques outils pourront être retrouvés et apporteront plus de précisions sur les conditions de travail à cette époque.

Nous ne savons pas avec précision comment ces techniques ont été utilisées à Lalibela, mais il est certain qu'au fil du temps, l'expérience aidant, les artisans ont dû adopter des procédés facilitant leur travail et leur évitant des efforts inutiles pour un résultat de même qualité ou de qualité supérieure.



Jeune moine dans les dédales rupestres de Lalibela (Photo L. Stevens)

Outre pour le travail de creusement proprement dit, il est évident que de nombreuses personnes étaient impliquées dans la réalisation de ces travaux, notamment pour l'évacuation des déchets dans les environs, la fabrication des outils, l'alimentation des ouvriers, ... Tous ces éléments ont certainement eu des répercussions sur la population. Ils ont dû créer à la fois un sentiment de fierté quant à la possession d'un tel joyau mais aussi un épuisement dû à l'obligation de travailler dur de manière directe ou indirecte. Mais les conditions sociales et de travail étant actuellement inconnues, il est difficile de savoir comment a été ressenti la réalisation de ces édifices. Le manque d'archives sur les phases de construction des églises de Lalibela ne nous permet aucune conclusion sur les méthodes de creusement, les conditions sociales des travailleurs, leur identité, ... C'est là une des caractéristiques du règne de la dynastie Zagoué qui nous a laissé des œuvres architecturales de toute beauté mais très peu de documents (non légendaires) sur la vie et l'histoire de cette époque.

6

LA SAUVEGARDE

Les chapitres précédents ont permis de se rendre compte du patrimoine souterrain inestimable que recèle l'Ethiopie et en particulier le petit village de Lalibela. Les églises subissent néanmoins depuis plusieurs siècles les affronts de l'histoire, des pèlerins, des intempéries, du tourisme, etc. qui inexorablement érodent, détériorent, détruisent, abîment ces joyaux appartenant indubitablement au patrimoine de l'humanité. Il est donc devenu nécessaire depuis quelques années de prendre conscience de ce phénomène de dégradation afin d'entreprendre des projets de sauvegarde et de prévention des dégradations. Ceci est d'autant plus important que nous nous trouvons dans un pays où le manque de ressources ne permet pas de mettre en œuvre tous les moyens nécessaires à la sauvegarde de tels monuments, surtout à une époque où les technologies et les coûts liés aux interventions de spécialistes deviennent de plus en plus importants. Le problème de la dégradation du patrimoine de Lalibela ne se limite pas seulement aux bâtiments, mais également aux peintures qui les ornent et au patrimoine mobile (parchemins, croix processionnelles, rouleaux magiques, ...) qui font partie intégrante de l'histoire et du patrimoine éthiopien.

Afin d'analyser ce problème de dégradation et les possibilités de sauvegarde des églises et du patrimoine de Lalibela, nous allons tout d'abord mettre en évidence les principales détériorations et leurs causes et les solutions envisageables. Par la suite, nous verrons ce qui fut fait aux cours des dernières décennies et en particulier de ces dernières années pour finalement voir quels projets existent à l'heure actuelle et ce que l'on peut en attendre.

Les dégradations

Les processus de dégradation

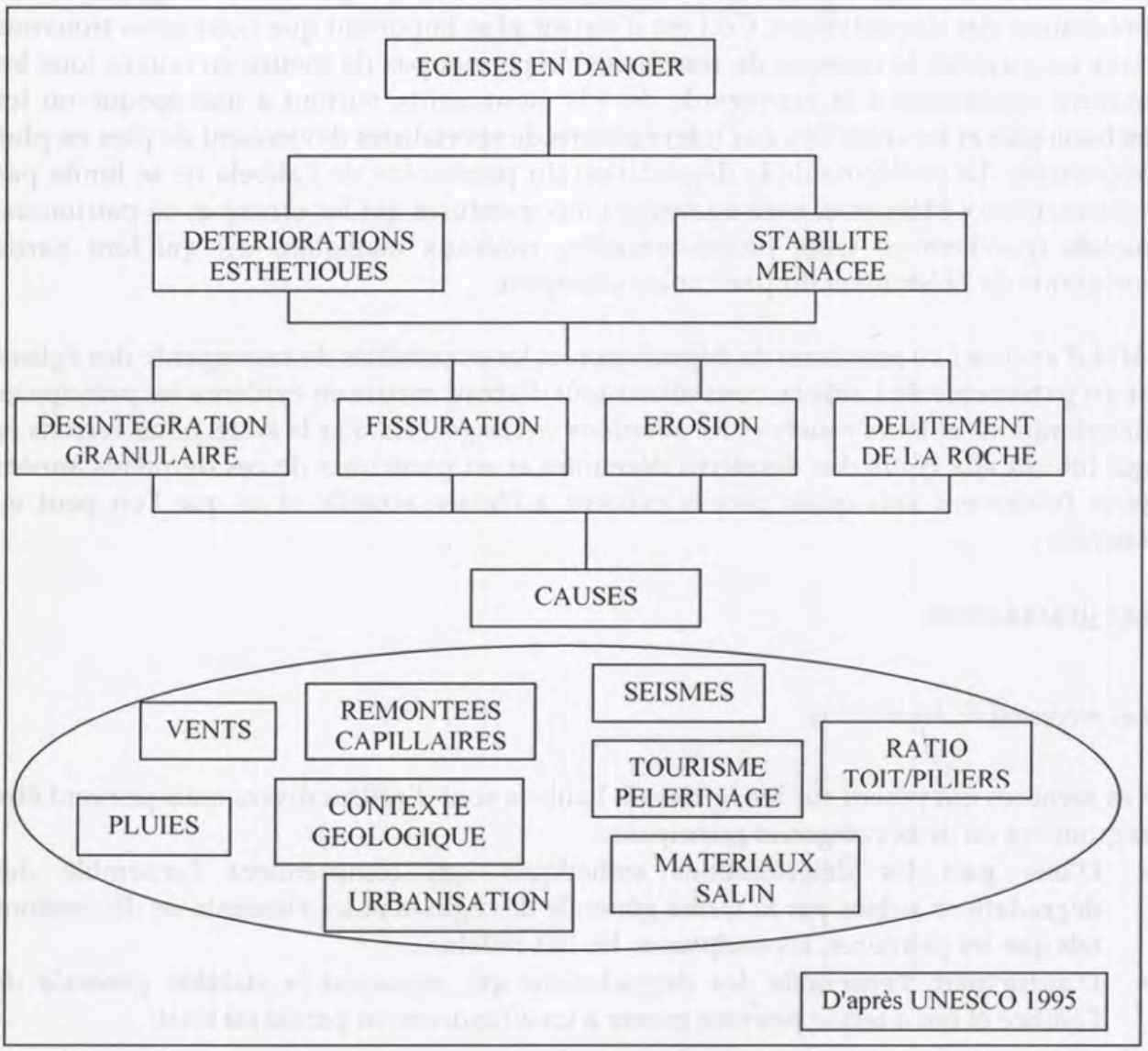
Les menaces qui pèsent sur les églises de Lalibela sont d'ordres divers mais peuvent être regroupées en deux catégories principales :

- D'une part les détériorations esthétiques qui comprennent l'ensemble des dégradations subies par la forme générale des églises et les éléments de décorations tels que les peintures, les sculptures, les bas-reliefs, ...
- D'autre part, l'ensemble des dégradations qui menacent la stabilité générale de l'édifice et qui à terme peuvent mener à un effondrement partiel ou total.

Lors de leur enquête dans le cadre d'un grand programme de « préservation des églises creusées de Lalibela », les spécialistes de l'UNESCO ont mis en avant quatre processus

de dégradation altérant peu à peu la roche et la stabilité des églises : la désintégration granulaire, la fissuration, le délitement de plaques de roche, et l'érosion. Ces processus qui menacent tant l'esthétique des églises que leur stabilité, ont des causes diverses découlant tant de l'environnement naturel que des activités humaines. Nous ne passerons pas ici en revue toutes les causes possibles de ces détériorations mais seulement les principales. Les problèmes sont loin d'être simples, les facteurs sont nombreux et souvent interactifs.

Schéma du processus de dégradation des églises



La première cause de détérioration est presque sans aucun doute l'eau qui intervient dans tous les processus de dégradation. La première source d'eau est la pluie qui tombe principalement durant la période de juin à septembre. Les eaux de pluie tombent tout d'abord sur les toits où les éclaboussures et leur passage sur la roche érodent celle-ci. Conjuguées à l'action des vents latéraux, les pluies sont projetées sur les façades et accentuent le phénomène d'érosion mécanique sur les côtés des églises. L'eau qui n'est pas évacuée par les gargouilles et autres corniches stagne alors sur les toits et s'infiltre peu à peu dans la roche profitant de la porosité et des fissures. Les décorations en bas-relief sur les toits sont une des raisons de la stagnation de l'eau. Ce sont aussi ces bas-reliefs qui sont les premiers touchés par le délitement et la désintégration granulaire.

L'eau stagnante participe alors au phénomène de cristallisation de différents types de sels provenant des activités humaines et de la roche elle-même. Les variations de température provoquent une absorption et une évaporation répétées des eaux qui se situent sur et dans la roche. Cette eau dépose alors les différents sels et minéraux participant à un phénomène de cristallisation et de concrétionnement. Ces formations semblent suffisantes pour créer une pression sur des petites plaques de roche qui se détachent de la masse de l'église.

Eau stagnant dans un fossé du second groupe d'églises (Photo L. Stevens)

L'eau intervient aussi par remontée capillaire. L'eau stagne au niveau du sol de plusieurs manières : d'une part, par les citernes et cuves baptismales qui sont au pied des églises ; d'autre part, par d'importantes flaques d'eau dues au manque d'entretien des systèmes de drainage ; enfin, par une couche imperméable de basalte, retenant l'eau qui s'infiltre dans la nappe phréatique. Cette eau qui stagne au niveau du sol remonte par capillarité et participe ainsi au phénomène de cristallisation créant le délitement de plaques de roche et la désintégration granulaire de petites particules de roche.

Le vent participe lui aussi au phénomène d'érosion de la roche et au phénomène d'évaporation et d'absorption de l'eau par la roche qui favorise la cristallisation, le délitement et la désintégration granulaire.

Le problème de la séismicité est également à ne pas sous-estimer. En effet, l'Ethiopie est une région volcanique traversée par la vallée du Rift. Cette région à l'intersection de deux plaques tectoniques est donc soumise à de nombreux tremblements de terre qui ne manquent pas de toucher la petite ville de Lalibela et ses églises. Depuis le début du siècle, plus d'une trentaine de tremblements de terre ont été enregistrés avec une magnitude allant de 3 à 6 sur l'échelle de Richter. Ils provoquent l'apparition de fissures mettant en péril la stabilité des églises et leur décoration.

En outre, la géologie et les failles qui furent traversées lors du creusement ainsi que la pression des toits sur les piliers diminuent la stabilité structurelle des églises. En plusieurs endroits, celles-ci traversent des joints de stratification qui affaiblissent leur résistance mécanique. Ce phénomène est amplifié pour les églises de grandes tailles. Il faut finalement noter que la nature de la roche elle-même participe aux processus de dégradation. La roche volcanique dans laquelle les églises sont creusées est un tuf naturellement friable et très sensible aux processus de dégradation relevés ci-dessus.

Lalibela: un lieu de vie et de prière. On remarque à l'avant plan la seule arcade qui reste de la partie effondrée de Bet Mercurios (Photo L. Stevens)

Enfin, les églises et la ville de Lalibela sont des lieux de vie où tous les jours des offices se déroulent, où des pèlerins viennent pour les fêtes (Masqual, Timkat, ...), où des touristes déambulent, où des prêtres et fidèles prient et se recueillent, ... Ces activités multiples qui attirent à certaines occasions plusieurs milliers de visiteurs ont également un effet néfaste pour les monuments. Les frottements des personnes et ustensiles contre la roche entraînent l'érosion de petites particules. De plus, la ville et ses habitants amènent des déchets organiques qui, par leur décomposition, déposent des sels sur la roche et contribuent aux cristallisations et à l'apparition d'effritement.

Les dégradations observées

Les dégradations les plus manifestes sont bien évidemment les effondrements qui résultent la plupart du temps d'un long processus de fissuration, d'infiltration des eaux, d'érosion, ... Dans le cas de Lalibela, excepté en deux endroits, nous ne sommes pas encore arrivés à ce point du processus et espérons que cela ne se produira jamais. L'église de Bet Merkurios a, comme nous l'avons noté plus haut, subi un important effondrement de sa partie Sud-Ouest. Les causes de cet effondrement nous sont inconnues. Un deuxième effondrement important est celui des piliers et d'une partie du toit de Medhane Alem. En 1882, Raffray dessinait l'église en partie détruite et écrivait : « cette église est en parfait état de conservation à l'intérieur mais, la colonnade qui entoure l'église était trop fragile pour résister aux ravages du temps et des hommes. Cette colonnade n'est donc intacte que sur le fronton Est ». Bianchi Bariviera, qui voyageait à Lalibela en 1939 - 1940, relate à l'époque que plusieurs piliers sont détruits et que le rebord du toit de Medhane Alem n'est soutenu que par quelques troncs d'arbres. Depuis, deux programmes de travaux de restauration, l'un en 1954, l'autre en 1967, ont remplacé les troncs d'arbres par des piliers en pierre construits à partir de la même roche que celle dans laquelle les églises sont creusées.

Près de Lalibela, Bet Arbatu Inseza (Eglise des Quatre Apôtres) est déjà fortement endommagée. Une fissure oblique traverse tout l'édifice, la partie gauche de la porte a été consolidée et la végétation envahit peu à peu la façade. Cette église, comme beaucoup d'autres, n'est pas classée au patrimoine de l'humanité et ne subira sans doute aucune intervention d'entretien et de restauration avant un bon moment. (Photo L. Stevens)

Outre ces deux effondrements majeurs, l'effritement touche presque toutes les églises sous l'effet des quatre processus

de dégradation vus ci-dessus (érosion, délitement, désintégration granulaire de la roche, fissuration). Ces détériorations n'ont pas atteint partout le même degré de gravité. Plus exposés aux vents et aux pluies, les toits sont les premiers gagnés par l'effritement général qui détache peu à peu les particules puis des écales entières de roche. Les proéminences (arcades, croix, bas-relief, ...) sont les éléments les plus affectés. Les études menées par l'UNESCO (1995) ont donc montré qu'en de nombreux endroits la roche du toit sonnait creux.

La fissuration est également présente sur les parois. Horizontales ou verticales, les fissures courent principalement près des fenêtres et portes, mais pas exclusivement. Le long des façades, ce sont les mêmes processus que sur les toits qui se produisent mais sans doute de manière moins forte, excepté peut-être pour les façades les plus exposées aux vents et pluies.

Ensuite, l'effritement, la fissuration mais aussi la porosité de la pierre laissent pénétrer à l'intérieur de l'église l'eau qui détruit sur son passage les peintures de plusieurs plafonds et parois. Les peintures subissent donc l'effet des eaux de pluie mais aussi les variations climatologiques et microgéologiques. Enfin lors d'une visite à Genete Maryam, nous avons été frappés par la disparition de la plupart des peintures situées à hauteur d'homme. Les pèlerins et touristes touchant les peintures fréquemment ont fini par les faire disparaître totalement.

Finalement, les autres marques de dégradation sont la présence de lichens, mousses et autres végétaux sur les façades. Ces végétaux attestent de la circulation de l'eau au travers de la roche, et peuvent, s'ils se développent, contribuer à l'effritement ainsi qu'à la détérioration esthétique. On les trouve principalement sur les parois humides exposées aux pluies et sous les gargouilles qui laissent couler l'eau le long des parois.

Nous venons de voir dans les lignes qui précèdent les différentes dégradations causées à l'ensemble architectural et quelques-unes de leurs causes principales parmi lesquelles on retiendra surtout l'action de l'eau qui, chimiquement et mécaniquement, par le haut et par le bas (remontées capillaires), intervient dans une grande partie du processus de dégradation. Ces dégradations découlent donc principalement des conditions climatiques et environnementales de la région. Mais certaines sont également dues à l'homme.

Le tourisme en perpétuelle hausse depuis quelques années joue de manière indirecte un rôle néfaste. La petite ville de Lalibela n'est pas appropriée à recevoir des centaines de touristes. Les hôtels commencent donc à pousser partout sans respect de la tradition architecturale du pays. Les égouts n'existent pas ; les déchets sont abandonnés dans la rue ; les règles de base de l'hygiène ne sont pas respectées ; ... Tous ces déchets organiques restent dans la nature et se retrouvent d'une manière ou d'une autre au

niveau des églises, favorisant les dépôts de nitrates et autres substances néfastes pour la roche. Ce phénomène s'amplifie par une immigration croissante des milieux ruraux traditionnels vers Lalibela[35] et par l'afflux des nombreux pèlerinages.

Les livres, manuscrits, et tout le patrimoine mobile méritent également toute l'attention de l'UNESCO (Photo L. Stevens)

Le patrimoine mobile

Le patrimoine mobile est, lui aussi, dans un certain nombre de cas, mis en danger par les activités naturelles et humaines. Les détériorations naturelles proviennent d'une part du manque de lieux de rangement de qualité. Les livres et autres objets traînent dès lors sur le sol ou dans de vieux coffres à portée des poussières, des insectes, de l'humidité, ... Le soleil et le vent amènent aussi leur contribution lors de la sortie de ces objets sacrés. D'autre part le tourisme et les offices religieux jouent un rôle important dans ces dégradations. Les prêtres, recevant régulièrement un peu d'argent des touristes pour présenter leurs objets, n'hésitent pas à manipuler fréquemment les objets de culte. Le manque de facilités de rangement entraîne aussi des risques de vol de croix et parchemins très prisés au niveau international. Enfin, il faut noter que l'altération des livres, parchemins, triptyques et autres objets en cuir, en papier, en bois est simplement due à leur fragilité naturelle et au temps qui passe. Les causes extérieures ne font donc qu'aggraver un processus de dégradation inhérent.

Les actions

Au fil du temps de nombreuses actions ont été entreprises par des archéologues, des ONG, des volontaires (plus ou moins qualifiés), ... avec dans certains cas des effets très bénéfiques et dans d'autres des effets pervers ou secondaires imprévus ou mal anticipés.

---

[35] Il ne faut pas oublier que l'Ethiopie septentrionale est caractérisée par une importante rareté des terres qui pousse les paysans à migrer soit vers les villes, soit vers les zones moins peuplées du Sud-Ouest de l'Ethiopie. (Stevens : 1998a)

Les toitures de protection

L'un des travaux les plus évidents qui a été fourni est la construction de toitures métalliques au-dessus de plusieurs églises. Les premières protections par toitures apparaissent déjà au siècle passé sur l'une des gravures publiées par Raffray (1882), montrant les trois porches de Bet Maryam couverts d'une toiture traditionnelle faite de paille et de bois. Les toitures actuelles (1986 et 1993) ont été construites entre autres par le gouvernement éthiopien pour protéger le dessus des édifices des pluies et éviter les infiltrations d'eau qui abîment les fresques et altèrent la roche. Les toitures de protection sont supportées par des échafaudages qui reposent sur le sol des cours. Les églises recouvertes sont Bet Medhane Alem, Bet Maryam, Bet Masqual, Bet Emmanuel et Bet Abba Libanos. Ces protections sont à l'heure actuelle très controversées étant donné qu'elles gâchent le paysage et ont un effet de réchauffement des toits protégés, ce qui accroît quelque peu la dégradation par un assèchement trop important de la roche.

Les toitures de Medhane Alem (Photo L. Stevens)

Ces critiques ont entre autres donné lieu à un concours d'architecture pour le remplacement des toitures de protection, lancé en 1999 par le « Center for Research and Conservation of the Cultural Heritage » avec la collaboration financière de l'Union Européenne et la collaboration technique de l'UNESCO. Celui-ci vise le remplacement des toitures protégeant cinq églises : Bet Medhane Alem, Bet Maryam, Bet Masqual, Bet Emmanuel et Bet Abba Libanos.

Afin d'assurer une meilleure intégration de ces toitures dans l'environnement historico-religieux de Lalibela, plusieurs critères de sélections ont été imposés aux architectes : l'harmonie avec l'environnement humain et naturel ; le minimum d'interférence avec la vie quotidienne, les fêtes religieuses et le tourisme ; la lumière ; la possibilité de déplacer et de démonter les structures de protection par une équipe de techniciens locaux ; la

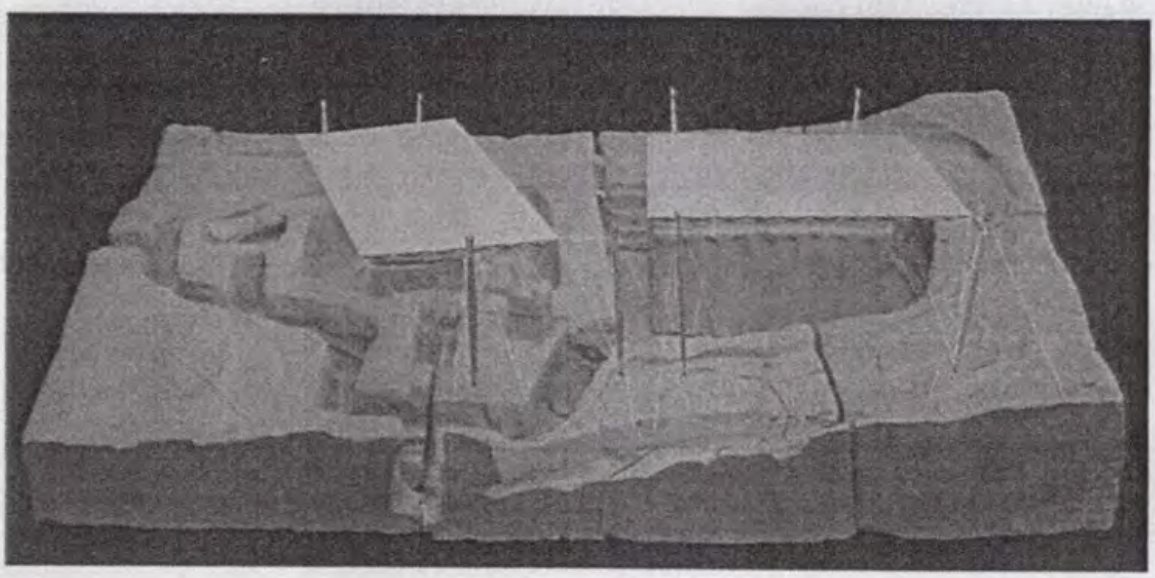
protection du site ; ... Pour limiter la détérioration esthétique, les spécialistes proposent de créer une structure qui puisse être démontée et remontée lors de chaque saison des pluies (juin à septembre) par une équipe de travailleurs locaux.

Premières toitures de protection sur les porches de Bet Maryam dessinées par Raffray en 1882 (Source A. Raffray)

Les candidats au concours devront également tenir compte de différentes remarques notamment émises par P. Laureano (1997) : Premièrement, les pluies se concentrent principalement de juin à septembre. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a une petite saison des pluies au cours du mois de mars et qu'il peut pleuvoir à d'autres moments de l'année. Deuxièmement, le montage et le démontage des abris peut entraîner à terme des dommages aux églises lors des phases délicates. Troisièmement, la taille des éléments de protection nécessite une grande place de stockage. Quatrièmement, plus la solution envisagée impose l'utilisation de technologies de pointe, plus il est difficile de l'appliquer localement sans devoir recourir aux experts internationaux et à d'importantes ressources financières. Cinquièmement, l'utilisation de tôles ondulées risque également de donner un mauvais exemple aux populations locales et favoriser son utilisation comme couverture des habitations traditionnelles au dépens de l'esthétique générale du village.

Afin d'assurer le respect de ces critères, un jury international d'experts a statué sur le choix du meilleur projet à la fin de l'année 1999. Parmi les experts, on retrouve à la fois des architectes, des archéologues, des représentants de l'Eglise d'Ethiopie, de la Commission Européenne, du gouvernement éthiopien, de l'UNESCO et de l'ICOMOS, ... Les résultats de ce concours ont été rendus public au début de l'année 2000 et seront

mis en application prochainement. Les détails techniques de ce projet appelé « The skies of Lalibela » sont donnés à la section suivante.

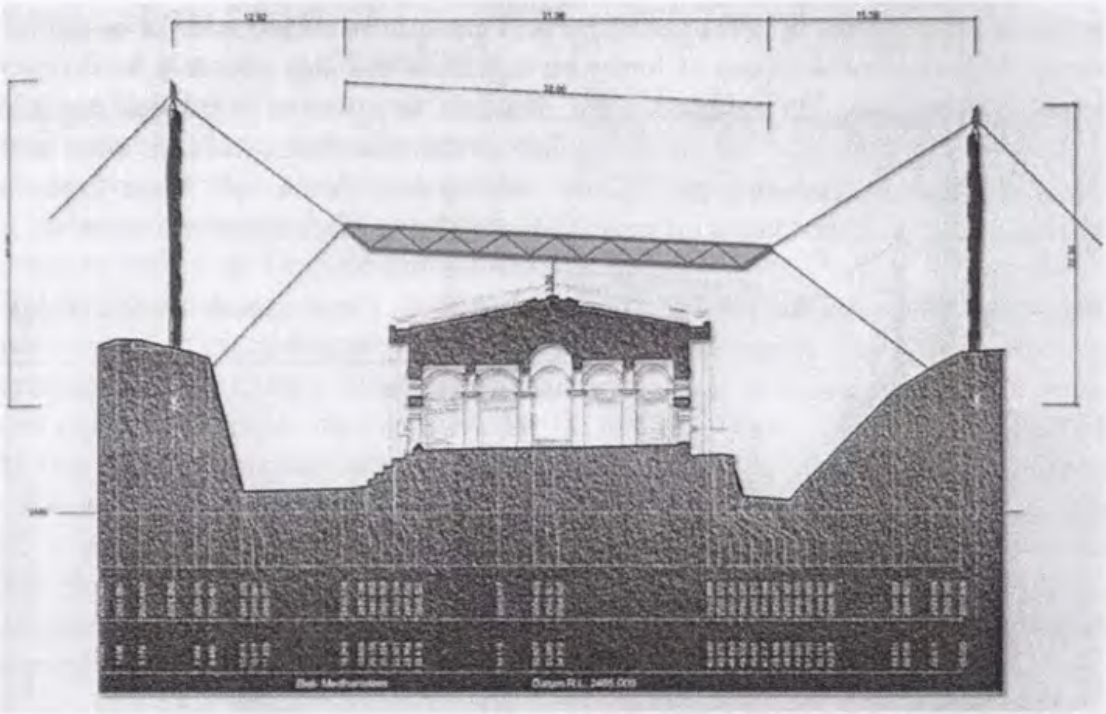


Vue générale du projet « The Skies of Lalibela » pour les églises du groupe 1 (Source Teprin)

Ce concours s'inscrit dans le cadre d'un large programme concernant « la préservation des églises de Lalibela » qui a été scindé en deux phases. La première phase de ce projet vise à la préservation d'urgence des églises et du patrimoine mobile et ce principalement via la construction de toitures amovibles. La seconde phase concernera le gros des travaux de restauration proprement dit, où l'accent sera mis entre autres sur la réfection des fresques, la consolidation des églises en cas de nécessité, ...

Le projet « The skies of Lalibela »

Lauréat du concours d'architecture lancé par l'UNESCO, le Center for Research and Conservation of the Cultural Heritage et l'Union Européenne, l'entreprise Teprin Associati (Italie) a proposé un projet nommé « Cieux pour Lalibela », voulant offrir un voile de protection presque invisible, flottant au-dessus des cinq églises qui ont fait l'objet de ce concours. Les auteurs de ce projet proposent de suspendre deux fines feuilles transparentes. La membrane supérieure sera en tevlar et résistera aux fortes pluies, tandis que la couche inférieure en téflon sera translucide, protégeant ainsi les églises des rayons directs du soleil. Sur les cotés, entre ces deux surfaces, on trouvera à la fois du téflon et des filets permettant à l'air de circuler afin d'éviter tout phénomène de condensation mais aussi l'intrusion d'oiseaux. La nuit, des lampes de différentes puissances, placées de manière disparate illumineront les églises et créeront « une atmosphère évocatrice » (Teprin : 1999 :3).



Coupe des futures toitures et de Bet Medhane Alem (Source Teprin)

Les toitures vues ciel (évocation) (source: The skies of Lalibela - Teprin)

Pour soutenir ces plaques de téflon et tevlar en l'air, quatre pilastres de bois seront fixées sur des petits socles métalliques et tenus en équilibre par des câbles reliant le sol et la couverture. La tension des câbles rendra dès lors le système rigide et résistant aux rafales de vent. Les piliers seront posés en dehors des tranchées, libérant ainsi une place considérable dans les cours des églises concernées, cours qui sont actuellement encombrées par les échafaudages en bois soutenant les toits de tôles ondulées.

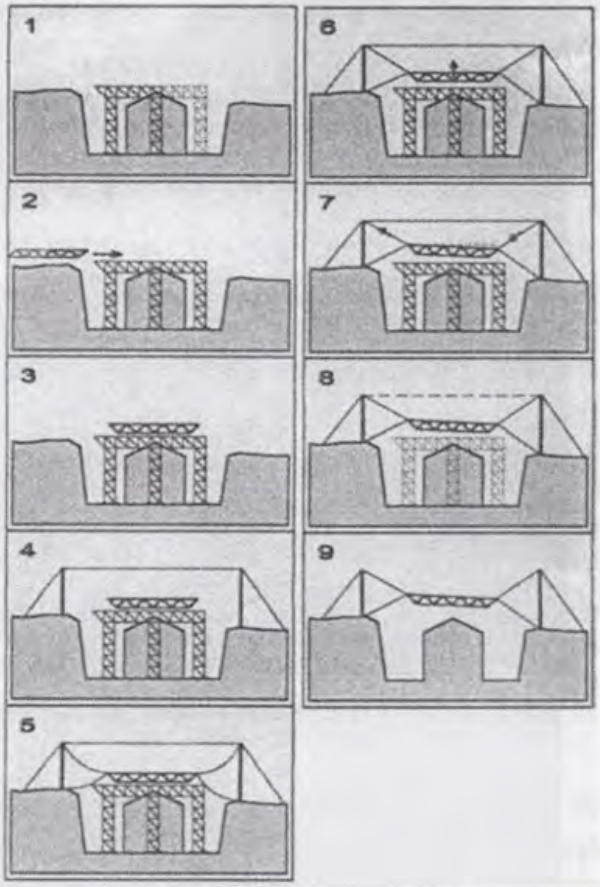
Afin d'évacuer les eaux ruisselant sur cette toiture, l'inclinaison (modifiable) de la toiture conduira l'eau vers des gouttières d'où elle glissera le long de chaînes descendant vers les tranchées. D'autre part, s'il est nécessaire d'évacuer l'eau des tranchées, des gouttières pourront diriger l'eau vers l'extérieur du complexe des églises.

Auteurs du projet

Architecture :
Teprin Associati :
Arch. Claudio Baldiserri
Ing. Lorenzo Sarti
Arch. Aldo Aymonino
Structures :
Prof. Ing. Massimo Majowecki
Géo-technique :
Studio En.Ser
Consultants :
Prof. Leonardo Lombardi (Geo-archéologue)
Doct. Costantino Meucci (Archéologue)
Doct. Angela Maria Ferroni (Archéologue)
Doct. Francesco Ferrari (Archéologue)
Livia Alberti (Restauratrice)
Directeur de projet :
Ing. Mario Sarti
Collaborateurs :
Ing. Stephano Dosi
Arch. Silvio D'Amore
Arch. Stefania Bulzoni
Paolo Calvi
Alessandro de Laurentis

Pour l'assemblage, huit phases ont été élaborées par les réalisateurs du projet. Premièrement, un échafaudage temporaire reposant dans la cour autour de l'église est assemblé. Deuxièmement, la couverture est assemblée, module par module, sur le côté le plus approprié de l'église. Etant donné le peu de place disponible autour des églises, la partie assemblée sera petit à petit glissée sur l'échafaudage temporaire. Troisièmement, la toiture est complètement glissée sur l'échafaudage temporaire au-dessus de l'église. Quatrièmement, les colonnes et leurs câbles de fixation temporaires sont placés. Cinquièmement, deux câbles reliant la couverture au sommet des colonnes et deux reliant la couverture au pied des colonnes sont placés. Sixièmement, les câbles sont tendus, positionnant ainsi la toiture dans sa position définitive à plus ou moins trois mètres du sommet de l'église. Septièmement, la tension des différents câbles est ajustée pour donner à la couverture la pente voulue et orienter les eaux de pluies vers le côté voulu. Huitièmement, l'échafaudage et les câbles temporaires sont retirés pour donner à l'ensemble son aspect final.

Le projet ainsi proposé par cette équipe d'architectes italiens et retenu par le jury d'experts semble donc très attrayant et satisfait la plupart des conditions posées par les instances techniques du concours. Il permettra de libérer de l'espace autour des églises et de laisser une meilleure perspective de ces édifices qui, ces dernières années, ont déçu de nombreux visiteurs par leur manque de visibilité. La volonté des auteurs est clairement définie : offrir aux églises une protection sans les écraser, les étouffer. Cette nouvelle structure devrait également permettre aux archéologues et aux restaurateurs d'observer et d'accéder aux différentes parties des églises ainsi que d'y effectuer les réfections qui s'imposent. La solution envisagée semble également avoir tenu compte de la plupart des critiques de Pietro Laureano. Espérons seulement que techniquement elle pourra se mettre en place sans trop de problèmes et surtout sans trop de risques pour le patrimoine.



Montage des structures prévues par Teprin (Source Teprin)

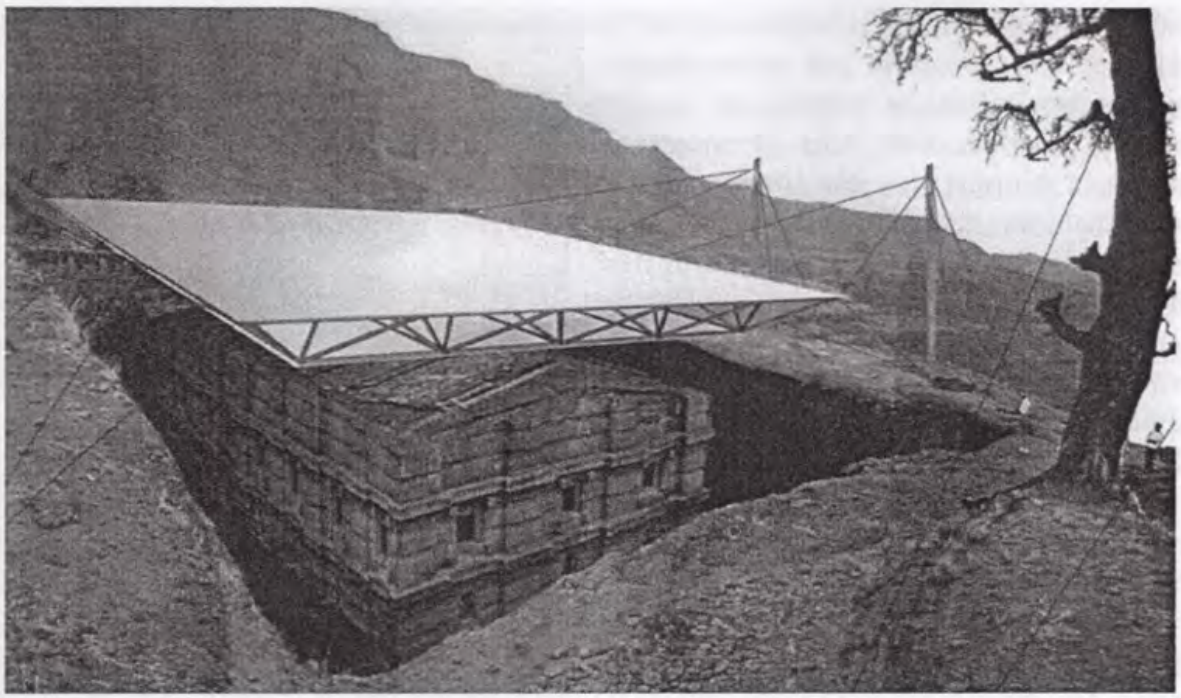
Autres travaux de restauration[36]

Diverses réfections ont également eu lieu. On pense par exemple aux piliers de Bet Medhane Alem qui ont été reconstruits après leur effondrement, au renforcement de certains piliers, à la reconstruction d'arcades aveugles, ...

Les premiers travaux d'importance rapportés oralement par les prêtres, dateraient du début du siècle, vers 1920. Ces travaux, effectués par une entreprise arabe, ont certainement servi à renforcer les points faibles de la roche et principalement les endroits fissurés à l'aide de mortier. C'est à cette époque aussi qu'aurait été réfectionné le porche Sud de Bet Maryam. Très peu d'informations nous sont parvenues jusqu'à ce jour. Gester (1968 :92) note également les travaux de H. Dabbert en 1926 et ceux de l'expédition de A. A. Monti della Corte (avec entre autres L. Bianchi Barriviera) en 1939.

---

[36] Partie basée sur le rapport « Preservation of the rock-hewn churches of Lalibela » (1994) Volume I pp.35 et suivantes.



Bet Emmanuel selon le projet "The skies of Lalibela" (Source Teprin)

Par la suite, de multiples petites restaurations ont eu lieu ici et là. On soulignera les réparations de l'entrée de Bet Maryam et du sol de Bet Golgotha utilisant, pas toujours à bon escient, du ciment dans les consolidations. Il faut ensuite attendre 1954 pour voir un projet de restauration majeure qui, lui non plus, n'a pas laissé de trace écrite. De manière générale, les travaux ont consisté à redonner aux églises leur aspect monolithique. « Les murs furent couverts d'un mortier à base de ciment, tenant aux parois à l'aide d'un treillis métallique attaché avec des clous. Ce mortier reçu ensuite une couche de bitume et de la peinture rouge foncée pour imiter la couleur originale de la roche. Sur les parties intactes, le bitume et la peinture furent appliqués directement sur la roche sans le moindre support. Durant cette campagne, le ciment fut abondamment utilisé » (UNESCO :1995).

Ces travaux ont bien évidemment eu plus d'effets négatifs que positifs notamment en ce qui concerne le point de vue esthétique. C'est également à cette époque que « les piliers monolithes de Medhane Alem auraient tous été remplacés par des colonnes construites, à l'exception de trois au coin Sud-Ouest » (UNESCO :1995).

La campagne de restauration de 1966 à 1968 fut plus heureuse et eut pour objectifs : la consolidation de certaines églises après un examen minutieux des fissures ; la restauration des travaux qui furent faits en 1954 ; la poursuite des fouilles archéologiques et le démontage de nombreux murs et escaliers qui furent construits en 1920 et 1954. Des essais de produits contre l'infiltration des eaux et de mortier adéquat

pour les restaurations furent entrepris afin de répondre à ces objectifs. D'une manière générale, le but fut de rendre aux églises leur aspect d'origine tout en tenant compte des problèmes de sauvegarde.

Depuis lors, plus aucun travail d'envergure n'a été entrepris afin de restaurer et préserver les églises de Lalibela. Les seuls travaux ont consisté en un entretien plus ou moins régulier des bâtiments, en de nombreuses études photogrammétriques, géologiques, hygrométriques, ... Les résultats de ces diverses études furent échangés lors de conférences et de publications sur le sujet.

Lors de toutes ces phases de travaux, de nombreuses actions furent entreprises[37], mais peu d'entre elles furent consignées dans des rapports, des articles ou tout autre type de publication exceptés les travaux effectués depuis 1966, époque à laquelle S. Angellini qui menait les travaux, consigna de nombreuses observations dans un rapport. La présence d'un rapport lors de travaux est d'une importance capitale pour les restaurations qui auront lieu dans le futur, il permet d'éviter les erreurs du passé, de connaître les tests qui ont été faits. En bref il permet d'économiser de nombreux efforts et des ressources financières souvent trop rares.

Dans une falaise de la montagne qui surplombe Lalibela, un effondrement a détruit la zone d'entrée de l'église (Photo L. Stevens)

[37] Chaque année, plus de six cents personnes travaillaient sur le site durant plusieurs mois.

Les projets en cours et futurs

Diverses études ont également été menées par l'UNESCO afin de déterminer les travaux importants à faire. Parmi les conclusions de ces études, on remarque l'importance du besoin d'études complémentaires concernant notamment les mouvements hydrologiques (pluie et capillarité), la température, l'hygrométrie, la topographie de la ville et des églises, la géologie qui s'est avérée assez complexe, ... afin de choisir les méthodes les plus adéquates qui n'ont que peu d'effets secondaires. Excepté cette conclusion importante, on remarque le besoin de contrôler les remontées d'eau par capillarité en remettant en état les systèmes d'évacuation qui existaient auparavant, en vidant certaines citernes et cuves dites « baptismales » afin de mieux comprendre leur effet sur l'humidité de la roche et leur rôle dans le système d'évacuation. Sont aussi privilégiés : le placement de toitures pour protéger les églises des intempéries, le placement de témoins pour surveiller la fissuration, le contrôle de l'accès des touristes aux parties sensibles du site, ... Ces études complémentaires font partie de la phase I du projet de l'UNESCO « Préservation des églises creusées de Lalibela ». Ces études, pour lesquelles des universités et des spécialistes ont déjà été contactés, devront aider à la réalisation des travaux de la seconde phase qui agiront plus concrètement sur les églises, leurs peintures et le patrimoine mobile.

Vue d'ensemble du premier groupe avec ses toitures (Photo L. Stevens)

Le patrimoine mobile des églises va, lui aussi, faire l'objet d'une sauvegarde exceptionnelle. Plusieurs mesures sont envisagées. D'une part, un inventaire complet

des parchemins, livres, croix processionnelles, rouleaux magiques, et autres trésors de ce « petit patrimoine » est en cours et donnera lieu à un fichier informatisé. D'autre part, toujours dans le rapport de l'UNESCO, les scientifiques se prononcent en faveur de la réalisation d'un musée et d'un centre d'information dans la ville de Lalibela. En accord avec les autorités ecclésiastiques, les objets qui ne sont pas nécessaires aux célébrations seront tout d'abord restaurés puis présentés au public dans ce musée où les conditions de conservation seront, en théorie, optimales. Enfin, les objets de culte qui servent fréquemment aux offices et manifestations religieuses bénéficieront d'étagères et d'armoires plus appropriées à leur entreposage que le sol des églises ou les vieux coffres en bois, l'objectif étant de limiter au maximum les manipulations inutiles de ces objets (en particulier des livres et des parchemins).

Wusha Mikael sur les hauteurs d'Addis Abeba. Le temps, les affres de l'histoire et sans doute la géologie ont eu raison de cette église dont il ne reste que quelques morceaux de façade sous une couverture végétale abondante (Photo L. Stevens)

De 1994 à 1997, le FINNIDA, une coopération entre le gouvernement éthiopien et celui de Finlande a mis sur pied un projet intitulé « Environemental Rehabilitation and Upgrading of Historic Site in Lalibela, Ethiopia ». Ce projet est assez particulier par rapport à ceux de l'UNESCO, en ce sens qu'il allie un projet de préservation et de protection des églises et de la ville avec un projet de développement visant à l'amélioration des conditions de vie de la population locale. « Le but du projet est d'améliorer les conditions de vie des habitants de Lalibela par la préservation du patrimoine historique, par la promotion d'une utilisation durable de l'environnement urbain et par l'élaboration de conditions de vie durables » (FINNIDA project document :1994).

Dans les faits, le projet a donné lieu à la protection de certaines églises (entre autres par la toiture de Medhane Alem), la construction de ponts sur le site des églises, un

inventaire des valeurs historiques et archéologiques, l'élaboration d'un plan cadastral visant à éviter un développement anarchique de la ville et de la zone des églises, la construction de latrines, l'entretien et la plantation d'arbres, la formation au tourisme et aux activités touchant ce secteur, l'intervention de la population locale dans de nombreuses phases du projet, la construction de routes, ...

Ce plan a donc permis à la fois une amélioration de l'environnement patrimonial et urbain par une collaboration active de la population locale au projet de sauvegarde. En effet, dans ce type de projet, la population est largement conscientisée au problème de la protection du patrimoine et en retire de nombreux bénéfices par le développement des activités touristiques qui reste l'un des secteurs les plus prometteurs pour le futur de Lalibela et de l'Ethiopie d'une manière générale. Ce projet trouvera peut-être des suites dans le futur avec un nouveau plan visant à continuer le travail entamé au niveau de la formation et de la viabilité de l'environnement général de la ville. Notons encore que dans ce projet, à la fois les églises se trouvent mieux protégées et la population retire un bénéfice important, ce qui la rend plus attentive aux églises et à leurs problèmes. Ce processus peut en définitive créer un cercle vertueux de développement et de respect du patrimoine.

Bet Medhane Alem vue par Raffray au siècle passé (Source A. Raffray)

Les travaux à entreprendre sont de grande ampleur et doivent faire l'objet d'une importante réflexion sur les conséquences qu'ils risquent d'entraîner à long terme ainsi

que sur la capacité financière des pouvoirs publics locaux non seulement à se lancer dans cette entreprise mais aussi à entretenir les investissements des organismes internationaux. Il est donc nécessaire de créer un débat rassemblant les nombreuses parties en jeu (UNESCO, prêtres, gouvernements locaux, gouvernement fédéral, scientifiques, population locale, ...).

Outre les travaux de réfection et de sauvegarde, un important travail de conscientisation de la population reste à faire quant à l'état des églises et le besoin de les conserver tant pour le patrimoine de l'humanité que pour qu'eux-même puissent continuer à profiter des revenus du tourisme. Afin d'illustrer le problème posé par cette conscientisation, nous reprenons ci-après un extrait de Georg Gester (1968 :22) : « *(...) Le responsable de l'église saint Michel de Dabra Salam, à qui je demandais de faire débarrasser une fresque de ses toiles d'araignée (parce que je n'étais pas admis à aller moi-même dans cette partie de l'église) se précipita avec un rude balai de fagots, sans se douter qu'il abîmerait la peinture – si je ne l'avais pas empêché à temps* ». L'anecdote que rapporte Georg Gester nous montre bien la nécessité de sensibiliser les populations locales quant au caractère unique du site et irréparable de certains actes.

Le travail est donc important et de longues années seront nécessaires à sa réalisation. De plus, il est urgent de s'y mettre, car nombreuses sont les églises à Lalibela et d'ailleurs qui se détériorent et qu'au fil du temps il n'est plus possible de sauver tant les dégradations sont conséquentes. On pense notamment à Bet Wusha Mikael à Addis-Abeba qui, à ce jour, est complètement effondrée et sous l'emprise de la végétation.

Croix manuelle en bois
(Photo L. Stevens)

CONCLUSIONS

Nous l'avons vu, l'Ethiopie possède à Lalibela un patrimoine creusé cultuel extraordinaire. Le phénomène des églises creusées ou construites sous grotte ne se limite pas à la province du Lasta mais se rencontre dans tout le pays avec une forte concentration dans la province du Tigray. Ce patrimoine, unique au monde dans son genre et dans son style, est propre à une civilisation qui s'est développée depuis près de trois mille ans et qui, au fil du temps, a perfectionné ses techniques pour en arriver à des chefs d'œuvre tels que Lalibela. Si la conception et le style architectural sont typiquement éthiopiens, le phénomène du troglodytisme religieux est quant à lui mondial et reflète très certainement un attachement de l'homme à la terre mère protectrice. C'est aussi en ce sens que les églises de Lalibela appartiennent au patrimoine mondial.

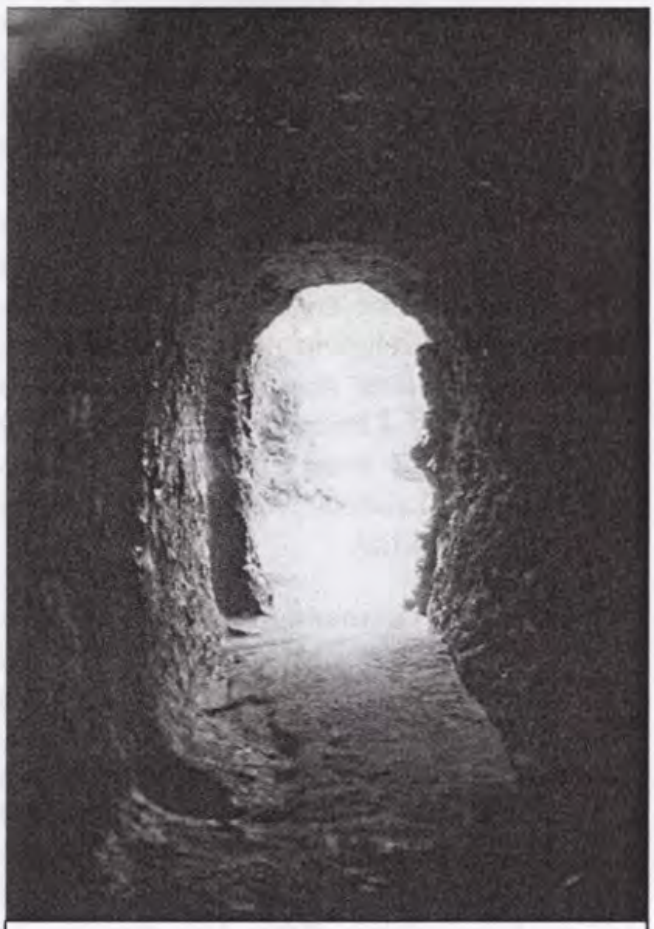
Fidèle devant la porte de Bet Abba Libanos (Photo L. Stevens)

Depuis une cinquantaine d'années, les connaissances sur les églises creusées d'Ethiopie ont certes avancé mais des questions importantes restent en suspens quant à la datation, l'identité des gens qui les ont creusées, les raisons réelles qui les ont poussé à créer un centre religieux tel que Lalibela, ... Pour mieux comprendre ces églises, leurs raisons d'être, leur histoire, de nombreuses recherches seront encore nécessaires. Ces recherches passeront certainement par l'étude des différents documents qui peuplent les églises, par des fouilles archéologiques des différents sites historiques de Lalibela (comme les tranchées qui reliaient les églises et qui sont actuellement en partie comblées), par des études anthropologiques sur l'Eglise et les sentiments religieux, ... Ces nombreuses recherches qui restent encore à réaliser avec l'aide des experts, des autorités locales et internationales, et autres personnes intéressées permettront sans doute d'élucider de nombreux mystères sur cette ville historique.

S'il doit s'agir de fouilles archéologiques, il est primordial qu'elles soient menées avec le plus grand soin et les moyens appropriés. La première fouille d'un site est toujours la plus intéressante et la plus instructive, il est donc important qu'elle soit bien faite. Bien sûr, nous avons toujours le choix d'effectuer une fouille tout de suite ou d'attendre que les technologies plus avancées soient à notre disposition. Mais même s'il semble parfois préférable d'attendre, les impératifs socio-économiques, tout comme les risques de

dégradations peuvent imposer la fouille immédiate. Dès lors si nous avons la chance de connaître ces fouilles, ne les bâclons pas en voulant aller trop vite. Soyons dignes de ce privilège que nous offre l'histoire afin que les générations futures ne regrettent pas nos faits et gestes et puissent connaître, elles aussi, l'histoire et l'architecture de l'Ethiopie.

Ces églises subissent hélas les injures du temps, de l'histoire, des hommes et doivent donc impérativement faire l'objet d'une sauvegarde et d'une stratégie globale de préservation. Nous l'avons vu, le manque de coordination et de réflexion entre les différentes équipes qui ont tenté d'apporter leurs forces à cette sauvegarde ont parfois donné lieu à des travaux inutiles et même accéléré le processus de dégradation déjà en cours. Nous prônons donc un débat entre les différentes parties en jeu afin d'arriver à une stratégie globale de sauvegarde du site où chaque acteur aurait un rôle clair et précis à jouer. Ce débat ne doit en aucun cas exclure l'une ou l'autre de ces parties, afin de prendre en compte tous les éléments et toutes les expériences qui peuvent amener un plus à cette stratégie.



Passage menant aux églises du premier groupe (Photo L. Stevens)

La croissance attendue du tourisme mondial représente un atout important pour un pays comme l'Ethiopie dont une part importante de ses richesses est le patrimoine historique et architectural tel que Lalibela, Gondar, Axoum, ... Face à cette importante croissance du tourisme, il est primordial d'envisager de prendre des mesures afin d'éviter les débordements. Lalibela présentant des attraits incontestables, des précautions sont à prendre tant au niveau des églises qu'au niveau de l'aménagement global de la ville. Encore une fois, un compromis doit être élaboré afin que le tourisme puisse amener de nouvelles ressources aux populations locales sans qu'il ne mène à des dégradations irréversibles.

L'avenir semble donc résolument tourné vers le compromis et le débat pour la préservation à long terme du site, mais aussi des traditions locales. Les possibilités d'études sont encore variées et amèneront très probablement quelques réponses aux nombreuses questions qui restent encore en suspens.

Glossaire

Abuna : Patriarche de l'Eglise d'Ethiopie, il correspond à l'évêque dans l'église catholique. Jusqu'en 1951 il fut désigné par le patriarche égyptien dont dépendait l'Eglise d'Ethiopie.

Amharique : Langue officielle d'Ethiopie la plus utilisée à travers le pays.

Arc de quille : Forme architecturale que l'on rencontre au niveau des ouvertures (portes et fenêtres) et présentant une forme de trou de serrure. Les arcs de la façade de Bet Golgotha sont en arc de quille (Voir photographie page 92).

Bet ou **Biet** : Signifie maison en langue éthiopienne.

Bethléem ou **Bet Lehem** : Maison eucharistique où se préparent les saintes espèces.

Concile de Chalcédoine : Concile œcuménique qui s'est tenu 451 à Chalcédoine et qui proclama la double nature du Christ : divine et humaine par opposition au monophysisme.

Console : Moulure saillante qui, généralement, sert de support à un arc, une corniche, ...

Dabtaras : Classe intermédiaire entre le clergé et les laïcs, n'ayant reçu aucun ordre sacré. Ils assurent le déroulement de la liturgie (lectures, chants, danses) et quelques devoirs d'écriture.

Etchégé : Prieur supérieur des monastères.

Guèze : Le guèze est la langue du Royaume d'Axoum, il fut parlé durant tout le premier millénaire. Il ne sert plus aujourd'hui que dans la liturgie. On pourrait le comparer au latin par rapport au française.

Hypogée : Tombeau souterrain.

Larmier : Rigole creusée dans une paroi et récoltant l'eau percolant sur cette paroi.

Maqdas : saint des saints d'un sanctuaire.

Masqual : Signifie croix en amharique. C'est également le nom d'une importante fête éthiopienne qui a généralement lieu à la fin du mois de septembre.

Métopes : Panneau sculpté situé entre deux ouvertures.

Monophysisme : Doctrine remontant au 5ème siècle selon laquelle la nature de Dieu et du Christ incarné est unique.

Nebura'ed : Chef de la cathédral d'Axoum.

Négus : Mot amharique signifiant roi.

Orant : Personnage en attitude de prière.

Qeniés : poèmes à caractère théologique qui doivent être obligatoirement improvisés sur place.

Rouleau magique : Aussi appelé rouleau protecteur, ils sont en parchemin et de grande dimension couverts de textes et peintures. Les textes en guèze ou en amharique sont soit des prières destinées à protégé son détenteur, soit des prières à caractère religieux.

Spéos : temples souterrains égyptiens.

Subterranologie ou **subterranéologie** : Discipline qui a pour objet l'étude des cavités souterraines creusées par l'homme.

Tabot : Reproduction de l'Arche d'Alliance (qui selon la tradition éthiopienne serait gardée à Axoum) que l'on trouve dans le saint des saints de toutes les églises d'Ethiopie.

Tewahedo : Nom que l'église d'Ethiopie se donne et qui signifie *unifié* rappelant ainsi que Jésus-Christ à unifié l'humanité à sa divinité.

Tête de singe : Saillant dépassant des constructions traditionnelles en bois que l'on retrouve dans les églises creusées en particulier aux quatre coins des portes et fenêtres (Voir photographe page 95).

Timkat : Fête du baptême qui a généralement lieu vers le 20 janvier.

BIBLIOGRAPHIE

Anfray Francis, (1964), « Notre connaissance du passé éthiopien d'après les travaux archéologiques récents », dans Journal of Semitic Studies, vol. 9, Manchester

Anfray Francis (avec les notes de Annequin G., Bailloud G. et Schneider R.), (1965), « Chronique archéologique (1960 - 1964) », Annales d'Ethiopie, Tome 6, p. 3 - 48

Anfray Francis, (1990), « Les anciens éthiopiens - Siècles d'histoire », Edition Armand Colin, Collection civilisation, Paris.

Annequin Guy, (1975), « Le lac Tana et ses îles » , in Les dossiers de l'archéologie n°8, pp. 80-117

Assemani J.-S., *Reple eum Spiritu Sancto*

Baetman J., (1912), « Au pays abyssin », in Les missions catholiques, pp. 286 - 287

Baldisserri Claudio, (2000), « Chiese salvate », in Qui 28-04-2000, p.41-42

Begashaw Kassaye, (1995), « Ethiopie : La « Nouvelle Jérusalem » », in Courrier de l'UNESCO (décembre), pp. 31 - 34

Bianchi-Barriviera L., (1957), « Le chiese monolitiche di Lalibela e altre nel Lasta - Vagh in Etiopia », Roma

Bidder, I., (1958), « Lalibela », Cologne

Boissavy C. (1997), « Report on Hydrology of the Lalibela Site »

Buxton D., (1970), « The abyssinians »

Center for Research and Conservation of the Cultural Heritage, (1999), « Shelters for five churches in Lalibela » pre-qualification dossier. Dossier funded by the 7th European Development Fund

Charneau et Trebbi (1981), « Maisons creusées, Maisons enterrées », Editions Alternatives

Chavaillon Jean, (1973), « L'Ethiopie avant l'histoire : une trace vers les premiers hommes », in Archéologia n°64 (Novembre), pp. 11-19

Collectif, (1975), « Ethiopie millénaire », Document publié dans le cadre de l'exposition « Ethiopie millénaire - Préhistoire et art religieux » à Paris.

d'Abbadie Arnauld, (1983), « Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie (Abyssinie) », Studi e testi 304, Biblioteca apostolica Vaticana Città del Vaticano

Deribere Maurice et Paulette, (1977), « Au pays de la reine de Saba », Editions France - Empire, Collection Les premiers matins du monde, Paris

Deutsche Aksum-Expedition (E. Littmann, D. Krencker, Th. Von Lüpke), 4 vol., Berlin, 1913

Doresse Jean, (1957), « L'empire du Prêtre-Jean », Librairie Plon, Paris, (T.1 L'Ethiopie Antique, T.2 L'Ethiopie Médiévale)

Doresse Jean, (1967), « Ethiopia », coll. Ancient cities and temples, Elek Books, London.

Fergusson J. et Burgess J., (1969), « The caves temples of India », Delhi, India, Oriental Corporation books reprint

FINNIDA, (1996 a), « Environmental rehabilitation and upgrading of historic sites in Lalibela, Ethiopia. Project document 1994-1997) », Lalibela

FINNIDA, (1996 b), « Environmental rehabilitation and upgrading of historic sites in Lalibela, Ethiopia. Socio-economic baseline survey », Lalibela

FINNIDA, (1996 c), « Environmental rehabilitation and upgrading of historic sites in Lalibela, Ethiopia. Economic structure and situation », Lalibela

FINNIDA, (1996 d), « Environmental rehabilitation and upgrading of historic sites in Lalibela, Ethiopia. Environmental plan », Lalibela

Gaprindachvili G., (1986), « Garedji », Tbilissi

Gaprindachvili G., (1987), « Vardzia », Tbilissi

Gester Georg, (1968), « L'art éthiopien », La Pierre qui Vire, Zodiaque

Handjiyski Antoniy, (1985), « Rock Monasteries », Septemvri state publishing house, Sofia

Hecht E. D., (1986), « Lalibela. Ethiopia », reprinted by the Ethiopian Toursit Trading Corporation, Addis Ababa

Hesse Paul, (1996), « Rehabilitation of the semiotic structures in Lalibela - Axiologic Study of the Environment », écrit pour le projet « Environmental rehabilitation and upgrading of historic sites in Lalibela, Ethiopia » (FINNIDA)

Joussaume Roger, (1973), « Le mégalithisme en Ethiopie », in Archéologia n°64 (Novembre), pp. 20-33

Joussaume Roger, (1996), « Les cultures mégalithiques de l'Ethiopie », in Aethiopia, pp. 58 - 75

Joussaume Roger, (1975), « Les mégalithes de l'Ethiopie », in Ethiopie Millénaire, 2 p.

Klose Hans, Stevens Luc, Triolet Jérôme et Triolet Laurent, (2002), « Le troglodytisme en Ethiopie », in Actes du Congrès de la Société Française d'Etude des Souterrains (Villeneuve-sur-Lot, 3 et 4 octobre 1999)

Laureano Pietro, (1997), « Mission report to Lalibela, Ethiopie », United Nation Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO)

Lefebvre Th., (1845-1851), « Voyage en Abyssinie », Paris, Album archéologie.

Lepage Claude, (1973), « Découverte d'un art étonnant : les églises éthiopiennes du 10ème au 16ème siècle », in Archéologia n°64 (Novembre), pp. 45 - 58.

Lepage Claude, (1975), « La religion chrétienne de l'Ethiopie », in Les dossiers de l'archéologie n°8, pp. 22-30

Lepage Claude, (1975), « Le premier art chrétien d'Ethiopie », in Les dossiers de l'archéologie n°8, pp. 31-79

Lepage Claude, (1975), « L'art du 10ème au 15ème siècle, des « siècles obscurs » aux « siècles des lumières » », in Ethiopie millénaire, 7 p.

Leroy Jules, (1955), « Objectifs des recherches sur la peinture religieuse éthiopienne », Annale d'Ethiopie, Tome 1, p. 127 - 136

Leroy Jules, (1973), « L'Ethiopie. Archéologie et Culture », Paris, Editions Desclée de Brouwers.

Leroy Jules, (1975), « Les étapes de la peinture éthiopienne », in Ethiopie millénaire, 5 p.

Loubes Jean-Paul, (1984), « Archi-troglo » Editions parenthèses.

Mancinelli Fabrizio, (1981), « Les catacombes romaines, et les origines du christianisme », Scala, Firenze

Mercier Jacques, (1975), « Les rouleaux protecteurs. Magie et tradition, l'Ethiopie et l'art africain », in Les dossiers de l'archéologie n°8, pp. 116-129

Mercier Jacques, (1979), « Rouleaux magiques éthiopiens », Seuil, Paris

Miquel A., (1959), « Reconnaissance dans le Lasta (Décembre 1955) », Annale d'Ethiopie, Tome 3, p. 131 - 170

Monti della Corte A.A., (1940), « Lalibela », Roma

Moore Eine, (1989), « Ethiopian crosses from the 12th to the 16th century », Proceedings of the First International Conference on the History of Ethiopian Art held at the Warburg Institute of the University of London (October 21 and 22, 1986), The Pindar Press, London

Mordini Antonio, (1961), « La chiesa di Baraknaha nello Scimezana », Annales d'Ethiopie, Tome 4, p. 131 - 138

Musée National d'Histoire Naturelle de Paris, (1983), « Chine – Fresques du désert de Gobi », Editions du Centre National de la Recherche Scientifique. (Catalogue d'exposition : « La route de la soie au Jardin des Plantes »)

Pankhurst Richard, (1996), « Glimpes of Ethiopian Medieval History ». En trois parties : « I Prelude to Lalibala ; II King Lalibala and his monolithic churches ; III The Lalibala Churches (conclued) ». In Addis Tribune. Sur Internet : http://addistribune.ethiopiaonline.net/1996/07-11-96/lalibala1.html

Playne Béatrice, (1965), « Suggestions on the origin of the « false doors » of the axumite stelae », Annales d'Ethiopie, Tome 6, p.279 - 280

Playne Béatrice, (1989), « Reflections on the decoration of Bieta Mariam, Lalibela », Proceedings of the First International Conference on the History of Ethiopian Art held at the Warburg Institute of the University of London (October 21 and 22, 1986), The Pindar Press, London

Poncet Charles Jacques, (1704), « Voyage d'Ethiopie », Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères.

Raffray Achille, (1882), « Eglises monolithes de la ville de Lalibela (Abyssinie) », A. Morel et Cie Libraires-Editeurs, Paris.

Rewerski Jacek, (1995), « Le troglodyte, cet inconnu », in Courrier de l'UNESCO (décembre), pp. 10-14

Rewerski Jacek, (1995), « Sites troglodytiques de la liste du patrimoine mondial »,in Courrier de l'UNESCO (décembre), pp. 35 - 41

Rewerski Jacek, (1999), « L'art des troglodytes », Arthaud, Paris

Saletta Patrick (1992) , « Voyage dans la France des troglodytes », Paris, Editions Sides.

Saletta Patrick, (1994), « Les sanctuaires souterrains de France », Editions Alternatives, Collection Spéos

Sauter R., (1957), « L'église monolithe de Yekka-Mikaël », Annales d'Ethiopie, Tome 2, p. 15 - 36

Sauter R., (1963), « Où en est notre connaissance des églises rupestres d'Ethiopie », Annales d'Ethiopie, vol. 5, pp.235 - 292

Sava Engineering, (1997), « Geological and Geotechnical Investigations »

Simon Gabriel, (1885), « Voyage en Abyssinie et chez les Gallas-Raias. - L'Ethiopie, ses mœurs, ses traditions, le Négouss Iohannès, les églises monolithes de Lalibela. », Challamel Ainé Editeur, Paris.

Stevens Luc (2002), « La préservation des églises troglodytiques de Lalibela (Ethiopie) », in Actes du symposium de Cambrai (Octobre 1998)

Stevens Luc, (1998a), « La migration vers la vallée de Ghibe (Ethiopie). Le choix du moment de migrer », Namur, Belgique.

Stevens Luc, (1998b), « Les sites troglodytiques de la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO », in Subterranea (bulletin de la Société Française d'Etude des Souterrains) n°107, pp. 68-89

Stevens Luc, (1997), « Afghanistan : les falaises de Bâmyân : un patrimoine en danger », in Subterranea (bulletin de la Société Française d'Etude des Souterrains) n°104, pp. 92 - 93

Stevens Luc, (2001), « L'obscurantisme a eu raison des bouddhas de la falaise troglodytique de Bâmyân » in Subterranea (bulletin de la Société Française d'Etude des Souterrains) n°117, pp. 2 - 32

Teprin Associati, (1999), « The skies of Lalibela », chez l'auteur

UNESCO division of physical heritage, (1995), « Preservation of the rock-hewn churches in Lalibela », study funded by European Commission, directorate General for Development, Volume 1, 2 et 3

Valogne Jean-Pierre, (1994), « Vie et Mort des chrétiens d'Orient - des origines à nos jours », Librairie Arthème Fayard

Wright Stephen, (1957), « Notes on some cave churches in the province of Wallo », Annales d'Ethiopie, Tome 2, p. 7 - 13

Wright Stephen, Jäger Otto et Leroy Jules, (1961), « Ethiopie : manuscrits à peintures », Collection UNESCO de l'art mondial 15, New York, New York historical society

Zanetti Ugo, (1996), « L'Ethiopie chrétienne », in Aethiopia, pp. 160-180

Zewde Bahru, (1996), « Profil historique de l'Ethiopie », in Aethiopia, pp. 76-94

Remerciements

Après avoir passé quatre mois en Ethiopie, il m'était difficile de rentrer au pays sans avoir une pensée pour ces dizaines d'éthiopiens qui m'ont fait découvrir leur pays. C'est pourquoi je désire rendre hommage à ces amis inoubliables que sont Negussie Tesfamichael, Dr. Wellega et Shimaluz. C'est au fil de nos longues conversations et au cours de nos visites que j'ai pu découvrir la vraie Ethiopie.

Il me tient aussi à cœur de remercier Claude Kahn pour sa relecture, et ses nombreux conseils. Nos longues discussions sur le troglodytisme et le monde souterrain en général ont été une source d'inspiration indubitable. Je n'oublierai pas non plus Joseph Vandenberghe, « éthiophile » inconditionnel, qui a relu avec attention le manuscrit de cet ouvrage.

Une attention spéciale revient également à Eve Jadot et Sébastien Noël. La lecture approfondie et leurs nombreuses remarques ont réellement apporté un plus à cet ouvrage. Je les remercie de tout cœur pour les nombreuses heures qu'ils y ont consacrées et les échanges fructueux qui s'en sont suivis.

Je témoigne également ma reconnaissance à mon épouse Christelle, qui tout d'abord a dû supporter mon absence durant ces quatre longs mois et qui ensuite m'a assisté dans la rédaction, dans mes réflexions sur le troglodytisme, ses causes, ...

J'exprime aussi tout ma gratitude à Colette Stevens pour sa lecture du manuscrit et ses remarques toujours judicieuses.

Je tiens enfin à remercier toutes les personnes qui de près ou de loin m'ont permis de récolter des informations sur l'Ethiopie, le troglodytisme, le monde souterrain, ... : Monsieur Claudio Baldisseri de chez Teprin Associati, Jean et Josée Baudoin, Catherine Clarebout, les membres du FINNIDA, Hans Klose, Monsieur Morozzo du bureau d'architecture ACEL, Jérôme et Laurent Triolet.

Subterranologie

La Société Française d'Etude des Souterrains a pour objectif l'étude des souterrains aménagés et des cavités souterraines creusées par l'homme. Si vous désirez être informé des activités et rejoindre les chercheurs et passionnés de cette société n'hésitez pas à consulter son site Internet : www.chez.com/sfes

Tables des matières

INTRODUCTION 5

SANCTUAIRES RELIGIEUX A LALIBELA ET DANS LE MONDE 7

SITUATION GEOGRAPHIQUE ET SOCIO-ECONOMIQUE DE LALIBELA 9
LEGENDE(S) DE LALIBELA 11
SITUATION ET REPARTITION GEOGRAPHIQUE DES EGLISES RUPESTRES EN ETHIOPIE 13
LE PATRIMOINE TROGLODYTIQUE RELIGIEUX A TRAVERS LE MONDE. 14

L'ETHIOPIE CHRETIENNE 21

HISTOIRE DE L'ETHIOPIE 23
Le royaume d'Axoum et la naissance du christianisme en Ethiopie 23
La dynastie Zagoué et Lalibela 26
Le retour de la dynastie salomonide 28
Gondar 29
L'Ethiopie moderne 30
L'EGLISE CHRETIENNE D'ETHIOPIE 31
Sa définition 31
Son organisation 32
Sa liturgie et sa célébration 33

LA VILLE ET SES EGLISES 35

LE PREMIER GROUPE 41
Medhane Alem 41
Bet Maryam 46
Bet Masqual (église de la Croix) 51
Bet Golgotha (église de Golgotha) et Bet Débré Sinaï (église du Mont Sinaï) 51
La chapelle Sélassié (chapelle de la Trinité) 54
LE SECOND GROUPE. 55
Bet Emmanuel 55
Bet Merkurios 60
Bet Gabriel-Rufael (église de Gabriel et Raphaël ou église des Archanges) 61
Bet Abba Libanos (église Abba Libanos) 64
BET GIORGHIS (EGLISE DE SAINT GEORGES) 66
AMENAGEMENTS ANNEXES 68
LES EGLISES RUPESTRES DANS LES ENVIRONS DE LALIBELA 76
Genete Maryam (Le Paradis de Marie) 76
Yemrehana Krestos (le Christ nous montre la voie) 79
Makina Medhane Alem (Sauveur du monde) 84
Bilbala Cerqos 85

CARACTERISTIQUES ARCHITECTURALES 87

LE TOIT 89
LES FRISES 91
LES COLONNADES 91
LES FAÇADES 92
LES PORTES ET FENETRES 94
SOCLE ET COUR 98
L'INTERIEUR 100
LES PEINTURES ET SCULPTURES 102
OBJETS D'ART LIES AU CULTE 105
Les croix 105
Les rouleaux magiques, dépliants et livres protecteurs 107
Les manuscrits 108
Autres objets de cultes 108

HYPOTHESES ET REFLEXIONS 111

POURQUOI DES EGLISES SOUTERRAINES ? 113
QUI A CREUSE CES EGLISES ? 120
METHODE DE CREUSEMENT 124

LA SAUVEGARDE 129

LES DEGRADATIONS 131
Les processus de dégradation 131
Les dégradations observées 135
Le patrimoine mobile 137
LES ACTIONS 137
Les toitures de protection 138
Le projet « The skies of Lalibela » 140
Autres travaux de restauration 143
Les projets en cours et futurs 146

CONCLUSIONS 151

GLOSSAIRE 155

BIBLIOGRAPHIE 157

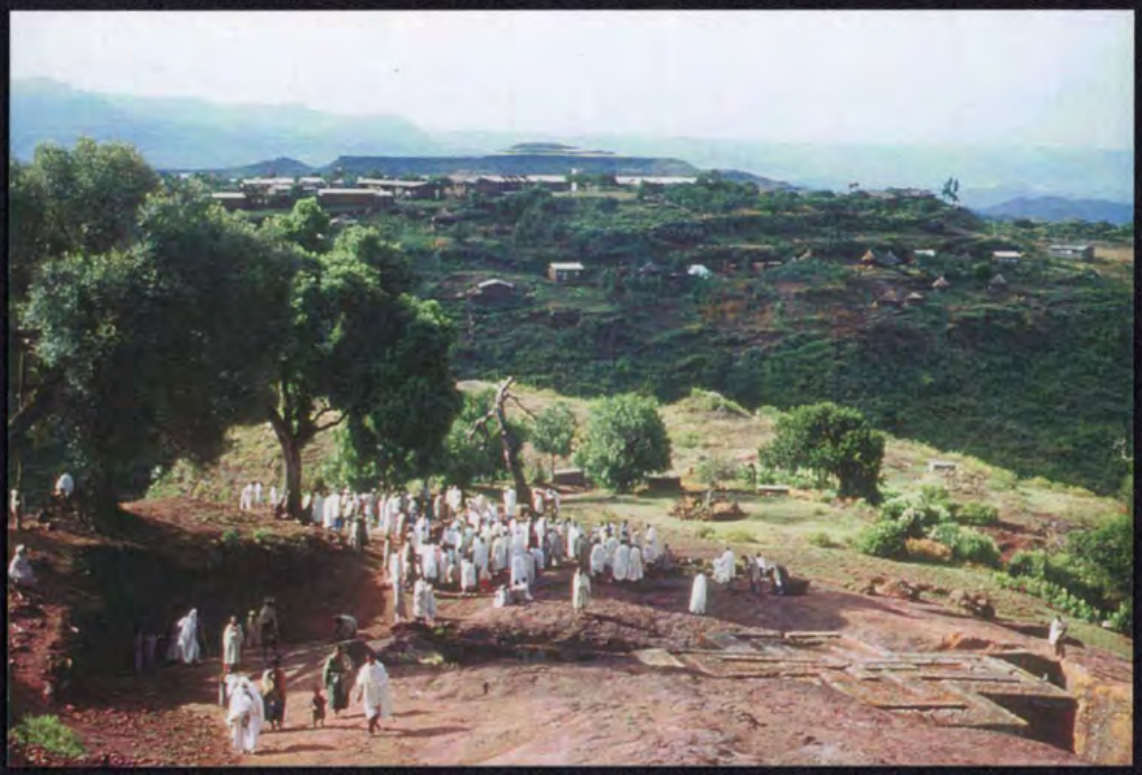
REMERCIEMENTS 165

TABLES DES MATIERES 166

Creusé au cœur de la roche volcanique, dans une pierre rouge - rose, le site de Lalibela constitue vraisemblablement une des plus grandes concentrations d'églises troglodytiques au monde. Façonnées, au 12ème siècle, à l'écart des grands courants d'influences européens, elles présentent les traces d'une architecture propre à l'Ethiopie. Cet isolement s'est également marqué par des rites et traditions originaux qui se sont perpétués au fil des siècles.

Au-delà de l'analyse architecturale, les églises rupestres sont replacées d'une part dans leur contexte historique et d'autre part, dans le cadre plus général des églises et temples souterrains que l'on rencontre à travers le monde. Un ensemble de réflexions sur les méthodes de creusement, sur l'identité des artisans et sur le phénomène du troglodytisme ouvre la voie à de nouvelles études et recherches

Classées sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, les églises font l'objet d'un important programme de sauvegarde mené par l'UNESCO, l'Union Européenne et les autorités éthiopiennes. Les premiers projets de protections sont présentés après un passage en revue des grandes actions menées jusqu'à présent.



9 782930 378053